This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

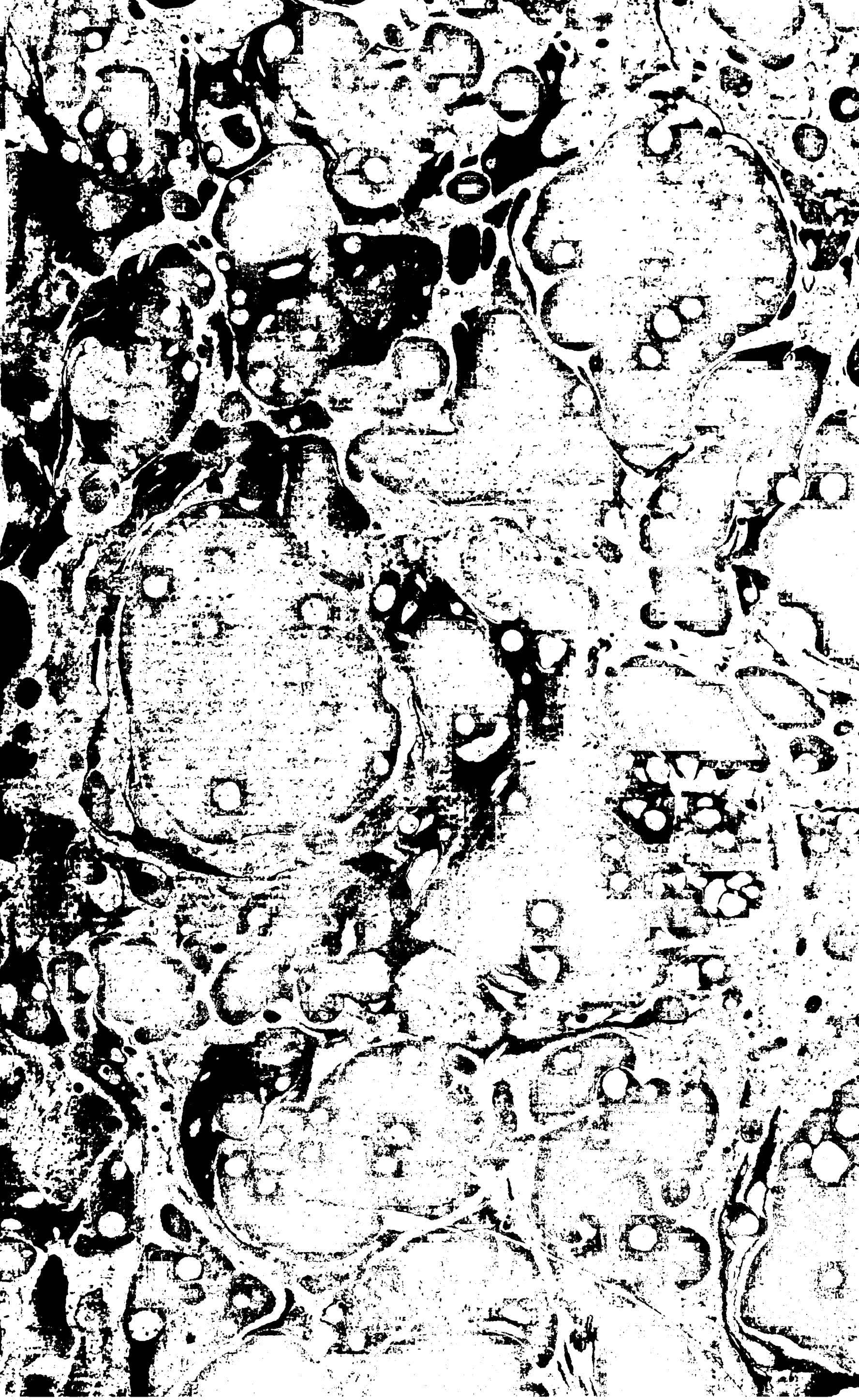
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

G

840.9
M526
v.7

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

QUATRIEME PARTIE.

Poésies du seizieme Siecle.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Ref. Stacks
Nijhoff
5-22-50
70495
6-27-50 MFP

LETTRE
A M. DE BR***
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

POUR servir d'Errata ou d'éclaircissement à un article de la quatrieme Partie de la Lecture des Livres François, *formant la lettre* G, *ou le Tome VII des* Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque.

OUI, Monsieur, je suis tombé dans une erreur, en attribuant au Pape Pie II le Poëme Latin intitulé *de Remedio amoris*, que l'on croit généralement être d'Ovide, & en le confondant avec l'Ouvrage de ce Pape, qui est en prose Latine, & intitulé *Remedium contra amorem*.

En me donnant lieu d'examiner ces deux Ouvrages de plus près, vous m'avez mis à portée de reconnoître qu'ils étoient très-différens. Je vous en fais ma confession, & je veux même la rendre pu-

blique. Afin que personne ne s'y trompe plus comme moi, je vais vous faire parfaitement connoître le *Remedium contra amorem*, & tout ce qu'Albin des Avenelles y a ajouté : mais il faut, avant tout, que je vous fasse l'histoire de mon erreur ; j'espere qu'après l'avoir entendue, vous me trouverez non pas innocent, mais du moins excusable.

En rassemblant les noms des Poëtes du seizieme siecle, dont les Ouvrages m'ont paru mériter quelque attention, j'ai consulté, comme de raison, les fameuses Bibliotheques Françoises de La Croix du Maine & de Duverdier. J'ai trouvé dans la premiere, qu'Aubin ou Albin des Avenelles, Chanoine de Soissons, avoit traduit de Latin en vers François, le Remede d'amour, composé par Æneas Silvius, depuis Pape, sous le nom de Pie II, & que cette Traduction étoit imprimée avec l'Art d'aimer d'Ovide, aussi en François, à Paris, chez Bonfons. Du Verdier dit la même chose, & ajoute qu'avec le Remede d'amour, composé premiérement en Latin par Æneas Silvius, Albin des Avenelles a translaté en rimes la complainte & repentance dudit Silvius, sur la description par lui faite des

amours d'Euryalus & de Lucrece ; que le tout a été imprimé ensemble avec l'Art d'aimer d'Ovide, par Etienne Groulleau, Paris, *in*-8°. 1548. Duverdier cite même six vers tirés du Remede d'amour, & douze de la Complainte sur les amours d'Euriale, qui étoient bien capables de me confirmer dans l'opinion, que Pie II avoit fait le Poëme *de Remedio amoris*.

Continuant mes recherches, j'ai consulté la Bibliothèque Françoise de M. l'Abbé Goujet, & j'y ai trouvé, page 3 du sixième Volume, Albin des Avenelles cité comme Traducteur du Remede d'amour, composé en Latin par Æneas Sylvius, depuis Pape sous le nom de Pie II. Il est dit que cette Traduction se trouve à la suite d'une de l'Art d'aimer d'Ovide, du même Traducteur. Il est vrai que l'Abbé Goujet a observé que cet Art d'aimer de Pie II étoit compris dans une Lettre de ce Pape : mais comme rien n'empêche qu'un petit Poëme ne soit compris dans une Lettre, cette circonstance ne m'a pas désabusé de l'opinion où j'étois que l'Art d'aimer du Pape Pie II étoit un Poëme.

Enfin la lecture de l'Ouvrage même d'Albin des Avenelles m'a plongé de

plus en plus dans l'erreur. Je possede ce mauvais Ouvrage, qui est un petit *in-4°.* d'une grande rareté, & par conséquent d'un prix considérable. Mon édition a été inconnue à La Croix du Maine, à Duverdier, & à l'Abbé Goujet : elle est de Paris, sans date, imprimée par Jean Longis, en caracteres gothiques assez beaux. Après l'Art d'aimer, qui est bien annoncé comme d'Ovide, & deux petits morceaux, qui sont intitulés *le Chief d'Amours*, & *les sept Arts Libéraux*, dont les Auteurs ne sont pas particuliérement désignés, on trouve le titre que je vais copier exactement.

Le Remede d'Amour, composé par Æneas Sylvius, autrement dit Pape Pie segond, *translaté de Latin en François par Maistre Albin des Avenelles, Chanoine de l'Eglise de Soissons, avec aulcunes additions de Baptiste Mantuan.*

On trouve à la marge de la Traduction en vers François d'Albin des Avenelles, le texte Latin en petits caracteres assez confus. Les vers y sont écrits sans séparation, & comme de la prose.

Je ne jetai d'abord qu'un coup d'œil sur ce texte, & je reconnus les deux premiers vers pour être du Poëme *de Remedio amoris* : les voici.

Discite sanari per quem didicistis amare :
Una manus vobis vulnus, opemque feret.

Je n'ai pas douté que le reste du texte ne fût celui du Poëme attribué à Ovide : j'ai continué de lire la Traduction, qui m'a paru assez mauvaise, mais ne devoit pas me désabuser, car, quelques pages après, j'ai reconnu encore en marge des vers Latins, que j'ai trouvés assez bons pour que je les crusse d'Ovide. Les pages suivantes du petit imprimé sont remplies par la Complainte du Pape Pie II, sur le malheur qu'il avoit eu de composer un Poëme *lubrique*; & le Volume finit par un portrait de Cupidon, Dieu de l'amour, dont j'ai bien remarqué que le texte étoit en jolis vers Latins.

D'après cela, Monsieur, j'ai cru qu'Albin des Avenelles avoit traduit le Poëme *de Remedio amoris*, & que cet Ouvrage étoit le même que celui de Pie II; d'ailleurs j'avois oui dire qu'il n'étoit pas aussi sûr qu'Ovide fût l'Auteur du Remede d'amour, que de l'Art d'ai-

mer. Je possede des manuscrits assez anciens des Œuvres d'Ovide, dans lesquels l'Art d'aimer se trouve, & le Remede d'amour n'y est pas; j'ignorois alors ce que je sais à présent, qu'il y en a encore de plus anciens dans la Bibliotheque du Roi, dans lesquels ces deux Poëmes se trouvent. D'après cela, je me suis trompé, j'ai erré, j'ai failli, & je me rétracte: mais afin qu'on ne s'y trompe plus, je vais donner un Extrait exact du travail d'Albin des Avenelles, que, pour cette fois-ci, j'ai bien examiné. J'ai dit qu'il commençoit par deux vers du Poëme *de Remedio amoris*; voici comme ils sont traduits:

Vous qui avez, par ma folle doctrine
Eté déçus, retournez à la vraie;
Car cette main qui vous fit grande plaie,
Vous donnera parfaite médecine.

Le texte Latin, qui vient après cela, est en prose, & tiré tout entier d'une Epître d'Æneas Silvius, dans laquelle il plaint le sort de son ami Hypolite, qui lui avoue qu'il aime éperduement, & sans pouvoir s'en défendre, une espece de Courtisanne, qui n'est, dit-il, ni femme, ni fille, ni veuve, ni chaste, ni fidelle à

aucun amant en particulier, mais qui est intéressée, coquette, & même dévergondée ; apparemment qu'elle étoit très-jolie, car le pauvre Hipolite avoit avoué à son ami, qu'il ne pouvoit s'en détacher, & que, malgré ses défauts, il l'aimoit à la rage. Le futur Pape lui donne les meilleurs avis qu'il peut imaginer. Assez d'autres ont déjà conseillé à Hipolite de fuir sa belle ; mais ce conseil est plus aisé à donner qu'à suivre, le mieux seroit de la voir & de la braver : pour le mettre en état de remporter cette victoire sur lui-même, Æneas Silvius, lui fait un portrait terrible de l'amour, & de ses dangereux effets ; quand on est bien amoureux, on ne vit plus en soi, mais dans la personne aimée. Voici comme Albin des Avenelles rend cette pensée en deux vers :

> Qui aimera femme, soit laide ou belle,
> Ne vivra plus en soi, mais en icelle.

Après cela, il cherche à détourner son malheureux ami de son attachement, par des raisons si Chrétiennes, que si je les eusse lues dans l'original, j'aurois senti qu'un pareil sermon n'a jamais dû être attribué à Ovide : mais je ne lisois le

Remede d'amour, que dans le François d'Albin des Avenelles; ainsi j'ai mis sur le compte du Traducteur tout ce qui m'a paru ridicule dans l'Ouvrage. Il m'est arrivé tant de fois de voir les meilleurs Auteurs Latins, défigurés & obscurcis par les Traducteurs des quatorzieme & quinzieme siecles, que j'ai cru être encore dans le même cas.

C'est dans cette confiance que j'ai parcouru assez rapidement & sans regarder le texte Latin qui étoit en marge, environ douze pages, ou trois à quatre cents vers François du Chanoine de Soissons; enfin étant parvenu à ces vers-ci:

Considere, je te pri, quantz plaisirs
Sont en amour; & quantz de déplaisirs
Tu trouveras selon tous les Docteurs,
Pour ung plaisir, qu'on y a mil douleurs:
Et si diras vraie être la Sentence
D'aucuns disans en toute conséquence,
Qu'on trouvera en amour peu de miel
Entremêlé en beaucoup de fiel.

Tout de suite après ces vers, je lus ceux-ci:

Mantouan dit le génre féminin
Etre cruel, fier, & plein de venin;
Sans foi, sans loi, rempli de trahison,
Déprisant droit, & justice & raison.

Des vers dans lesquels le beau sexe est si maltraité, m'ont fait, à un certain point, ouvrir les yeux: j'ai bien vu qu'ils ne pouvoient être attribués ni au galant Ovide, ni à Virgile, qui étoit Mantouan, ni même au Pape Pie II, qui avoit été grand serviteur des Dames dans sa jeunesse, & n'a jamais cessé de les respecter. Mais j'avois vu dans le titre même, qu'Albin des Avenelles traduisoit le Remede d'amour d'Æneas Silvius, avec des additions de Baptiste Mantouan. Voilà donc, me suis-je dit, en quoi consistent ces belles additions; je ne me trompois pas; & les derniers vers que je viens de citer, sont le commencement d'une tirade de plus de deux cents vers, qui contient toutes les horreurs que peut vomir un Moine de mauvaise humeur contre les femmes. Les vers Latins sont en marge, & il y en a d'assez beaux. L'Auteur étoit effectivement très-bon Poëte Latin pour son siecle; il s'appeloit Baptiste Mantouan, ou plutôt le Pere Jean-Baptiste Spagnuoli de Mantoue, de l'Ordre des Carmes; il étoit contemporain du Pape Pie II, & n'est mort qu'en 1516.

Albin des Avenelles a cru faire merveilles d'insérer cette Satire tout au beau-

milieu du Remede d'amour d'Æneas Silvius. Le bon Chanoine croyoit comme le Moine, que pour détourner de l'amour, il falloit dégoûter des femmes : mais Ovide & Æneas Silvius avoient trop d'esprit & de connoissance du cœur humain, pour penser cela.

Les vers François de des Avenelles dégoûteroient plutôt de la Poésie que des femmes ; il n'en est pas de même de ceux Latins de Baptiste Mantouan : je vais vous mettre en état d'en juger, en en copiant quelques-uns. Je peux bien hasarder ici ces passages Latins, puisque c'est à vous que j'écris, & que cette Lettre n'est pas faite pour les Lecteurs & les Lectrices ordinaires de mon Ouvrage.

Fœmineum servile genus, crudele, superbum,
Lege, modo, ratione caret : confinia recti
Negligit ; extremis gaudet, facit omnia voto.
Precipiti : violenta jacet, vel concita currit ;
Vel te ardenter amat, vel te capitaliter odit.
Vult, non vult, secumque sibi contraria pugnat ;
Murmurat, accendit rixas, nil fœdera pandit.
Ridet amicitias, curat sua commoda tantùm.
Arte regit gressus, & lumina temperat arte :
Currit, ut in latebras, ludens, perducat amantem ;
Consilio speculi gerit omnia ; labra movere
Discit ; & inspecto vultum componere vitro :
Discit blandiri, discit ridere, jocari :

Incedens, humeros discit vibrare, natesque.
Quid sibi vult nudum pectus, quid crura, pedesque (1)?
Sunt juvenum scopuli, Syrtes, Sylla atque Caribdes.

Vous me dispenserez sûrement bien, Monsieur, de faire de ces vers une Traduction, qui vous seroit fort inutile. Après cette horrible tirade contre les femmes, dont je ne viens de vous donner qu'un échantillon, Albin des Avenelles a traduit le reste de l'Epître d'Æneas Silvius, contre l'amour, qui lui a fourni encore environ cinquante vers.

Il donne ensuite la Traduction en vers d'une autre Epître en prose, que Pie II n'a composée qu'après être monté sur le Trône Pontifical, & dans laquelle il déclare qu'il se repent d'avoir publié quelques Ouvrages scandaleux. Le Pape abjure tout ce qu'il a fait pendant le temps qu'il a été appelé Ænée Silvius, nom Païen, dit-il lui-même, qu'il portoit dans un temps où il vivoit comme s'il l'eût été. Mais à présent il s'appelle Pie, & ce nom, qui est selon lui très-Chrétien, lui apprend son devoir; aussi ne veut-il plus employer son esprit, son imagina-

(1) Ces deux mots ont été ajoutés, pour dispenser de copier quatre vers qui m'ont paru bons à supprimer.

tion, ſa Poéſie, qu'à décrier ce même amour qu'il a célébré. Pour preuve de ſa converſion, l'Epître finit par un portrait critique, en vers Latins, de l'amour & de tous ſes attributs. Je l'ai trouvé aſſez ingénieux pour haſarder d'en faire une Traduction libre, ou une imitation en vers François, peut-être meilleurs, du moins plus intelligibles que ceux d'Albin des Avenelles.

IMITATION de la deſcription critique de Cupidon, contenue dans les Epîtres du Pape Pie II.

Le Dieu du criminel amour
Hier à mes regards apparut dans un ſonge :
Mon cœur dans le trouble ſe plonge ;
Je parcours ſes traits tour à tour.
J'apperçois ſur ſon dos un carquois & des aîles ;
Il eſt nud & ſans barbe ; un arc eſt dans ſa main ;
Ses yeux ſont privés de prunelles,
A l'aventure il erre en ſon chemin.
O Calliope ! ô toi qui regnes au Permeſſe,
Ecoute, m'écriai-je ! ô Muſe ! explique-moi
Quel eſt ce jeune objet ? eſt-il connu de toi ?
C'eſt l'Amour libertin, répondit la Déeſſe.
Le Sage à cet Amour devroit fermer ſon cœur :
D'un enfant il a l'apparence ;
Eh bien, tous les mortels, trompés par ſa douceur,
Eprouvent les langueurs de la débile enfance.

Il eſt nud, pour prouver qu'il n'a point de pudeur,
Et qu'on eſt ſous ſes loix ſans force & ſans défenſe.
Son œil, privé de la clarté des cieux,
Indique l'être malheureux,
Qui, ſoumis une fois à ſon funeſte empire,
Ne peut plus diſcerner l'erreur & le délire
Des ſentimens ſages & vertueux.
Il porte un arc & des fleches cruelles
Pour en percer vos foibles cœurs;
Et comme les oiſeaux il fend l'air de ſes ailes;
Emblême trop certain des volages ardeurs.
Elle dit. Je reprends : Pardonnez, ô Déeſſe!
Pourquoi tient-il un flambeau dans ſa main?
Cet attribut renferme un ſens malin....,
Sans doute. Apprends combien il t'intéreſſe:
Vois à quel point l'Amour eſt dangereux;
De ce flambeau qui dévore les ames,
Quelle main diſperſe les flammes :
C'eſt celle d'un enfant aveugle & furieux.

Vous connoiſſez les ſentimens de la plus ſincere eſtime & du plus véritable attachement avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Monſieur & cher Confrere,

Votre, &c.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

POÉSIES du seizieme siecle.

Nous avons vu dès le commencement de cet Ouvrage, que les trois premiers siecles de notre Littérature, le treizieme, le quatorzieme & le quinzieme fournissoient bien peu de Livres, en comparaison du seizieme, pendant lequel l'Imprimerie multiplia les Ouvrages de tous genres & en toutes langues, pour ainsi dire à l'infini. Nous avons lieu de croire, que pendant ce siecle les presses de Paris & de Lyon furent aussi fécondes qu'elles le sont aujourd'hui. On en voyoit sortir beaucoup de Livres Grecs & Latins;

les Ouvrages François naissoient déjà en grand nombre, les connoissances se multipliant tous les jours : les controverses ayant fait connoître l'art de la critique, non seulement il y eut plus de Livres, mais ils furent plus intéressans. Le style auparavant si simple, & qui tiroit tout son mérite de la naïveté, devint plus éloquent & plus fleuri, ou du moins les Auteurs cherchérent à le rendre tel. Il est vrai qu'ils se tromperent bien d'abord sur la façon de toucher au but qu'ils se proposoient. Ils prirent l'enflure, le bavardage & la pédanterie, pour la véritable éloquence, la juste expression des idées, & la sage érudition. Mais enfin, ils firent des efforts pour atteindre à la perfection, & même en tombant ils réussirent à préparer la route, & à applanir la carriere pour leurs successeurs. Ils se proposerent d'imiter les Auteurs Grecs & Latins, & s'ils ne trouverent pas le moyen de transporter dans notre Langue encore vivante, & qui n'étoit même alors que naissante, les beautés des Langues mortes des Anciens; nous y sommes parvenus en profitant de leurs fautes. Les Auteurs des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles ne se doutoient pas du peu d'étendue de leurs connoissances, & de la platitude de leur style;

ceux du seizieme ont cherché à secouer le joug de l'ignorance & de la bêtise; ils l'ont bien ébranlé, s'ils ne sont pas parvenus à le rompre.

Les Arts & les Lettres se sont perfectionnés en Italie, plutôt que chez nous; mais nous n'avons pas tardé à nous élever au dessus des Italiens, après les avoir d'abord copiés & imités, puis égalés. Les Espagnols ont eu aussi pendant un moment quelques avantages sur nous, pour les Romans & les Comédies d'intrigues. Nous n'avons pas dédaigné d'abord d'en faire nos modeles, & nous les avons laissés bien loin derriere nous.

Un siecle entier est un trop long espace de temps, pour que l'on ne trouve pas un grand changement entre la façon dont on pensoit & dont on écrivoit au commencement & à la fin. On remarquera cette différence dans l'examen que nous allons faire des Ouvrages qui ont paru depuis l'an 1500, jusqu'à 1600: mais si nous n'embrassions dans nos examens que des temps plus bornés, nous ne ferions pas assez sentir les progrès de l'esprit, des connoissances, du style & du goût.

Une grande partie des Ouvrages François de ce siecle-ci paroît peu faite pour

les Dames, parce que ces Livres ſont trop ſruchargés d'érudition, de métaphores, & de réflexions aſſez lourdes : mais c'eſt juſtement par cette raiſon que nous parlerons de quelques-uns, puiſqu'en les débarraſſant du fatras pédanteſque dont ils ſont accablés, on y trouvera des choſes également intéreſſantes & agréables.

Ce ne ſont pas les mots & les termes mêmes qui doivent rebuter dans les Ouvrages du ſeizieme ſiecle; quoique beaucoup d'entre eux ſoient vieillis, ils ſont tous encore intelligibles; mais ce qui eſt aſſommant, c'eſt la longueur & l'obſcurité des phraſes de ce temps-là. La preuve que ce ne ſont pas les mots qui déplaiſent, c'eſt qu'Amiot & Montagne, dont le langage eſt auſſi vieux que celui des autres, ne nous font pas moins de plaiſir à lire, parce que le ſtyle en eſt meilleur.

Dans le ſeizieme ſiecle, on cherchoit tout ce que l'on a trouvé dans le milieu du dix-ſeptieme; dans ce ſiecle de victoires, de grandeur, de puiſſance, de nobleſſe dans les idées & dans le ſtyle, en un mot, dans le ſiecle vraiment héroïque & littéraire de Louis XIV : c'eſt à cette époque que notre Littérature eſt parvenue à ſon dernier degré de perfection. Ne

pourroit-on pas craindre que dans le dix-huitieme nous n'ayions déjà reculé de quelques pas, du moins quant à la noblesse des idées & à la maniere de les exprimer avec agrément ? Pour nous en consoler, nous avons gagné du côté de la Philosophie, & nous avons fait d'immenses progrès dans les sciences exactes.

Pour revenir au seizieme siecle, dont les productions nous occuperont encore pendant le cours de plusieurs Volumes, nous ne nous proposons point de les parcourir toutes, comme nous avons fait celles des siecles précédens. La matiere est trop étendue dans celui-ci, & nous ne nous attacherons qu'aux Auteurs propres à caractériser les progrès, les gradations & les nuances successives de ce siecle de Littérature. Nous promenerons nos Lecteurs & nos Lectrices dans un chemin semé de ronces & d'épines ; mais nous tâcherons d'écarter ces obstacles, pour cueillir les fleurs que le terrein peut produire. En suivant la même méthode que nous avons observée dans les Volumes précédens, nous examinerons d'abord quels ont été les progrès de la Poésie de ce siecle ; nous tâcherons de donner des extraits intéressans, & de choisir pour exemples quelques

morceaux agréables & peu connus. Nous comptons que cette partie de la Littérature du seizieme siecle nous occupera pendant tout ce Volume-ci : dans le suivant, nous passerons aux Ouvrages en prose ; & commençant par ceux qui appartiennent aux Sciences & Arts, & à la Philosophie, nous en trouverons qui, quoiqu'à présent vieux de plus de deux siecles, méritent cependant d'être connus des Dames & des gens du monde de nos jours. Dans un autre Volume, nous nous occuperons des Ouvrages en prose de pure Littérature, & enfin de ceux d'Histoire. Moins nous avons à parler de Livres bons à lire en entier, plus les extraits que nous allons publier seront intéressans, puisque nous tâcherons de n'y faire entrer que ce qui a échappé aux recherches de la plupart des Bibliographes & des Historiens de notre Littérature, & qui mérite cependant d'être connu.

De la Lecture des Poëtes François du seizieme siecle, & des premiers Traducteurs en notre Langue des Poésies Grecques, Latines, & étrangeres.

JEAN Lemaire, que l'on surnomma de Belge, parce qu'il naquit à Bavai, petite Ville du Hainault, que l'on prétend avoir été la Capitale de l'ancienne Province Belgique, vit le jour en l'année 1473. Nous ne connoissons point précisément celle de sa mort, mais nous sommes sûrs qu'il a vécu au delà de 1520; il étoit parent de Jean Molinet, dont nous avons parlé dans nos précédens Volumes, comme d'un assez mauvais Poëte & Chroniqueur, & protégé par Cretin, autre Auteur de la même force. Ils le placerent d'abord, en qualité de Clerc des Finances, au service de Pierre de Bourbon, Sire de Beaujeu, qui fut gendre de Louis XI, & par conséquent beau-frere de Charles VIII. Il fit un Panégyrique en vers, de ce Prince, sous le titre de Temple d'honneur & de vertu. Il fut ensuite Secrétaire de Louis de Luxembourg, Comte de Ligny, qui mourut assez jeune, & dont il com- Jean Lemaire de Belge.

posa aussi l'Oraison funebre en vers : mais la Protectrice qu'il a le plus célébrée, est la Princesse Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien & de l'héritiere de Bourgogne. Il publia des vers sur le chagrin que causa à cette Princesse la mort de son frere Philippe premier, Roi d'Espagne, & les intitula Regrets de la Dame infortunée. Ce fut par son ordre qu'il commença ses Illustrations des Gaules, Livre singulier, dont nous parlerons en traitant des Ouvrages historiques de ce siecle. Nous n'en dirons rien dans ce moment-ci, non plus que du Promptuaire des Schismes & des Conciles, qui est une petite Histoire de l'Eglise ; de sa Légende des Vénitiens, qui est une Satire contre ces Républicains, & de son Histoire d'Ismaël Sophi ; tous ces Ouvrages sont en prose, & mériteront que nous y revenions : mais en ne le considérant que comme Poëte, ajoutons qu'outre les trois Ouvrages dont nous venons de donner les titres, il a encore composé la Couronne Marguaritique, à la louange de sa Protectrice Marguerite d'Autriche, qui, après avoir été promise à plusieurs autres Princes, épousa enfin Philibert Duc de Savoie. Ce fut à cette même Princesse qu'il adressa les Lettres de

l'Amant vert, sur lesquelles nous allons revenir dans un moment. Il paroît qu'il passa en France vers 1509, après avoir voyagé à Venise & à Rome en 1506 & 1508. Il s'attacha à Anne de Bretagne, & prenoit la qualité de son Secrétaire Indiciaire, c'est-à-dire, Historiographe. Il lui dédia la troisieme partie de ses Illustrations des Gaules, imprimée en 1513. Dès 1512, il avoit dédié la deuxieme partie à Madame Claude de France, fille unique de cette Princesse, qui fut femme de François premier. Le plus agréable des morceaux de Poésie qu'il composa depuis qu'il fut au service d'Anne de Bretagne, est intitulé les trois Contes de Cupido & d'Atropos. L'Editeur des Annales Poétiques les a insérés dans son Recueil, en les abrégeant. La Poésie de ces Contes est mauvaise, mais il y a des idées & de l'esprit. Nous ne pouvons qu'approuver que, dans son extrait, l'Editeur de ces Annales ait retranché quelques détails qui sont peu agréables; cependant ils tiennent à une circonstance historique qui mérite d'être connue. Tout le monde a entendu parler de la cruelle maladie que l'armée du Roi Charles VIII (qui fit avec tant de rapidité la conquête du Royaume de Naples,

& en revint auſſi précipitamment) rapporta en France. L'Auteur en parle aſſez au long dans la ſeconde de ſes trois Epîtres, & il eſt le premier des Poëtes François qui en ait fait mention. Ce fut à peu près dans ce même temps que Fracaſtor compoſa ſur ce triſte ſujet ſon beau Poëme Latin, intitulé *Siphilis*.

La réponſe du Roi Louis XII, à Hector de Troyes, & quelques autres morceaux mêlés de vers & de proſe, forment le reſte des Œuvres Poétiques de Jean Lemaire. Il avoit adopté une deviſe, comme tous les autres Poëtes & Auteurs de ſon temps : c'étoit *de peu aſſez*. Quelques-uns ont dit qu'il mourut en 1524; on a même prétendu qu'il mourut fou, mais il n'y a point de certitude à cet égard.

Epîtres de l'Amant vert.

Revenons aux Epîtres de l'Amant verd. On trouve à la fin du premier Livre des Illuſtrations des Gaules, ces Epîtres en vers, datées de l'an 1510 : elles ſont adreſſées à Madame Marguerite Auguſte, par ſon Amant vert. La premiere eſt d'environ cinq cents vers; la deuxieme de quatre cents; & de peur qu'on ne ſe trompe ſur le véritable Auteur, il les a ſignées lui-même, *Lemaire de Belge*, avec ſa deviſe, *de peu aſſez*. Au reſte, il paroît que l'Amant en queſtion

ne ſe cache pas d'avoir été très-bien avec ſa Princeſſe, puiſqu'il oſe haſarder ces vers.

Vous ſavez bien que les Dieux, qui tout voient,
Tel bien mondain, tel heur donné m'avoient
Que de plus grand ne jouit oncques ame;
Vous connoiſſez que pour Maîtreſſe & Dame,
J'avoie acquis, pardeſſus mes mérites,
La fleur des fleurs, le choix des marguerites.......
je ne maudiſſe pas celui
Bien peu s'en faut que celui ne maudie
Qui me donna & grace & mélodie,
Et trop m'apprit & Dictiers & Chanſons,
Dont autrefois tu aimois les doux ſons.
Tu me baiſois, & diſois: Mon ami!
Si cuidois-je être un Dieu plus qu'à demi!
Eh! quoi dirai-je! d'autres grands privautés,
Par quoi ai vu tes parfaites beautés,
Et ton gent corps, plus poli que fin ambre,
Le vis trop plus qu'autre Varlet de Chambre.
Quel autre Amant, quel autre Serviteur,
A jamais eu ce haut bien, cet honneur!

Rien de ſi touchant que les adieux du pauvre Amant, à l'inſtant où il ſe voit prêt à mourir, étant ſéparé de ſa Dame. Il lui dit:

Ah! je te prie, ô ma Princeſſe & Dame!
Que quand mon corps verras n'avoir plus d'ame,
Que cauſerai deuil & compaſſion,
N'en prends pourtant ire ne paſſion,

N'en veuilles point ta personne empirer.
Par larmoyer ou par trop soupirer;
embarrasse
Car ne m'en chault, mais que sauvé tu soyes,
tu
Et que jamais n'ayes rien fors que joies.

EPITAPHE de l'Amant vert.

SOUS ce tombel, dur & fâcheux conclave,
Gist l'Amant verd, noble & fidele esclave,
Dont le haut cœur, de vrai amour pur ivre,
Ne put souffrir perdre sa Dame & vivre.

Tels sont les morceaux des Epîtres de l'Amant vert, qui ont le plus frappé M. l'Abbé Sallier, qui lut à l'Académie des Belles-Lettres une Dissertation sur Jean Lemaire, qui est imprimée dans le Tome XIII des Mémoires de cette Académie, & M. l'Abbé Goujet, qui en a fait une grande mention dans sa Bibliotheque Françoise, Tome X. Ces deux Ecclésiastiques n'ont vu dans les vers que nous venons de citer, qu'un Amant habillé de vert, qui étoit attaché à la Princesse Marguerite, osoit se vanter de ses bontés, apparemment parce qu'il étoit sans conséquence, & qu'il aimoit si tendrement, qu'il mourut de chagrin de son absence. Ils ont admiré dans tout cela la simplicité des mœurs du quinzieme siecle, qui permettoit aux Dames & même aux

Princesses d'avoir des Amans déclarés & des Chevaliers adorateurs de leurs charmes, sans que cela fît aucun tort à leur réputation de délicatesse & de vertu.

Il fallut qu'un Anonyme adressât, par la voie du Mercure, une lettre à M. l'Abbé Goujet, pour lui faire comprendre que le prétendu Amant de Marguerite d'Autriche n'étoit qu'un perroquet vert, d'une espece qui étoit fort rare il y a 250 ans en France & dans les Pays-Bas, quoiqu'on y connût déjà depuis assez long-temps les gros perroquets gris, rouges ou papegauds. En relisant la premiere Epître de Jean Lemaire, l'Abbé Goujet convint du tort qu'il avoit eu de n'y pas voir ce qui y est pourtant clairement exprimé; il ouvrit les yeux, remercia l'Anonyme, & demanda pardon au Public de cette distraction, qu'il convint lui-même avoir été assez forte. Effectivement on ne conçoit pas comment ces Savans ne se sont pas apperçus que l'Amant vert n'étoit qu'un oiseau originaire d'Ethiopie, qui fut donné à l'Archiduc Sigismond d'Autriche, oncle de Maximilien. Cet Archiduc en fit présent à Marie de Bourgogne, qui avoit épousé son neveu; Marie étant morte, il passa à la Princesse sa fille, qui le tint long-temps

auprès d'elle comme un oiſeau chéri ; mais enfin Marguerite étant partie pour l'Allemagne, on ſuppoſe que l'oiſeau mourut de triſteſſe : par une fiction & une proſopopée aſſez agréables, le malheureux Amant vert eſt tranſporté après ſa mort dans les Champs Eliſées, où ſon ame rencontre celles des autres oiſeaux fameux dans l'Hiſtoire.

Premiérement j'y vois le Phenix noble
Veſtu d'azur, d'or, de pourpre & ſinople (1).......
Faiſans bien peints, Pélicans ſolitaires,
Aigles Royaux, Cigognes débonnaires ;
Roſſignolets doux & mélodieux,
Et Chardonnets, d'apprendre curieux.........
S'aiment encor les chaſtes Tourterelles ;
Tout doucement je me place auprès d'elles,
Et vais joüant ſur fleurs & ſur herbettes
Avec Moineaux & douces Colombettes,
Et autres cent eſpeces d'oiſelets,
Tous vertueux, jolis & gentelets.......
marche
Sur ces gazons fleuris trotte & ambule
Le Paſſereau de la Mie à Catule (2);
Lequel, quand mort s'en fut à tort ſaiſie,
Fut déploré par noble Poéſie.
Auſſi y eſt l'Oye du Capitole (3)........
Et le bon Coq qui Saint Pierre aviſa
De ſon péché............

(1) Vert, en termes de Blaſon.
(2) Le moineau de Lesbie.
(3) Qui ſauva la Ville de Rome, prête à être ſurpriſe.

L'énumération de tous les animaux illuſtres avec qui l'Amant vert ſe rencontra dans ce paradis des bêtes, eſt très-longue & aſſez curieuſe; il y en a de mentionnés dans les Hiſtoires ſacrées & profanes, & quelques-uns qui ne ſont que des corps de deviſe, tels que le porc-épic, que la Maiſon d'Orléans avoit adopté pour ſymbole avant que Louis XII montât ſur le trône, & l'Hermine, qui étoit celui d'Anne de Bretagne. Il ſe rencontre avec le mouton â la Toiſon d'or, & la louve qui allaita Romulus, Bucephale le cheval d'Alexandre, le bœuf & l'âne qui réchauf-ferent de leur haleine Jéſus-Chriſt naiſſant dans l'étable de Bethléem, le lion de Saint Jérome, le pourceau de Saint Antoine, le cheval de Saint Georges, les cerfs qui apparurent à Saint Euſtache & à Saint Hubert, l'ourſe qui nourrit Orſon, le fameux Bayard cheval des fils d'Aymon, & le cheval Savoye, ſuperbe deſtrier de Charles VIII, que ce Monarque mortoit à la bataille de Fornoue en 1495. Ce que je viens de dire ſuffit, je crois, pour donner une idée des Epîtres de l'Amant vert, qui ſont la production la plus ingénieuſe de Jean Lemaire, & qui caractériſent le mieux, lui & le temps où il a vécu.

Laurent Desmoulins.

En paſſant légérement ſur un mauvais Auteur, nommé Laurent Deſmoulins, qui a fait un mauvais Poëme, intitulé le *Catholicon des mal adviſés*, ou le Cimetiere des malheureux, & l'Epitaphe de la Reine Anne de Bretagne, je ne m'arrêterai guere davantage ſur le Chevalier aux Dames, qui eſt une ſuite de l'ancienne querelle ſur le mérite & les défauts des femmes, qui a pris ſa ſource dans le Roman de la Roſe, & a produit pluſieurs autres Livres, entre autres un, intitulé Matheolus, écrit dès le quinzieme ſiecle, d'abord en Latin, & enſuite traduit en François : on y oppoſa quelque temps après une réponſe ſous le nom de Rebours de Matheolus : enfin vint le Chevalier aux Dames, qui les défend contre l'Auteur du Roman de la Roſe, & tous les autres détracteurs du beau ſexe.

Amours de Pamphile & de Galathée.

Les Amours de Pamphile & de Galathée, dont nous ne connoiſſons pas l'Auteur, ſont une eſpece de Roman en vers François aſſez mauvais, qu'on dit être traduit ou imité d'un Poëme Latin, en vers élégiaques ; mais il paroît que ce Poëme n'eſt autre que l'Art d'aimer d'Ovide, que l'Auteur a voulu mettre en action, en racontant quel fut le ſuccès des

des amours d'un jeune homme nommé Pamphile, qui ayant reçu par l'Oracle de Vénus même, des instructions pour se faire aimer, conformes à celles d'Ovide, employa une entremetteuse, qui réussit si bien dans sa négociation, qu'elle mit les Amans d'accord. Ce bel Ouvrage est dédié à Charles VIII, auquel l'Auteur a aussi adressé une Traduction des Vigiles des morts, en vers François, & une du Livre de Job; Ouvrages bien différens des amours de Pamphile.

Simon Bougoin, ou Bourgouin, étoit Valet de chambre de Louis XII, & a publié trois Ouvrages, dont le premier & le plus considérable est une Traduction en prose Françoise des Dialogues de Lucien; c'est la premiere que nous ayons eue de cet Auteur satirique & critique, qui a écrit en Grec sous l'Empire de Trajan, & qui a été & sera toujours très-difficile à rendre en François, parce que ses Ouvrages sont critiques & satiriques, & que les peintures qu'il fait des vices & des ridicules, tiennent à des usages qui nous sont très-peu connus. Les deux autres Ouvrages de Bourgouin sont en vers: le premier est intitulé l'Homme juste & l'Homme mondain, avec le Jugement de l'ame dévote,

Simon Bourgouin.

L'Homme juste & l'Homme mondain.

& l'exécution de la Sentence. C'eſt une eſpece d'Œuvre dramatique du genre de celles que l'on appeloit au quinzieme & au commencement du ſeizieme ſiecle, Moralités. Celle-ci méritoit aſſurément bien ce nom, car on ne peut pas avoir un but plus moral & plus édifiant; les perſonnages ſont au nombre de quatre-vingt-deux. Au commencement de la piece on voit naître deux enfans de la terre; on les mene à l'Egliſe pour les baptiſer, & la Fortune & le Monde ſont leur parrain & leur marraine. L'Innocence leur ſert de nourrice; mais bientôt Bonté & Juſtice d'un côté, & Lucifer de l'autre, ſe diſputent la conduite du reſte de leur vie; & c'eſt la ſuite de cette conduite pendant tout le cours de la piece qui en fait l'intrigue. L'Homme mondain ſe divertit bien d'abord avec les ſept Péchés mortels; mais enſuite il eſt livré à la Pauvreté & à la Miſere : il ne s'en tire qu'en ſe livrant à Larcin & Infameté (Infamie), qui le conduiſent à mauvaiſe Fin. Il meurt entre les bras de Déſeſpérance, & eſt damné. Toute cette vie malheureuſe eſt en action, auſſi bien que celle de l'Homme juſte, qui, après avoir fait nombre de bonnes œuvres, meurt entre les bras de bonne Fin. Son bon Ange conduit ſon ame à la porte

de Paradis, pour y recevoir ſon jugement. La ſeconde partie de la moralité ſe paſſe toute entiere dans le Ciel, où l'on décide du ſort de l'ame du Juſte & de celle du Mondain. Saint Pierre, Saint Michel, les bons & les mauvais Anges y jouent tous leurs rôles. Enfin le Mondain eſt damné ſans retour, & l'ame du Juſte, après avoir paſſé par le Purgatoire, arrive à la gloire éternelle que les Acteurs ſouhaitent aux ſpectateurs en finiſſant la piece.

Le ſecond Ouvrage en vers & le dernier de Bourgouin, eſt l'Epinete du jeune Prince, conquérant le Royaume de bonne Renommée, autre Ouvrage très-moral, mais qui n'eſt ni en dialogues, ni en action : il eſt diviſé en cinq Livres; le premier contient des inſtructions excellentes (quant au fond) données par un pere à ſon fils, & les quatre autres racontent comment il en profite ; il s'en écarte quelquefois; mais enfin il y revient : ſi fol Amour l'entraîne par haſard, Nobleſſe & Vertu le réclament & le retrouvent toujours. Les perſonnages ſont allégoriques comme dans le Roman de la Roſe : mais quoique la poéſie de Bourguoin ſoit de deux ſiecles plus récente, elle n'eſt pas ſi bonne que celle de Jehan de Meun & de Guillaume de

L'Epinete du jeune Prince.

Lorris. Le Poëme finit par le mariage du Roi de bonne Renommée avec la Reine de bon Gouvernement.

Robert Gobin. Les Loups ravissans.

Robert Gobin est Auteur d'un autre Livre intitulé les Loups ravissans, tout aussi moral, plus singulier & plus curieux que celui dont je viens de parler: on y trouve quelques Fables, & des traits historiques, qui méritent d'être remarqués, aussi bien que quelques modes & usages du temps de Louis XII. » La Croix du Maine dit » que c'est le plus hardi Livre pour par» ler en toute liberté des Ecclésiastiques, » que nous ayons encore vu écrit par » homme de sa profession «. Cette profession étoit sûrement Ecclésiastique, car Robert Gobin prenoit les titres de Prêtre, Maître-ès-Arts, Licencié en Décrets, Avocat en Cour d'Eglise à Paris, & Doyen de Chrétienté à Lagny-sur-Marne. Deux Fables qui sont très-connues, & que l'on trouve dans ce Livre, sont celles de la Cigale & de la Fourmi, dont le premier Auteur est Avienus, Fabuliste Latin. La seconde est celle du Meûnier, de son Fils & de l'Ane, que La Fontaine a aussi agréablement racontée, & qui est peut-être de l'imagination de Gobin.

Les Loups ravissans, qui donnent le

titre au Poëme, sont les mauvais Prêtres qui prêchent, & pratiquent le libertinage : l'Auteur les reprend, & peint leurs désordres avec beaucoup de liberté.

Voici quelques-uns de ces vers sur les modes qui s'établirent de son temps.

> Jadis habits étoient à l'avenant,
> Bien différens de ceux de maintenant ;
> On a les manches larges à merveille,
> Et semble avis que soyez Lieutenant.
> Du temps passé je suis bien souvenant,
> Que les robes n'étoient pas pareilles ;
> Mais Couturiers prêtent souvent l'oreille
> Pour gens de Cour servir avec plaisir..............
>
> Bien me souviens qu'on portoit des dupettes,
> Et aux habits des manches si étroites,
> Qu'on y entroit avec ire à grand peine ;
> Et les poulaines étoient aux souliers faites
> Grandes & aigues, estoient choses vilaines ;
> Mais peu après, les chapeaux me ramenent ;
> Voire à long poil, & la chose est certaine.
> Les vêtemens depuis sont bien changés ;
> Chacun état à s'habiller se peine.

On découvre dans ces pitoyables vers des détails assez intéressans sur les changemens arrivés dans les Modes du temps des regnes de Charles VIII & de Louis XII. On y voit que les pourpoints, qui jusque-là avoient été étroits, redevinrent larges ; que les souliers à pointe, dits à la

poulaine, passerent absolument de mode, & que les chapeaux prirent faveur; ils avoient effectivement quelque commodité à la guerre & en campagne, parce qu'étant fort larges, ils garantissoient de la pluie & du soleil.

Calendrier des Bergeres.

A peu près dans ce même temps parut le Calendrier des Bergeres, Ouvrage galant & poétique, fait à l'imitation du Calendrier des Bergers, Almanach très-fameux dans ce temps, qui a servi de modele à tous ceux que nous avons vus depuis, prédisant tant bien que mal l'avenir, & contenant des remarques, Historiettes, &c. L'Almanach des Bergeres étoit encore meilleur pour son temps, que ne sont tous les Almanachs galans du nôtre.

Danse des Morts.

La morale étoit si fort à la mode alors, que l'on vit paroître un grand nombre d'éditions d'un Ouvrage en vers, dont le sujet est bien triste : car il roule tout entier sur la mort; il est intitulé Simulacres & Historiées faces de la Mort, Danse *Macabre*, ou Danse des Morts. Le mot de *Macabre* vient de deux mots Grecs, d'après lesquels on pourroit l'appeller Danse infernale. On y représente la Mort entraînant les hommes & les femmes de tous les états dans son Empire. Plusieurs Au-

teurs du ſeizieme ſiecle ont fait des vers pour accompagner les figures de cette ſingulière production; mais ces vers ſont tous fort médiocres: le grand mérite que je trouve dans ce. Livre, dont je poſſede pluſieurs exemplaires de différentes éditions & gravures, c'eſt qu'il nous fait connoître les habillemens & les coſtumes du temps; chacun y eſt vêtu ſelon ſa condition, & tous les états y ſont paſſés en revue. Holbeins, fameux Peintre Allemand, a repréſenté à freſque, dans les charniers d'une Egliſe de Baſle, une de ces Danſes Macabres, qui paſſe pour un chef-d'œuvre: on y admire principalement les phyſionomies des ſquelettes qui conduiſent les différentes perſonnes de tout âge & de tout état au tombeau; il ſemble qu'ils parlent & ſe moquent de tous ceux qu'ils entraînent dans la tombe. Les figures des premieres éditions de la Danſe *Macabre* ont toutes le même avantage, quant aux caracteres des ſquelettes; mais ne ſont pas ſi bien deſſinées pour les perſonnages habillés; le coſtume dans Holbeins eſt à l'Allemande, & dans les gravures, d'après les deſſins de nos Peintres, il eſt beaucoup plus François.

J'ai parlé dans un de mes précédens

Volumes, de la Nef des Fous, Ouvrage écrit en Latin & en Allemand par Sebastien Brandt, & qui a été traduit en François dans le quinzieme siecle. Badius Ascensius, fameux Imprimeur & Libraire Flamand, a composé une espece de continuation ou imitation en vers Latins de l'Ouvrage de Brandt; & ce second Ouvrage a été traduit en François comme le premier, sous le titre de la Nef des Folles; les vers Latins & François sont également mauvais; mais l'idée de l'Ouvrage est assez singuliere: l'Auteur prétend l'avoir prise dans l'Evangile de S. Matthieu, où l'on trouve la Parabole des Vierges folles. Badius ne s'en tient pas à un seul navire portant toutes les folles, mais il a imaginé une flotte entiere composée, de onze vaisseaux. Des folles de différens genres y entrent & reçoivent des instructions capables de les corriger, si des folles pouvoient se réformer. Suivant l'Auteur, on devient fou, 1°. par les yeux; 2°. par les oreilles; 3°. par l'odorat: celles qui ont perdu leur raison par cette voie, sont appelées folles odoriférantes; l'Auteur leur reproche très-sérieusement, de trop aimer les odeurs. Dans le quatrieme vaisseau, sont les folles gourmandes; & dans le dernier sont

Badius Ascensius.

La Nef des Folles.

celles auxquelles le plaisir du toucher a fait faire des folies, ce sont les plus répréhensibles de toutes. Dans les vaisseaux suivans, sont encore des folles de différentes especes; le onzieme & dernier vaisseau contient les folles danseuses. Il y avoit beaucoup à dire à celles-là, malheureusement les deux Auteurs Latin & François leur font leur leçon en bien mauvais vers.

En opposition, ou à l'imitation de la Nef des Folles, & dans le même temps (1503) parut un Ouvrage intitulé la Nef des Dames vertueuses, dont l'Auteur s'appeloit Simphorien Champier, qui prenoit en même temps le titre de Docteur en Théologie & en Médecine, & dont la vraie profession étoit d'être Médecin. Il étoit né à St. Simphorien ou St. Saphorin près de Lyon. Après avoir fait de bonnes études à Paris & à Montpellier, il s'établit à Lyon, & s'y fit une réputation qui engagea Antoine Duc de Lorraine à le prendre pour son premier Médecin, & à le conduire en Italie en 1509. Il se trouva avec ce Prince à la bataille d'Aignadel, & ensuite à celle de Marignan. Comme il ne quitta pas son Maître dans ces deux occasions toutes périlleuses qu'elles étoient, le Duc de Lorraine le fit Chevalier en lui

Simphorien Champier.

chauſſant des éperons dorés. En conſéquence il prit dans ces derniers Ouvrages écrits en Latin, le titre d'*Eques auratus*, Chevalier doré. On lui a prodigué pendant ſa vie des louanges outrées, que ceux qui liſent à préſent ſes Ouvrages de ſang froid trouvent qu'il ne mérite pas. Il eſt vrai qu'il s'eſt exércé dans beaucoup de genres; mais dans tous il a été fort médiocre: on compte juſqu'à cinquante-quatre Ouvrages de ſa façon, dont les deux tiers en langue Latine; quelques-uns ſont mêlés de vers, c'eſt ce qui fait que nous en diſons un mot dans cet article; mais en vérité ces vers ne peuvent placer leur Auteur dans la claſſe de nos plus foibles Poëtes.

Il fut deux fois Echevin de Lyon, & le Collége des Médecins de cette Ville le regarde comme ſon Fondateur. La date de ſa mort eſt incertaine; M. de la Monnoye prétend qu'il a vécu juſqu'en 1540. Il avoit épouſé Marguerite du Terrail, proche parente du Chevalier Bayard, & comme de raiſon ſe faiſoit grand honneur de cette alliance; il prétendoit d'ailleurs être homme de condition. Il laiſſa deux fils, dont l'un fut Gentilhomme du Duc de Lorraine, & l'autre, qui

s'appeloit Claude, est connu par un petit Livre sur la France, intitulé les Singularités des Gaules, qui mérite que nous en parlions par la suite. Il eut aussi un neveu, nommé Jean Bruyerin Champier, qui fut Médecin comme lui, & qui a écrit en Latin un Livre sur le régime, plein de recherches curieuses sur la nourriture des François de son temps. Je n'ai trouvé dans la Nef des Dames vertueuses, ni un vers supportable, ni un seul trait curieux; il ne contient que de la morale & des Histoires rebattues; on y trouve les prophéties, dits & vaticinations des Sybilles, traduits en vers François: mais Champier convient que le véritable Traducteur est Jean Robertet, Notaire & Secrétaire du Roi Charles VII, & qui l'avoit été du Duc de Bourbon; il prétend qu'elles ont été écrites en Latin par Lactance, Pere de l'Eglise, qui vivoit au cinquieme siecle. Champier publia encore un autre Livre du même gout, intitulé la Nef des Princes. C'est une espece de recueil, dont la seconde piece toute en vers est, le Testament d'un vieux Prince, qu'il laissa à son enfant pour l'instruire en vertus, & pour fuir aux vices: mais quels mauvais vers, & quelles plates instructions! L'Auteur à la fin nous ap-

Nef des Dames vertueuses.

Nef des Princes.

prend qu'il a composé cette belle piece en 1502, dans la Ville de Tulle en Limousin, *en faisant rôtir des châtaignes.* La troisieme de ce Recueil, roulant encore sur le gouvernement & régime d'un jeune Prince, commence & finit par des Ballades. Les Livres suivans, toujours moraux & politiques, sont en prose; ensuite vient un mauvais Traité de Physique & de Géographie, intitulé du Ciel & du Monde. La poésie recommence par un morceau intitulé la Malice des Femmes, dans lequel l'Auteur balance tout le bien & le mal que l'on peut dire de ce sexe. Enfin, le Doctrinal de Famille est moitié en prose, & moitié en vers. Les vers sont de petits quatrains dans le gout de ceux de Pibrac: enfin ce Recueil est terminé par une derniere Nef, c'est celle des batailles par Robert de Barrat, ou plutôt (Balsac), Seigneur d'Entragues dans les montagnes d'Auvergne, Chambellan du Roi (Louis XII); c'est un Livre d'instructions pour les Militaires.

En voilà bien assez sur Champier, considéré comme Poëte; nous en pourrons parler encore comme Historien, quoiqu'en général il ne mérite pas la réputation dont il a joui de son temps: mais l'on

trouve des traits ſinguliers, ſur-tout dans ſon Hiſtoire d'Auſtraſie ou de Lorraine, dans laquelle il s'eſt donné la peine de traduire tout entier en vers François le Teſtament moral & politique du bon Roi René.

Guillaume Michel, dit de Tours, n'étoit pas meilleur Poëte que Champier, & n'ayant compoſé que des vers, il s'eſt fait bien moins d'honneur. Cependant il y a dans ſes Poéſies quelques idées qui ont pu dans leur temps faire plaiſir. Il a le mérite d'être le premier Traducteur des Bucoliques & des Géorgiques de Virgile: cette Traduction, & le Commentaire en proſe dont il l'a accompagnée, nous paroîtroient aujourd'hui inſupportables; mais enfin juſques à lui les Dames & les gens du monde ne pouvoient pas ſe douter du mérite de Virgile: la traduction de l'Enéide qu'Octavien de Saint-Gelais a faite, n'eſt pas plus ancienne, & eſt auſſi mauvaiſe. Michel a auſſi traduit un Poëme Latin d'un Auteur moderne, de Janus, ou Jean Olivier, Evêque d'Agen. Il eſt intitulé la Pandore. Ce fut Etienne Dolet qui le publia après la mort d'Olivier; & apparemment que les vers Latins en ſont très-beaux: car ce Poëme eut tout d'un coup

Guillaume Michel de Tours.

La Pandore.

une grande réputation : Guillaume Michel s'empressa de le traduire, mais sa Poésie Françoise étant misérable, l'Ouvrage accommodé par lui ne vaut absolument rien ; on entrevoit seulement que le sujet, qui présente d'assez belles idées, pouvoit fournir de beaux détails. Tout le monde connoît la Fable de Pandore, qui fait partie des Métamorphoses d'Ovide.

La Forêt de Conscience.

Le premier des Ouvrages originaux de Michel de Tours, est intitulé la Forêt de Conscience, contenant la Chasse spirituelle des Princes ; elle a été imprimée en 1516 : les animaux féroces que l'Auteur moraliste fait poursuivre à ses Princes, sont les sept péchés mortels. Les piqueurs, les chiens, les chevaux, jusques aux armes, aux épieux & aux filets, tout est allégorique. Les Chasseurs finissent par faire leur halte dans un Château ou Palais, où ils sont reçus par des Dames ou Nymphes fort aimables, telles que Pureté, Innocence, Persévérance, &c. Les allégories spirituelles sont, généralement parlant, ennuyeuses ; & sur-tout elles sont insupportables, quand, comme dans ce Poëme, elles ne produisent pas un seul bon vers.

Le même Auteur a encore composé un

autre Ouvrage également moral, intitulé le Siecle doré, contenant le temps de paix & de concorde : c'est encore une allégorie instructive, dévoté, & quelquefois mêlée de critique. Il suppose la Sapience, ou la Vertu, disputant avec la Coutume. Se trouvant sans asile, sans ressource, cherchant en vain dans tous les Etats quelqu'un qui veuille la recevoir, elle se réfugie à la Campagne, où les bons Paysans la recueillent & la nourrissent. C'est-là ce que l'Auteur appelle le Siecle d'or. Cependant elle y est encore persécutée, & on la croit si bien morte, qu'on fait son épitaphe. Je la rapporterois telle qu'elle est dans le Livre, si elle n'étoit pas très-longue & fort plate.

Le Siecle doré.

Enfin le plus grand Ouvrage de Michel de Tours, est intitulé le Penser de Royale Mémoire. Il n'y en a qu'une édition de 1518, dédiée au Roi François premier. C'est un Recueil de pieces pour la plupart en vers, dont la poésie est toujours mauvaise, mais les sujets quelquefois singuliers. La premiere est intitulée, Epître du Roi David au Roi Très-Chrétien (François I), avec sa harpe, ses cinq pierres, & sa fronde. Les instrumens & armes dont il est ici question sont allégoriques. D'ail-

Le Penser de Royale Mémoire.

leurs David fait compliment au Roi ſur la victoire qu'il a remportée ſur les Suiſſes à Marignan ; il finit par lui conſeiller de faire la guerre aux Turcs.

Le ſecond morceau eſt un Mandement de Lucifer au grand Turc, pour l'engager de faire la guerre aux Chrétiens. Suivent des Lamentations ſur l'état de l'Egliſe, & la diſſolution de ſes Miniſtres ; il y a un chapitre intitulé, de l'inſolence des Evêques.

Dans la ſuite de ce Recueil, Jeanne la Pucelle écrit des Champs-Eliſées au Roi, pour l'encourager à faire la guerre aux Turcs, & lui envoie des éperons dorés.

Les dernieres pieces ſont des Epîtres de la Déeſſe ou Muſe Polymnie, adreſſées au Pape Léon X, toujours dans l'objet de faire la guerre aux Turcs, le Soulas de Nobleſſe, & une Lettre de la Déeſſe Eſpora ou Eſpérance. Ces derniers morceaux ſont adreſſés à la Reine Claude, premiere femme de François I.

Michel d'Amboiſe.

J'ai parcouru avec ſoin & ennui tout ce que j'ai pu raſſembler des Œuvres de Michel d'Amboiſe, autre Poëte galant du commencement du quinzieme ſiecle, & j'ai eu beau y chercher quelques idées ou

ou quelques traits dignes d'être lus des Dames de nos jours, mes recherches ont été vaines. Je n'ai trouvé que des fadeurs & des sottises dans ses vingt-sept Epîtres, intitulées Vénériennes, ainsi que dans vingt autres qui commencent son Recueil intitulé le Secret d'Amour, dans un grand nombre de pieces de vers qu'il appelle ses Fantaisies, enfin dans ses Ballades, ses Rondeaux, & (ce qu'il nomme) ses Epigrammes, qui ne sont que des petites pieces de vers, sans sel, sans pointe & sans pensées. La plupart du temps il m'a semblé très-fade, très-langoureux, très-plat, & quelquefois grossier & insolent; car il demande sans façon aux Dames qu'il trouve jolies, la possession de leurs personnes. Il y a dans ses Œuvres quelques pieces d'une grande longueur, telle qu'une Epître dans le goût de celles d'Ovide, supposée écrite par Guiscard à Gismonde : on sait que la cruelle & tragique aventure de ces deux Amans a été décrite par le célebre Boccace. Si dans quelques Epîtres Michel d'Amboise a imité Ovide, il en a fait aussi en opposition aux siennes, qu'il a intitulées contre-Epîtres d'Ovide; mais je ne les ai pas vues. La seule de ses Fantaisies qui m'ait paru plaisante, est, dit-il, traduite du

Latin; c'eſt le raiſonnement d'un âne, qui, quoiqu'il porte des ſacs de bled au moulin, qu'il en remporte d'autres de farine à la Ville, & qu'il ſoit ſouvent battu, a du moins la liberté de ſe rouler quelquefois dans les champs, de manger des chardons, & de courir après les âneſſes. Dans cet état il ſe trouve plus heureux qu'un beau & brillant cheval d'Eſpagne, toujours magnifiquement harnaché & bien panſé, qui ſe couvre de gloire en remportant le prix dans les courſes, & le faiſant remporter à ſon Maître dans les tournois, mais qui d'ailleurs n'a aucune liberté, & eſt très-gêné ſur ſes plaiſirs. En liſant ſur-tout les vers Latins, qui valent mieux que les François, on ne peut pas s'empêcher de convenir que l'âne a raiſon.

La Panthere de l'Eſclave fortuné.

Un autre Recueil des mauvaiſes Poéſies de Michel d'Amboiſe, porte le titre de la Panthere de l'Eſclave fortuné, où ſont contenues pluſieurs nouvelles Fantaiſies, Epîtres, Complaintes, &c. L'Auteur a donné le nom de Panthere à ce Recueil, parce qu'ainſi que cet animal a la peau variée de diverſes couleurs, il prétend que ſon Recueil eſt auſſi compoſé de Pieces de différens genres. C'eſt dans ce Volume que l'on trouve la viſion adve-

nue à l'ame de l'Esclave fortuné, séparée d'avec son corps, & portée aux Champs-Elisées. Cette vision contient toute la vie de l'Auteur, qui étoit bâtard de Charles d'Amboise, Amiral de France, mort en 1511, lorsque Michel étoit encore enfant. Georges d'Amboise, fils légitime de Charles, se chargea de son frere naturel; mais il fut tué à la bataille de Pavie. Notre Poëte s'attacha successivement à plusieurs Seigneurs & Dames de la Maison d'Amboise, & de celles de Crequi, de la Rochefoucault & de Montmorency; peut-être ne se conduisit-il pas sagement dans ces Maisons, car il en fut souvent renvoyé. Enfin, il épousa une fille sans biens, pour qui il avoit fait beaucoup de vers, & la perdit au bout de deux ans de mariage: il mourut, à ce que l'on croit, en 1547.

Enfin, le Babilon, autrement la Confusion de l'Esclave fortuné, qui effectivement est un assemblage très-confus de différentes Pieces de vers, est le dernier des Recueils de Michel d'Amboise. Il a la gloire d'avoir le premier traduit en François Juvenal; mais il n'en a publié que quatre Satires, & elles sont bien mauvaises. Le Babilon.

Jean Dupré, qui a vécu & écrit sous les Jean Dupré.

regnes de Louis XII & de François I; jusques en 1526, étoit Homme d'armes, & prenoit pour devise, *l'honneur me guide.* Il n'a fait qu'un seul morceau de Poésie; mais il est considérable, & remplit un Volume entier; il est intitulé le Palais des nobles Dames. C'est un vaste édifice fantastique, dans lequel l'Auteur promene ses Lecteurs, en s'arrêtant avec eux à chaque pas. Les Dames & les Messieurs galans doivent trouver cette promenade très-agréable; car dans la basse-cour, ou pour mieux dire l'avant-cour, la cour, le vestibule, la galerie & les neuf chambres de ce magnifique Château, on ne trouve que portraits de Dames illustres, & vers, tant bons que mauvais, en leur honneur: je ne crois pas avoir jamais vu nulle part une si grande quantité de noms & d'éloges de Dames de tous les siecles & de tous les pays. Indépendamment de celles que l'Histoire & la Fable m'ont fait connoître jusqu'à présent, j'en trouve ici tant d'autres, que je ne peux me dispenser d'en nommer quelques-unes, en m'attachant bien plus à citer les traits historiques qui me paroîtront neufs & singuliers, qu'à rapporter les vers de l'Auteur, parce qu'en vérité sa Poésie n'a rien de

Le Palais des nobles Dames.

curieux ni d'estimable, & que si j'en rapporte quelques vers, ce sera pour en faire remarquer la platitude.

Dès l'avant-cour, l'Auteur apperçoit Thalestris, Reine des Amazones, à la tête de trois cent mille de ses sujettes. Cette Reine & cette armée se disposoient bien à combattre le grand Alexandre, mais pour faire les choses en regle, la Reine proposa avant tout une conférence au Conquérant; c'étoit dans l'espérance de se le concilier : effectivement le Roi de Macédoine & la Reine convinrent si bien de leurs faits, qu'ils passerent un mois ensemble dans le plus grand accord & la plus parfaite union. Thalestris retourna dans ses Etats, enceinte des faits du héros.

Et triomphoit d'avoir été vaincue.

Selon toute apparence, l'armée entiere des Amazones imita avec plaisir l'exemple de sa Générale.

Voici un échantillon des vers de Jean Dupré.

Je vis aussi des femmes d'Allemagne
Epouvantables à les voir en campagne;
Toutes portant en mains tranchans couteaux,
Desquels meurtrissent ennemis à morceaux:
Mais si leurs gens se voient déconfits,
Tout aussi-tôt elles tuent leurs fils,

Et puis les jettent en contre le visage
Des ennemis, leur disant par outrage
Qu'en sont meurtriers..............

Je ne sais dans quel Auteur Jean Dupré a trouvé le fait suivant, ou du moins ses circonstances les plus singulieres. Enée & ses Troyens étant abordés en Italie à l'embouchure du Tibre, leurs femmes, qui s'ennuyoient de courir les mers avec eux, sans savoir où ils se fixeroient, s'aviserent un matin de mettre le feu à leurs navires, pour obliger les Troyens à demeurer dans le Pays-Latin où ils se trouvoient. Les maris furent d'abord très-fâchés de se voir ainsi forcés par leurs femmes à borner leurs courses; mais les Troyennes surent si bien appaiser leurs époux, leurs peres & leurs freres, en les baisant & les caressant, qu'elles obtinrent leur pardon; sur quoi l'Auteur fait cette belle remarque en quatre vers.

De là procede, autant que l'on présume,
Du temps présent la louable coutume,
parens
Qui est que femmes baisent leurs alliés,
Et ceux qui leur sont par amour liés.

Le trait de Polycrite, femme d'un tyran qui assiégeoit Naxe sa patrie, est assez remarquable : elle demanda à son mari la

permiſſion d'envoyer un grand pain à ſon frere enfermé dans la Ville aſſiégée, qui commençoit à manquer de vivres. Le Tyran le trouva bon: mais la zélée Citoyenne avoit fait cacher dans ce pain une lame de fer, ſur laquelle elle avoit écrit quelques avis dont ſon frere profita. Les Naxiens attaquerent la nuit ſuivante le camp de leurs ennemis par un endroit foible, & dans le temps où les aſſiégeans étoit ivres, à la ſuite d'une fête ou orgie qu'ils avoient célébrée la veille: le Tyran fut maſſacré, ſon armée diſſipée, & l'Iſle délivrée.

Entre les Dames illuſtres du ſallon, on remarque la célebre Marguerite Reine de Danemarck, de Norwege & de Suede, que l'Auteur ou l'Imprimeur, par une faute groſſiere, appelle Reine de Suiſſe: la Dame Orietta, Noble Génoiſe, qui combattit avec ſuccès contre Amurat, Empereur des Turc: Madame Marulla, autre Italienne, qui força ces mêmes infideles à lever le ſiége d'une place qu'ils attaquoient & qu'elle défendoit; ſon mari qui en étoit le Commandant, ayant été tué. Enfin il fait l'éloge de la Ducheſſe de Bourbon, qui fit la guerre contre le Duc

de Bretagne, pendant la minorité de son frere Charles VIII, & de quelques femmes de Beauvais, qui défendirent leur Ville, assiégée par les Anglois & les Bourguignons.

Dans la galerie, Jean Dupré remarque la Dame Carcasse, qui sauva la ville de Carcassonne pressée par les Sarrasins, & lui donna son nom avec raison, car dit l'Auteur,

Moindre los vient de garder & détruire
Une cité, que la faire construire.

L'Auteur nous apprend que c'est une Dame qui la premiere a donné les principes des Arts mécaniques; elle s'appeloit Norma, & de son nom s'est formé le mot Latin, qui signifie regle ou principes: mais il ne nous dit pas dans quel temps ni dans quel pays vivoit cette Dame.

Entre les Dames Philosophes, on remarque Davia, qui avoit fait un gros Commentaire sur les Œuvres philosophiques de son pere Pythagore; Théoclée qui endoctrinoit Pythagore même; Aretée qui disputoit contre Epicure, & le mettoit *à quia*; & Hipathia, la plus grande Astrologue de toute la Grece.

Entre les Savantes Romaines, l'Auteur compte l'éloquente Sempronia, & en fait ce bel éloge en deux vers.

Sempronia, Grecque autant que Latine,
Mots délicquoit menus comme farine.

Après avoir fait mention de bien d'autres, il n'oublie pas la Papesse Jeanne.

Je vis aussi Joanna d'Angleterre
Portant l'habit & la clef de Saint Pierre;
Ayant la trogne ainsi qu'un vieux Satrape,
Et qui pourtant accoucha étant Pape.

Parmi les Femmes illustres par leur chasteté, l'Auteur compte Méduline, qui, ayant été violée dans un passage obscur, au milieu de la nuit, par un homme qu'elle ne connoissoit pas, trouva moyen de dérober l'anneau de l'insolent, & ayant ainsi découvert que c'étoit son pere, se crut obligée de devenir parricide. Sainte Anastasie, qui, voulant conserver sa virginité, quoiqu'elle fût mariée, se donna la fievre & fit la malade, pour empêcher son mari de s'approcher d'elle; ce qui lui réussit si bien, qu'elle mourut vierge après plusieurs années de mariage. Hippo ayant été prise sur mer par des Corsaires qui lui firent des propositions malhonnêtes & se mirent en devoir de les exécuter, se jeta

à la mer & ſe noya ; mais, dit notre Auteur, ſa gloire ſurnagea.

Jean Dupré a deſtiné un appartement particulier aux Dames honnêtes & complaiſantes pour leurs maris ; il les propoſe pour modeles à toutes les Dames de ſon temps ; voici deux exemples remarquables. Emilia, femme de Scipion l'Africain, aimoit ſi fort ſon mari, qu'ayant une jolie femme de chambre, elle trouvoit bon que Scipion s'amuſât avec elle, afin qu'il ne lui prît point envie d'aller chercher ſes plaiſirs en ville. L'Impératrice Livie pouſſoit encore plus loin la complaiſance pour l'Empereur Auguſte.

Elle cherchoit les plus gentes fillettes,
Et les faiſoit ſouvent coucher ſeulettes
Avec lui : ores eſt-il autre Dame
Qui fiſt cela ? crois que non, par mon ame.

Entre les Héroïnes fidelles, l'Auteur compte Cecilia, Noble Vénitienne, épouſe de Philippe Vendramin, qui, ayant vu tuer ſon mari, ne jeta pas une larme ; mais ne parla plus, ne mangea plus, & mourut.

Jean Dupré loue beaucoup la conduite, le jugement & la vertu d'une Princeſſe nommée Agariſta, qui étoit ſi belle, que tous les Princes de la Grece en étant

amoureux & désirant de la posséder, le Roi son pere fit préparer des jeux Militaires, & promit que celui qui remporteroit le prix, obtiendroit la main de sa fille. Hippoclides fut celui qui eut tout l'honneur de ces jeux. Il se distingua dans tous les exercices, & remporta tous les prix : il étoit beau, bien fait, grand, d'une valeur & d'une force prodigieuse ; c'étoit un Héros qui marchoit sur les pas d'Hercule : mais à sa contenance décidée, on pouvoit le soupçonner d'être fier, & même un peu brutal. La modeste Agarista lui préféra un jeune Prince nommé Clistenes, qui, à la vérité, se laissoit vaincre, paroissoit avoir plus d'adresse que de forces, & étoit même fluet & délicat. Ce fut lui qui épousa la Princesse ; elle se refusa aux désirs du terrible Hippoclides, & préféra la tendresse à la vigueur. Cette sage préférence a paru à Jean Dupré un trait héroïque, digne d'être transmis à la postérité.

Entre les belles Princesses de l'antiquité, il place la fameuse Didon, Reine de Carthage, mais il ne veut pas convenir qu'elle ait aimé Enée, & sur-tout qu'elle ait eu pour lui aucunes complaisances criminelles ; il chante même pouille à Virgile

de ce qu'il a ofé avancer un pareil fait dans fon Enéide.

O ! faux Virgile ! d'où te venoit cela,
De foutenir que la Dame fouilla
Son bon renom avec le faux Enée,
L'ayant aimé de fureur effrénée ?
Tu as menti, fans avoir nulle excufe;
Saint Auguftin même fort t'en accufe.

Jean Dupré eft fi fort en colere contre Virgile, qu'il lui attribue mal à propos une aventure ridicule, dont j'ai parlé ailleurs, & qui ne doit pas être imputée à Virgile le Poëte, mais à un autre Virgile qui étoit Sorcier ou Magicien.

Phriné, fameufe Courtifanne d'Athenes, méritoit bien qu'on en fît mention parmi les belles perfonnes. L'Auteur raconte en vers trés-naïfs, par quel trait d'éloquence mife en action, un Orateur Athénien fauva cette jolie fille accufée, devant l'Aréopage, d'un meurtre ou de quelque crime grave, pour lequel elle devoit être févérement punie. Après avoir employé les meilleures raifons pour la juftifier, fon Avocat voyant qu'elles ne faifoient pas grande impreffion fur les Juges, leur préfenta fa Cliente au moment qu'ils alloient aux opinions; & déchirant fes vêtemens, & montrant aux Juges tout ce

qui pouvoit les séduire & les intéresser en faveur de l'accusée; Seigneurs, s'écria-t-il, souffrirez-vous qu'un si beau corps soit déchiré, & que le chef-d'œuvre des Dieux soit détruit par vos ordres? Cette péroraison fit son effet; &, dussent les Juges devenir tous coupables, Phriné fut déclarée innocente.

On trouve au nombre des Héroïnes du Palais des nobles Dames, les Amantes de la plupart des Héros de nos anciens Romans. La belle Maguelonne qui retrouva dans un Hôpital son cher Pierre de Provence; Esclarmonde, Maîtresse du preux Valentin; Sidoine, Dame du vaillant Ponthus; Floripes, Amante de Gui de Bourgogne; Genevre (qu'il ne faut pas confondre avec la Reine, femme du grand Artus), qui étoit aimée du beau Peregrin, Héros d'un Roman, dont je n'ai pas encore eu occasion de parler; Deiphile, dont l'Enchanteur Maugis fut épris; la blonde Iseulte, amie du beau Tristan; Jacqueline qui le fut d'Olivier; & Florence, pour qui soupiroit Artus de Bretagne. Avec ces Demoiselles se trouvent les Fées, fameuses par leur beauté réelle ou fantastique, telles que Melusine, Morgane, Melior & Palestine.

En ſe rapprochant des temps modernes, Dupré met au nombre des belles Princeſſes, Jeanne, héritiere du Royaume de Navarre, & qui fut Reine de France, ayant épouſé Philippe le Bel. C'eſt elle qui eſt la fondatrice du Collége de Navarre; apparemment que Jean Dupré avoit étudié dans ce Collége, car il ſe croit obligé d'en célébrer la bienfaitrice. Mais il nous apprend qu'elle a été ſoupçonnée & accuſée d'avoir eu une conduite très-peu décente, ſurtout pour une Reine; & quoique Dupré aſſure que c'eſt une calomnie, je ne peux m'empêcher de croire qu'il auroit mieux fait de ſupprimer cet article de l'éloge de Jeanne de Navarre, que de la repréſenter ſe plaignant à tout le monde de l'injuſtice du public à ſon égard.

Clémence Iſaure figure ici à double titre, & comme belle, & comme ſavante; on ſait qu'elle fut la fondatrice des jeux Floraux. Cette Académie étoit déjà en vigueur du temps de Dupré, & les prix qui s'y diſtribuoient étoient, comme aujourd'hui, des fleurs d'argent de différentes formes. Il paroît que l'Auteur avoit concouru, ou vouloit concourir pour en gagner quelques-uns.

Il y a encore dans le Palais des Nobles

Dames, une chambre préparée pour les Princesses qui ont été nourries par des animaux: Sémiramis le fut par des oiseaux qui lui donnerent la becquée; Pénélope eut le même avantage; la Guerriere Camille, une des Héroïnes de Virgile, le fut par une jument; une Romaine, nommée Donatilla, par une ourse; une autre, nommée Christine, fut élevée par des dragons. Sylvia fut tant aimée d'un cerf, qu'il lui servoit de femme de chambre, l'habilloit & lui arrangeoit les cheveux avec une adresse difficile à comprendre; Agrippine avoit un sansonnet qui lui étoit si attaché, qu'il apprenoit d'elle seule tout ce qu'elle vouloit; elle lui enseigna les plus beaux complimens du monde, & il les répéta de si bonne grace à l'Empereur Claude, que cet imbécille Monarque les attribuant avec raison à l'institutrice de l'oiseau, elle s'empara absolument de son esprit.

Les femmes renommées par leur abstinence occupent aussi une piece du Palais des Nobles Dames. Je ne ferai mention que de deux; l'une est une sainte fille de Crémone, qui vécut long-temps, ne prenant pour toute nourriture que la Sainte-Eucharistie; la seconde étoit Sainte Co-

lombe, Religieuse, qui menoit une vie si austere, qu'elle ne mangeoit que quelques fruits, encore n'étoit-ce qu'une fois par semaine.

Dans la chambre des femmes qui vécurent long-temps, on remarque notre mere Eve, femme d'Adam, qui parvint à neuf cents ans, toujours regrettant les délices du Paradis Terrestre: la Sybille de Cumes poussa sa carriere jusqu'à mille; elle vit arriver la plupart des choses qu'elle avoit prédites dans sa jeunesse; entre autres la naissance de Jésus-Christ: Isis, Reine d'Egypte, vécut six cents ans, elle passa pour Déesse: Judith, si fameuse dans l'Ecriture-Sainte par sa beauté, conserva jusques à la fin de sa vie les charmes & la fraîcheur qui avoient séduit le malheureux Holopherne. Tertullia, Dame Romaine, vécut 137 ans. Terentia qui avoit été femme de Ciceron, 107: enfin Luceïa, Actrice & Danseuse du Théatre de Rome, exerçoit encore son talent à l'âge de cent ans, récitoit des Scenes de Tragédie, & cabrioloit dans les ballets.

Il ne nous reste plus à parler que des Femmes illustres par la quantité d'enfans qu'elles ont mis au monde. L'histoire d'une Comtesse de Hollande, ou Du-

cheſſe de Brabant, qui accoucha en un jour de trois cent ſoixante-cinq enfans, eſt connue. Comba, Dame Romaine, eut cent enfans en différentes couches, & nourrit elle-même le centieme. Une autre n'en eut que vingt; mais ce fut en quatre couches, cinq à chacune. Enfin une troiſieme avoit eu vingt-deux maris, & des enfans de chacun d'eux; comme elle étoit déjà vieille quand elle fit ſes dernieres couches, ſes enfans vinrent au monde avec les cheveux blancs & toutes les apparences de la vieilleſſe.

Voilà tout ce que l'on peut remarquer de curieux dans le Palais des Nobles Dames de Jean Dupré.

Roger de Collerye n'eſt vraiment illuſtre, que parce que l'on aſſure que c'eſt lui qui eſt le véritable Roger Bontemps. Bontemps étoit effectivement le ſobriquet qu'il avoit adopté, & ſous lequel il ſe déſignoit dans ſes Poéſies : il le juſtifioit par le genre de ſes productions, toujours gaillardes, & même un peu libertines. Cependant il étoit Prêtre & Secrétaire de l'Evêque d'Auxerre, & il ſollicita long-temps une Cure; mais nous ne voyons pas qu'il l'ait obtenue. Le ſavant Abbé le Bœuf croit qu'il étoit Pariſien, mais qu'il s'établit dans l'Auxer-

Roger de Collerye, ou Bontemps.

rois, parce qu'il en trouvoit le vin bon. Il y avoit alors à Auxerre une société gaie & facétieuse, dont le Chef ou le Président s'appeloit l'Abbé des Fols. Il paroît que cette place étoit élective, & que Roger Bontemps eut l'honneur de la remplir. Entre autres Poésies, nous avons de lui l'Epitaphe d'un Chanoine d'Auxerre, qui étoit un Eccléſiaſtique de bon appétit. Courte priere & long dîner étoit ſa deviſe. Il paſſoit volontiers ſon temps au cabaret, empruntoit avec plaiſir, & rendoit avec peine.

A ſes debteurs diſoit des paraboles,
Et les payoit doucement en paroles :
Aucunes fois au Sexe féminin
Se démontroit gracieux & benin, &c. &c.

Outre pluſieurs autres Epitaphes, Roger de Collerye a composé le Dialogue de Monſieur de Delà & de Monſieur de Deçà, qui eſt daté de 1533. Ses Œuvres ont été imprimées en 1536 : on ſait qu'il vivoit encore en 1538; mais il étoit alors très-vieux.

Pierre Grognet. Roger Bontemps eut pour contemporain & peut-être pour compatriote, Pierre Groſgnet ou Grognet, que l'on dit avoir été de la ville d'Auxerre, ou du moins

du Diocese ; il prenoit la qualité de Prêtre, Maître-ès-Arts & Licencié en Droit. Ses Poésies sont médiocres ; mais il y a assez de choses à remarquer dans ses trois principaux Ouvrages. Le premier contient » les Mots dorés du grand & sage Caton, » avec nombre d'autres Sentences, Proverbes, Dicts moraux des Anciens & Propositions subtiles & problématiques «. Le second est intitulé, » Recollection des » merveilleuses choses advenues au Royaume de France, depuis l'an 1480 jusques » à notre temps, imprimée en 1530 « : & le troisieme, » de la Louange & Excellence » des bons Facteurs qui ont composé en » rimes tant deçà que delà les monts «, imprimé dans le même temps. Je vais parcourir ces trois Ouvrages, pour chercher ce qu'ils contiennent de plus remarquable.

Les Mots dorés attribués à Caton, ne sont certainement point des illustres Romains qui ont porté ce nom sur la fin de la République. On croit avec raison qu'ils ne sont pas plus anciens que le septieme ou huitieme siecle de notre ere. La morale en étant très-pure, bien des gens ont cru que ce Livre étoit l'Ouvrage d'un Chrétien ; cependant dans quelques passages l'Auteur

débite des maximes païennes ; peut-être eſt-ce pour mieux faire prendre le change. Quoi qu'il en ſoit, cet Ouvrage a été ſi eſtimé, que c'eſt un des premiers qui ait été traduit en notre Langue dès le treizieme ſiecle. Nous avons des manuſcrits de ces anciennes & premieres traductions en proſe & en vers : celle de Grognet eſt la premiere qui ſoit en langage intelligible ; & elle n'eſt certainement ni élégante, ni même exacte ; nous en avons eu de meilleures depuis : ainſi je ne parlerai de celle-ci, que pour y remarquer quelques traits ſinguliers. Caton conſeille les jeux d'exercice, mais il veut que l'on évite ceux de dés & de haſard : Grognet rend cette maxime en deux quatrains ; les voici.

Gracieuſement par ébats
Joue au ſabot (1) honnêtement,
Ou autre beau jeu ſans débats
Et de pur divertiſſement.

Fuis les jeux de dés & de tables ;
Car c'eſt toute perdition :
Hante les bons, fuis les damnables
Enfans de diſſolution.

Caton conſeille aux Juges d'être juſtes ;

(1) Sabot ou toupie, jeu encore très-connu des Ecoliers.

& voici comment Grognet rend ce conseil.

Juges ſelon droit, ſi tu juges ;
Heureux eſt qui ne juge point !
Penſez-y bien, Meſſieurs les Juges,
Juger autrui c'eſt un grand point.

Caton conſeille d'inſtruire la jeuneſſe par des exemples ; & Grognet dit,

Montres à tes fils par ton fait
Qu'il ne faut faire aucun forfait ;
Et les corriges en effet :
Correction juſte, eſt bienfait.

Crains bel eſprit & beau parler ;
Souvent l'éloquence eſt ſemblable
A l'Oiſeleur, qui, doux, affable,
Prend l'oiſeau par beau flageoler.

Les autres diſtiques & enſeignemens de Caton ſont excellens en eux-mêmes ; mais ils paroiſſent mauvais dans la traduction de Grognet.

Après avoir traduit tant bien que mal les enſeignemens de Caton, Grognet a voulu nous donner les ſiens ; la plupart ſont des Proverbes, témoin ces quatre vers.

Tant vole mouche, qu'elle eſt priſe ;
Tant va le pot à l'eau, qu'il briſe ;
Tant gratte-t-on, qu'on s'en repent ;
Tant prend le larron, qu'on le pend.

Voici d'autres Proverbes, ou imaginés, ou rapportés par Grognet.

A chaque oiſeau ſon nid eſt beau.
A mauvais chien, âpre lien.
A dur âne, dur aiguillon.
A mauvais rat faut mauvais chat.
Aſſez demande qui ſe plaint.
Aſſez écorche qui pied tient.
A tel pot faut telle cuillier.
A telle forme, tel ſoulier.
Charrue de chien faut priſer rien.
De forte couture, dure déchirure.
Sur une peau de brebis, ce que tu veux tu écris.
Entre la bouche & la cuillier
Souvent advient grand deſtourbier.
Oignez vilain, il vous poindra;
Poignez gentil, il vous oindra.
Si tu ne mets raiſon en toi,
Elle s'y mettra malgré toi.

Grognet s'eſt donné les airs, comme bien d'autres, de dire du mal des femmes, & a fait ſur cette matiere beaucoup de mauvais vers, & cité beaucoup de Proverbes. Je les paſſe pour revenir à d'autres plus ſenſés.

Malheureux eſt en vérité,
Qui n'eut jamais adverſité.
Auſſi-tôt meurt veau comme vache,
Et le brave comme le lâche.
Mieux vaut être d'ami bleſſé,
Que de l'adulateur baiſé.

A qui fait ce qu'il ne devroit,
Lui viendra ce qu'il ne voudroit.

Bon Régime pour le corps & l'ame.

LEVER matin, prier dévotement,
Donner pour Dieu selon son aisement,
Entendre au sien, & vivre sobrement,
Coucher en haut, soi tenir nettement,
Courroux fuir, & prendre esbatement,
Fait homme sage, & vivre longuement.

Mauvais Régime opposé au précédent.

DINE trop, puis dors après,
Sans soif bois du vin à grands traits,
Couches en bas en lieu trop frais,
Et la mort te suivra de près.

Qui plus despend qu'il n'a vaillant,
La corde fait dont il se pend.

DICTONS des gens de village.

QUI a des pois & du pain d'orge,
Du lard & du vin pour sa gorge;
Qui a cinq sols & ne doit rien,
On peut bien dire qu'il est bien.

Autres DICTONS.

MAINTE chose déplaît nouvelle,
Qui par accoutumance est belle;
C'est l'espérance d'avoir mieux
Qui nous fait vivre & mourir vieux.
Pasques sont long-temps désirées,
Et si sont en un jour passées.

Qui ne prend le bien quand il peut,
Ne le trouve pas quand il veut.
Trop grande diſputation,
De vérité perdition.
Qui n'a ſerviteur & ne veut ſervir,
Comme miſérable bientôt doit périr.

Le Livre des Mots dorés de Grognet finit par des Enigmes & des Rebus; c'eſt ce qu'il appelle des Propoſitions ſubtiles & énigmatiques. Pour faire juger du goût de l'Auteur & de ſon temps, il faut rapporter d'abord quelques-unes de ces Enigmes.

En Paris y a une choſe,
Laquelle au milieu eſt encloſe;
ôter
Qui la voudroit de Paris traire,
Il faudroit tout Paris défaire.

Après avoir bien cherché, on trouve que c'eſt la lettre *R*, qui eſt au milieu du mot *Paris*.

Tel enfant a porté ma mere,
Qui n'eſt ni ſon fils ni mon frere,
Et ſi l'a engendré mon pere. — *C'eſt ma ſœur.*

REBUS.

QUANT à Paris Prime ſonne,
A Montmartre ſonne None.

Il ſembleroit que ce mot veut dire que les heures ne ſonnent pas en même temps

à Paris & à Montmartre ; cependant ce n'eſt pas cela : mais c'eſt que du temps de Grognet on appelloit les Religieuſes des Nonnes, & que c'étoit une Religieuſe qui ſonnoit l'office à Montmartre en même temps qu'on le ſonnoit à Paris.

A Beſançon ſept femmes y a,
Chacune femme ſept ſacs a,
Et chacun ſac ſept chattes a :
Chacune chatte a ſept chattons,
Dites combien de chats y ſont ?

On prend la plume, on calcule, on trouve qu'il doit y en avoir quatre cent trente ; mais il n'y en a point, car à bien examiner, il n'y a que des chattes & des chattons, mais point de chats.

Il y a eu pluſieurs éditions de ces Mots dorés de Caton, traduits par Grognet, & de tout ce qu'il y a ajouté de Sentences, de Proverbes & de Facéties : mais ce n'eſt qu'à la premiere édition, imprimée en gothique, qu'on trouve jointe une ſeconde partie, qui contient d'autres Poéſies de l'Auteur, qui n'ont point été réimprimées : c'eſt là qu'on lit le Rondeau contre les Brouilleurs ou Frelateurs de vin, qui étoient de ſon temps fort communs en Bourgógne. L'Auteur ſe ſouvenant qu'il

eſt Prêtre, les déclare damnés & privés à tout jamais du Paradis.

Dans un autre endroit, ſuivant la même doctrine, Grognet a traduit, en quatre vers, les Graces, que tout bon Catholique doit dire à la fin du repas.

> Louange à Dieu, paix aux vivans,
> Et Paradis aux bien buvans,
> Joie & repos aux trépaſſés,
> Et à nous quand ſerons paſſés.

Mais les deux morceaux les plus remarquables de ſes Poéſies, ſont : » 1°. la Recollection des faits & des choſes merveilleuſes advenus au noble Royaume de France, » depuis l'an de grace 1480, juſques en » 1529 ou 30 «. Quoique cette piece ne ſoit pas longue, nous nous garderons bien de la rapporter toute entiere, car il y a des articles très-plats & fort peu intéreſſans, & d'autres qui ſont trop connus. Le premier événement qu'il rapporte, eſt l'exécution du Connétable de Saint Pol, qui fut décapité en place de Grêve ſous Louis XI; ce fait eſt pourtant de l'année 1475. Il ne dit qu'un mot de la conquête du Royame de Naples, par Charles VIII, & de la maladie fâcheuſe que ſes troupes en rapporterent. Il ne s'étend pas davan-

cage sur les principaux événemens du regne de Louis XII; mais seulement sur quelques petites particularités, telle que la chute du Pont Notre-Dame qui écroula peu de temps après avoir été rebâti tout à neuf; l'établissement des Filles Pénitentes à Paris, qui eut lieu à peu près dans le même temps, grace au zele d'un Tisserand qui se mit à sermoner les filles de débauche, & en convertit un grand nombre par son éloquence naturelle.

Voici quatre vers singuliers de cette Chronique.

J'ai vu plusieurs de merveilleux esprits
Moult tournentés en dangereux périls.
D'où vient ce temps de peine & de malheur?
                                        donne
Je n'en sais rien : Dieu nous le doint meilleur (1).

                    cometes
J'ai vu au ciel planetes & dragons
Ayant la queue flambant comme charbons :
Pour nos péchés ce nous est un présage,
Qui bien vivra se trouvera moult sage.

Un peu plus bas.

J'ai vu Luther en la Foi varier,
Puis après soi follement marier :

(1) Le temps dont il parle étoit celui où l'on commençoit à persécuter en France les Savans & les gens d'esprit, sous prétexte qu'ils étoient hérétiques.

Pour ce Docteur, ſoufre dedans ſalpêtre
A bataillé; mais c'eſt un ſale Prêtre.

Il parle de la découverte de l'Amérique en ces termes :

Durant mon temps, on a trouvé des Iſles
Loin dans les mers; elles ſont très-fertiles :
Les habitans ſont d'étranges manieres;
Sauvages ſont, de tréſors ont minieres.

Enfin il fait mention des déſordres qu'apporta en France une troupe de Brigands, qui ſe nommoient les Diables.

J'ai vu régner gens d'armes miſérables,
Leſquels étoient nommés ſix mille Diables;
Et tôt après les ai vu confondus,
Les uns brûlés, & les autres pendus.

Voilà ce que contient de plus curieux la Chronique poétique de Grognet.

Nous ne nous arrêterons pas davantage ſur la ſeconde piece, auſſi diviſée en quatrains, qui a pour titre, » de la Louange & » Excellence des bons Facteurs, qui bien » ont compoſé en rime tant deçà que delà » les monts «.

Quoiqu'elle n'ait guere plus de cent vers, elle nous fournit des renſeignemens ſur beaucoup de Poëtes un peu plus anciens ou contemporains de notre Auteur : mais comme ces recherches ne contenteroient

pas également tous nos Lecteurs, nous n'en rapporterons qu'un petit nombre.

Plusieurs ont été bons Facteurs,
Et de maints Livres vrais Auteurs;
Et premier Maître Alain Chartier,
De maints bons propos est chartier.

L'expression n'est pas noble, mais elle prouve l'opinion bien fondée qu'il avoit du mérite d'Alain Chartier.

Il dit ailleurs,

Laisser-ne fault point Molinet,
Car il a bien son moulin net;
Et aussi Maistre Jehan le Maire,
Tant prose que rime sait faire.

Entre les Poëtes que Grognet célebre, on en trouve un nommé Maître Cruche, qui n'a que son nom de remarquable.

Nous terminerons cet article par ce quatrain.

Du Pont Alais nul ne débat,
Qu'il ne fasse à chacun esbat;
Et quant à ses gentils Supptôs,
Assez disent mots à propos.

Ce qui nous rappelle Jean de Pont Alais, qui passe pour le premier Auteur & Acteur des Sotties & Farces gaies & plaisantes. On connoissoit avant lui les Mysteres & Moralités; il étoit même entrepreneur de ce

genre de ſpectacle ; mais il eſt le premier qui ait cherché dans ſes pieces à être plaiſant. On conte pluſieurs traits comiques de Pont Alais, dont le caractere avoit de grands rapports avec ceux qui nous ont été peints dans le Roman comique, ſous les noms de Ragotin & de la Rancune.

Immédiatement après avoir parlé de Grognet, l'Auteur de la Bibliotheque Françoiſe fait mention des Poéſies d'un Chanoine de Lille, dont nous ne rapporterons que le titre ; mais ſouvent le titre ſeul prouve le gout du ſiecle dans lequel les Livres ont été écrits.

Quenouille ſpirituelle. *La Quenouille ſpirituelle, ou dévote Contemplation, ou Méditation de la Croix de notre Sauveur & Rédempteur Jéſus, que chacune dévote femme pourra ſpéculer en filant ſa quenouille matérielle, fait & compoſée par Maiſtre Jehan de Lacu,* in-12. *imprimée à Lille, en Gothique, ſans date.*

Après avoir indiqué ce Livre dévot, l'Abbé Goujet cite un aſſez gros Volume, dont l'Auteur, ou, pour mieux dire, l'Editeur eſt anonyme, & dont l'objet ne paroît pas fait pour les Dames, qui communément aiment à lire des vers, & à

en juger, mais ont rarement l'ambition de composer des Pieces de Poésie régulieres.

Cet Ouvrage ci est une Rhétorique, ou, pour mieux dire, une Poétique, dans laquelle l'Auteur, qui ne se désigne que par l'épithete de l'Infortuné, donne quelques-regles, & sur-tout beaucoup d'exemples des différens genres de Pieces de Poésie, connues de son temps, dont quelques unes étoient nouvellement inventées & mises à la mode. Aussi le Livre est-il intitulé, Jardin de Plaisance & Fleurs de Rhétorique. La Bibliotheque Françoise en cite trois éditions, dont une de 1547, & les deux autres sans date. Nous ne connoissons qu'une de celles-ci imprimée à Lyon. Tout ce qui est de précepte sur la fabrique des vers, la rime, les regles des différens genres de Poésie, est ici écrit en vers, la didactique en est obscure, & la Poésie mauvaise & plate : mais les exemples & les modeles qu'il présente ne sont pas tous méprisables ; car la plupart de ces Pieces ne sont pas de l'Editeur ; on en reconnoît quelques-unes pour être d'Alain Chartier, du Duc d'Orléans, de Villon, & de Coquillard. Nous allons les parcourir, & nous arrêter sur quelques-unes.

Jardin de Plaisance, & Fleurs de Rhétorique.

La premiere eſt intitulée la Doléance de Mégere : on ſait à quelle occaſion elle fut compoſée. Louis XI ayant fait, avec ſon frere le Duc de Guienne, une paix qui avoit toutes les apparences de la bonne foi, on ſuppoſe que Mégere s'en plaint à ſon Queux, c'eſt-à-dire, à ſon Cuiſinier. Le Cuiſinier de Mégere doit être un empoiſonneur ; auſſi l'Hiſtoire nous apprend que le Duc de Guienne fut empoiſonné. Au milieu de cette longue & mauvaiſe Piece de vers, l'Auteur parle de l'inſtitution de l'Ordre de Saint-Michel, qui eſt de 1469, comme d'une choſe récente ; ainſi le temps de cette compoſition doit être fixé en 1470 ; le Duc de Guienne mourut en 1472.

Un autre principal morceau de ce Recueil, eſt le Donnet de Nobleſſe, adreſſé au Roi Charles VIII. On ne devineroit pas que ſous ce titre l'Auteur donne des préceptes de Rhétorique & de Grammaire en vers François, avec de petits titres Latins à chaque article, preuve remarquable du mauvais goût du ſiecle.

Tout le reſte du Volume eſt rempli par une multitude de Pieces de vers de différens genres, que l'Auteur regarde comme autant de Fleurs de ſon Jardin de Plaiſance.

Plaiſance. Il y a grand nombre de Balades, de Rondeaux, de Chanſons, de Triolets ; & j'en ai trouvé dans leſquels il y avoit de l'eſprit & de la gaieté, mais exprimés en ſi mauvais vers, que je n'en peux rapporter aucuns, au moins dans les termes de leurs Auteurs. Viennent enſuite des Pieces un peu plus longues, allégoriques, ſatiriques & morales, dans le goût de ce que l'on appeloit au quinzieme ſiecle & au commencement du ſeizieme, Moralités ou Sotties. Les plus remarquables, ſont le Débat du Cœur & de l'Œil en dialogue, le Parlement d'Amour qui fut tenu au Jardin de Plaiſance, contre la belle Dame ſans Merci, le Débat du Marié & du non Marié, celui de la Noire & de la Tannée ; ce dernier Dialogue, mêlé de pluſieurs Chanſons, eſt aſſez plaiſant. Les Actrices ſont deux femmes, dont l'une eſt brune & l'autre jaunâtre, toutes deux fort galantes. On trouve une de ces Pieces intitulée le Purgatoire d'Amour, & une autre la Pipée du Dieu d'Amour ; enfin un Amant déſeſpéré du trépas de ſa Dame, ſe confeſſe ſur les ſept Péchés mortels & ſur les dix Commandemens de Dieu ; cette Confeſſion eſt fort gaillarde.

Les Historiens du Théatre François ont placé, parmi les Moralités dont ils nous ont donné la liste, une seule des pieces contenues dans ce Recueil ; elle est intitulée Morisque, apparemment parce que les Maures d'Espagne ont été les premiers à composer & à jouer de ces petites Comédies. Celle-ci est très-courte. Il y a six Acteurs, tous personnages allégoriques ; l'un s'appelle Amoureux Languissant ; le second, Espoir de Parvenir ; le troisieme, Sot Penser : les femmes sont, Amoureuse Grace, Envieuse Jalousie, & Tout Abandonne.

Une demi-douzaine de vers suffiront pour faire connoître la platitude de la Morisque ou Moralité.

Sot Penser.

En un mot, je suis Sot Penser.

Jalousie.

Sot, allez ailleurs sottoyer ;
A Sot ne faut grace octroyer,
De Sot se faut-il bien garder.

Sot Penser.

Oyez le cliquet cliqueter ;
La fiévre te puisse épouser,
Vieille édentée & renfrognée, &c.

Anne Mallet de Graville.

C'est ici le moment de parler d'une

Demoiselle Auteur & Poëte, qui vivoit en 1525, dont les Œuvres n'ont jamais été imprimées, mais qui mérite assurément bien une place parmi les Poëtes du commencement de ce siecle. Elle s'appeloit Anne Mallet de Graville, & étoit la troisieme fille de Louis de Graville, Amiral de France, sous les Rois Louis XI, Charles VIII & Louis XII, qui mourut un des plus riches Seigneurs du Royaume, en 1516. Sa fille fut d'abord attachée à la Princesse Claude, fille aînée de Louis XII & d'Anne de Bretagne, & premiere femme de François I. Selon toute apparence, elle ne quitta point cette Reine jusqu'à sa mort, qui arriva en 1524, & ce fut a elle qu'elle dédia ses Poésies. En 1525, Anne de Graville épousa Pierre de Balzac, Seigneur d'Entragues, & lui apporta en dot la belle Terre de Malesherbes, qui est restée plus d'un siecle dans cette Maison, & a été possédée par Henriette de Balzac d'Entragues, Marquise de Verneuil, Maîtresse du Roi Henri IV ; elle appartient aujourd'hui à M. de Lamoignon de Malesherbes. On ignore en quelle année Anne de Graville mourut. Le Manuscrit que je possede de ses Poésies, très-bien écrit sur vélin, & orné de douze

belles miniatures, contient trois Pieces, dont la plus considérable est le Roman en vers des deux Amans Palemon & Arcita, & de la belle & sage Emilia. Le sujet de ce Poëme est tiré de la Théséide de Boccace, & en forme la seconde Partie. Mlle. de Graville avoit pu lire le Roman original en Italien, puisque cette Langue étoit commune à la Cour de France au commencement du regne de François I. L'on sait que Boccace étoit mort dès 1375. Chaucer, un des plus anciens Poëtes Anglois, qui mourut en 1400, avoit déjà trouvé que les aventures de Palemon & d'Arcita pouvoient fournir matiere à un beau Poëme, & il en a effectivement composé un en Anglois sous ce titre. Ainsi Mlle. de Graville ne peut s'attribuer l'honneur de l'invention de son principal Ouvrage, & il ne lui reste que le mérite d'en avoir rendu les détails agréables & intéressans, & d'avoir fait entrer des vers ingénieux & naturels dans la contexture de son Poëme : nous mettrons nos Lecteurs en état de juger si elle a réussi, en rapportant quelques passages, en même temps que, pour en faire sentir l'à-propos, nous suivrons légérement la marche du Roman.

Palemon & Arcita.

Rien de si modeste que le début de Mademoiselle de Graville, adressé à la Reine Claude.

entrepris
Si j'ai emprins, ma souveraine Dame,
Quoique très-simple & ignorante femme,
Oser à vous, là où gist tout savoir,
Faire présent de ce qu'ai pu avoir.
Je dure tête & langue mal apprise;
Je vous supplie que je n'en sois reprise;
Car vous plaira connoître, que, combien
Qu'en telle chose entende moins que rien,
Je me dédie au très-humble service
De vous, Madame, en tout bien & sans vice.

Théfée, Roi d'Athenes, ayant déclaré la guerre au Roi Créon de Thebes, il se donna une grande bataille, dans laquelle furent faits prisonniers deux jeunes gens de la figure la plus noble & la plus agréable. On les interrogea : ils ne cacherent pas qu'ils étoient Princes du Sang de Créon : on hésita si on les feroit mourir; mais Hippolite, Princesse des Amazones, épouse de Thésée, & Emilie sœur d'Hippolite, obtinrent leur grace, & on se contenta de les enfermer dans une tour du Palais du Roi d'Athenes, où on les mit dans un appartement dont les fenêtres donnoient sur les jardins du Palais.

C'eſt de là que les Princes virent la belle Emilie ſe promener. Laiſſons pour un moment parler Mlle. de Graville.

Au mois d'Avril, qui eſt telle ſaiſon
Qu'il fait fâcheux ſe tenir en maiſon,
Emilia, la gentille pucelle,
Sa cotte prit pardeſſous ſon aiſelle (1),
Délibérant d'aller au plus matin
Cueillir la roſe au milieu du jardin,
Où n'y avoit que par ſa chambre iſſue.
L'herbe y étoit eſpecement tiſſue,
Et maint œillet, romarin, balme, roſe,
L'une florie, & l'autre demi-cloſe.
Au beau milieu étoit une fontaine
De grand ſaveur, & de goût douce & ſaine,
Dont les ruiſſeaux faiſoient maints gentils tours:
Par ce jardin, où ils prenoient leurs cours,
Petite arene y ſembloit murmurer,
Pour embellir & le lieu décorer.
Chênes, ſapins, lauriers à grands feuillages,
Pour le ſoleil y faiſoient doux ombrage;
Mais pour cela, ne laiſſoient d'y venir
Dix mille fleurs, dont n'ai le ſouvenir.
Bref, qui pourroit en un ſi beau lieu eſtre,
Mieux l'aimeroit que Paradis terreſtre.
Emilia, nuds pieds, échevelée,
De ſa chambrette en ce lieu dévalée,
So[illegible]t du lit, laiſſant ſon oreiller,
Digne de faire un Amant travailler.

(1) Il paroît que dans ce temps-là les jupons s'attachoient fort haut.

Fort jeune d'âge, embonpoint & polie,
Jamais ne fut pucelle plus jolie :
Visaige gai, riant, & de grand chiere,
Pour mettre don de merci à l'enchere.
La jambe belle, & tetin découvert,
Se vint asseoir dedans un preau vert.
Là se pigna, & mira à son aise,
Car rien ne voit qui lui nuise ou déplaise;
Dont, pour trop mieulx embellir sa façon,
En s'habillant chantoit une Chanson.

Les deux Princes, qui étoient à leur fenêtre, apperçurent la charmante Amazone, & furent éblouis de ses charmes. Palemon fut le premier qui l'entendit chanter; & appelant Arcita, la lui fit remarquer: Regarde, lui dit-il,

. . . . Vois-tu dedans son œil
Un jeune Archer plein de pompe & d'orgueil,
Tenant en main deux fleches barbelées,
A tranchant d'or, longues & affilées,
Dont je suis sûr, que, s'il nous veut férir,
L'un de nous deux en conviendra mourir.
Lors chacun d'eux cria : J'en suis frappé,
Et rudement je m'en sens attrapé !

Effectivement ils ne s'occuperent plus que de cette Belle; mais ils furent quelque temps sans la revoir. Elle les avoit entendu soupirer, avoit tourné les yeux du côté de leur prison, & ayant apperçu qu'il

y avoit quelqu'un dans ces chambres, elle n'avoit plus osé paroître dans le jardin avec la même liberté que la premiere fois. Cependant Pirithoüs, ami intime de Thesée, étoit arrivé à Athenes. Ayant appris qu'Arcita, qui avoit fait sous lui ses premieres armes, s'y trouvoit prisonnier, il demanda sa liberté, & l'obtint, à condition qu'il sortiroit de l'Attique. Le jeune Thébain fut au désespoir de s'éloigner des lieux qu'habitoit Emilie, & rentrant dans les Etats de Thésée, par un autre côté, & sous un nom supposé, il s'engagea dans les troupes Athéniennes. De son côté, Palémon ayant trouvé moyen de s'échapper, rencontra & reconnut son ami. Se doutant bien qu'il n'étoit revenu à Athenes que dans l'espérance de revoir la Belle qu'ils adoroient l'un & l'autre, il résolut de la lui disputer, & de combattre contre lui, ne le considérant plus que comme un rival. Ils se donnerent rendez-vous pour le lendemain dans une forêt, où ils commencerent à s'attaquer avec fureur. A l'instant où ils étoient le plus acharnés l'un contre l'autre, Thésée, qui étoit à la chasse avec Hippolite & sa sœur, survint, les reconnut, les sépara; & enfin ayant appris d'eux-mêmes

la cause de leur combat, ce Héros, digne ami du grand Hercule, leur dit qu'ils étoient faits tous les deux pour prétendre à la main d'Emilie, mais qu'elle devoit appartenir à celui qui feroit les plus grands exploits; qu'il alloit indiquer un tournois, & que celui des deux qui en remporteroit le prix, seroit l'heureux époux de la Princesse des Amazones. Les Amans consentirent volontiers à la proposition du Roi d'Athenes; la belle Emilie s'y soumit aussi avec modestie; elle trouvoit les deux Cavaliers également aimables, & son cœur balançoit entre eux. Tout se prépara donc pour les fêtes indiquées par Thésée, qui devoient se célébrer au bout d'un mois. En attendant, les deux Amans & leur belle adressoient chacun des vœux aux Dieux qu'ils croyoient pouvoir leur être favorables. Arcita se rendit au Temple de Mars, & fit devant la statue de ce Dieu une longue oraison, que Mademoiselle de Graville a jugé à propos de traduire en vers, dont quelques-uns ont pu paroître beaux dans le temps qu'ils ont été écrits; mais aujourd'hui ils seroient trouvés ridicules. Voici les deux derniers.

Je te promets, si vainqueur tu me fais,
Ma barbe & poil jamais ne seront faits.

Palemon, de ſon côté, s'adreſſa à Vénus; & la Demoiſelle Auteur a traduit toutes les douceurs que cet Amant dit à la Déeſſe. Il fit des vœux particuliers en ſon honneur, promit d'avoir toujours dans ſa chambre l'image de la Déeſſe, & que s'il avoit le bonheur de coucher avec ſa Maîtreſſe, il ne s'approcheroit jamais d'elle ſans avoir fait auparavant trois révérences à Vénus.

La belle Emilie s'adreſſa à une Divinité plus douce & plus modeſte que celle de ſes Amans, ce fut à Diane. Elle lui ſacrifia avec beaucoup de cérémonie deux tourterelles & un agneau, & chercha à connoître, au mouvement de leurs entrailles palpitantes, quel étoit celui de ſes deux Amans qui devoit la poſſéder : la réponſe fut accompagnée d'un grand bruit de chaſſe. A travers les feux & les flammes, Emilie put cependant comprendre qu'un deſtin malheureux attendoit l'un de ces deux Amans, & que l'autre devoit la poſſéder. Le ſeul point ſur lequel l'Oracle ne s'expliqua pas, fut ſur le nom de celui des deux qui auroit le bonheur de l'épouſer; mais nous avons déjà dit qu'Emilie elle-même n'étoit point décidée; ainſi cela lui fut aſſez égal.

Le jour fixé pour le tournois étant arrivé, & la lice préparée & décorée avec magnificence, le combat commença, & Arcita culbuta Palemon, mais sans le blesser. Aussi-tôt on le proclama vainqueur, & sa Maîtresse & lui ne douterent pas qu'ils ne fussent destinés l'un à l'autre. Mais on fait souvent naufrage en entrant dans le port. Arcita triomphant, n'eut rien de plus pressé que de s'approcher du balcon où se trouvoient Hippolite & Emilie, pour recevoir le prix de leurs mains. Dans son impatience amoureuse, il donna deux violens coups d'éperons à son cheval: le coursier vigoureux se cabra & renversa le vaillant Chevalier, qui se fit une blessure considérable & dangereuse. Le Poëte fait intervenir Mégere & les Démons, pour occasionner un accident qui, sans cela, paroît assez naturel. Il suffit de savoir que les chants de victoire furent changés en cris de douleur. On courut au blessé; Emilie même vola à son aide, & lui rendit tous les services qu'il pouvoit attendre d'une tendre Amante. Comme il la regardoit & s'occupoit d'elle sans cesse, on jugea que la satisfaction de se voir son époux, le rappelleroit peut-être à la vie: on proposa d'essayer ce remede, & l'idée en fut

généralement adoptée. Après avoir transporté le mourant dans le Palais de Théſée, on fit venir les Miniſtres de l'Hymen, qui l'unirent ſolennellement à ſa Maîtreſſe. Cette cérémonie parut ranimer les forces du jeune Thébain; mais ce ne fut pas pour long-temps; bientôt après il expira, en recommandant à ſa nouvelle épouſe de rendre heureux ſon ami Palemon, contre qui il n'eût jamais combattu, ſi l'intérêt le plus vif & le plus tendre ne l'y eût forcé.

Emilie lui fit faire de magnifiques funérailles, dont la deſcription en vers eſt aſſez longue. Nous n'avons pas vu, ſans quelque ſurpriſe, dans la miniature de notre Manuſcrit, qui ſe trouve placée dans cet endroit du Roman, le cercueil d'Arcita couvert d'un poële traverſé d'une grande Croix blanche. C'eſt aſſurément faire remonter bien haut le coſtume Catholique.

Palemon étoit reſté à l'écart pendant tout le cours de cette ſcene de douleur, ayant la contenance d'un malheureux vaincu : mais quand ſon vainqueur & ſon ami fut mort, après avoir témoigné qu'il le regrettoit ſincérement, il repréſenta doucement qu'il n'étoit pas coupable de ſa perte, puiſque, loin de

lui faire aucun mal, il avoit été vaincu par lui ; qu'entre deux concurrens qui s'étoient portés avec autant d'ardeur à combattre l'un contre l'autre pour les yeux d'une Belle, le vainqueur étant mort, le vaincu devoit le remplacer ; il ajouta même que c'étoit le vœu d'Arcita expirant. De si bonnes raisons, présentées avec ménagement, devoient réussir ; c'est ce qui arriva : bientôt Thésée prit le parti de Palemon ; & la belle Emilie se laissa persuader par son beau-frere, ou plutôt par ses propres dispositions ; on oublia le défunt ; on prépara tout pour les noces de Palemon & de la Princesse des Amazones, & elles se célébrerent avec magnificence. Dans la description aussi bien que dans les miniatures, on s'apperçoit que le cérémonial & le costume de l'antiquité Grecque n'étoient point connus à la Cour de Louis XII, ni à celle de François I, jeune encore. Suivant la Demoiselle Auteur, on représenta à cette à cette noce, des Morisques, des Farces, & des Entremets ou Intermedes. La parure de la mariée est dans les miniatures précisément celle des Dames du seizieme siecle ; il n'y a que la description des beautés personnelles d'Emilie, qui est de

tous les temps & de tous les pays : je vais en copier une partie, d'après Mlle. de Graville. Peut-être cette Demoiselle se plaisoit-elle à décrire des charmes dont elle possédoit elle-même quelques uns. A en juger par le portrait qui est à la tête de son Poëme, elle devoit être assez jolie, & avoit du moins la figure très-spirituelle.

Son âge étoit environ les quinze ans,
Qui est le temps que désirent Amans ;
La taille avoit longue, menue & droite,
Epaules plates, & par les flancs étroite :
De blanche chair douillette, & en bon point,
Tant que de plus pour lors n'en étoit point.
Beaucoup cheveux, ni trop noirs ni trop blonds,
Mais bien dorés, pendants jusqu'aux talons.
Le front fort plein, yeux pers toujours rians,
Tous autres yeux devers eux attrayans,
Qui déclaroient : C'est moi qu'on doit aimer,
Et qui peut bien tout cœur d'homme entamer.
Sourcils en arc, nez haut à couleur fine,
Petite bouche à lèvres coralines ;
Les dents menues, & gencives bien nettes,
Menton fourchu, & joues vermeillettes.
Le col longuet, & assez bien à point,
Gorge naissante, & le tetin qui point,
Dur, épaté, & n'étant point coussin
De son pareil, ni par trop son voisin.
Bras longs & ronds, & menus par raison ;
Les doigts fort longs, & blancs toute saison ;
Main blanche & molle, & si bonne à tenir,
Qu'en la tenant fit maints maux soutenir.

Je ſuis forcé de m'arrêter ici ; Mlle. de Graville devient trop vive & trop vraie dans la deſcription des beautés de ſon ſexe. Le dernier vers dit,

Oncques jamais femme n'eut un tel pied.

Je ne conçois pas trop pourquoi Mlle. de Graville termine ſon Poëme par une grande Diatribe ou ſortie contre les jeunes gens indiſcrets, & ceux qui ſe vantent des bonnes fortunes qu'ils n'ont jamais eues. Auroit-elle donc trouvé de ces inſolens ſur ſon chemin ? & étoient-ils communs à la Cour de Louis XII ? Ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'elle aimoit fort la diſcrétion ; car elle avoit pris pour ſa deviſe : *Va, n'en dis mot.*

Nous avons dit que les Œuvres Poétiques de Mlle. de Graville étoient compoſées de trois morceaux ; nous venons de voir quel eſt le principal : le ſecond eſt une eſpece d'Héroïde annoncée comme traduite du Latin (je n'ai pu ſavoir encore d'où elle eſt tirée ; mais ce n'eſt ſûrement pas des Epîtres d'Ovide); elle eſt intitulée :

EPITRE *de Cleriande la Romaine, à Reginus le Centurion, ſon concitoyen.*

En voici l'argument.

Reginus & Cleriande vivoient du temps des proſcriptions qui firent répandre tant de ſang à Rome ſous le Triumvirat de Marc Antoine, Octave (qui s'appela depuis Auguſte), & Lepide : ils étoient Amans ; mais rien ne nous indique qu'ils fuſſent époux. Reginus avoit été Centurion ſous Céſar, par conſéquent ne pouvoit être bien jeune ; mais ſans doute il étoit aimable, il fut compris dans la liſte des proſcrits. Sa Maîtreſſe n'en fut pas plutôt informée, qu'elle s'occupa du ſoin de le ſauver : elle le cacha pendant quelques jours dans ſa maiſon, ſi bien que les exécuteurs des ordres barbares donnés contre les proſcrits ne purent le trouver ; mais il étoit queſtion de le faire ſortir de Rome ſans accident. Pour y réuſſir, elle le barbouilla & le déguiſa, lui fit conduire un mauvais cheval chargé de charbon ; & ſans paroître le connoître, elle le ſuivoit dans ſa litiere, pour voir comment il ſortiroit de Rome. A la porte de la Ville, un Soldat arrêta la litiere de Cleriande, & voulut avec inſolence regarder ſi quelque proſcrit n'y étoit point caché. Reginus revint ſur ſes pas pour défendre ſa Maîtreſſe. Le Soldat le reconnut ; mais il avoit ſervi ſous lui, & lui déclara qu'il ſeroit bien

bien fâché de l'empêcher de se sauver, qu'il aimeroit mieux risquer sa propre vie. Reginus fut touché jusques aux larmes de ce bon procédé; enfin le Centurion fut heureusement sauvé, & passa en Asie. C'est là que lui est adressée l'Epître de Cleriande, dont on voit que le sujet est intéressant, & où l'on trouve quelques vers de sentiment, qui prouvent que l'Auteur avoit de l'esprit & du talent. Nous n'en rapporterons cependant aucuns; il seroit trop difficile de les séparer de la situation qui les a fait naître.

Le troisieme & dernier morceau de Mlle. de Graville m'a bien étonné. J'ai reconnu que c'étoit la premiere des Epîtres de Clément Marot, rapportée dans toutes les Editions de ses Œuvres, comme appartenante à ce Poëte. C'est encore une Héroïde adressée par la belle Maguelonne à son ami Pierre de Provence. Marot auroit-il aidé Mlle. de Graville dans cette composition, ou auroit-elle osé s'attribuer l'Ouvrage du Valet de Chambre de la Reine de Navarre, dont, après tout, elle étoit contemporaine, puisque Clément étoit né en 1495? Quoi qu'il en soit, nous ne copierons point ici cette Epître, qui, comme une des plus

de ſon pere, en faiſant des vers. Jean Marot fut, comme ſon fils, attaché aux Rois Louis XII & François I, & aux Reines Anne de Bretagne, & Claude, épouſes de ces Rois. On trouve dans quelques anciens états, Jean Marot compris ſous le titre de premier Valet de Garderobe du Roi. Ce Poëte avoit, comme tous ceux de ſon temps, une deviſe; je trouve celle qu'il avoit adoptée très-ſage: la voici, *ni trop, ni peu.*

Les Poéſies de Jean Marot ſont diviſées en deux parties, dont la premiere contient ſes deux principaux Ouvrages, concernant les expéditions du Roi Louis XII en Italie, & la ſeconde, ſes Poéſies diverſes.

Le Voyage de Genes.

Ce que Jean Marot appelle le Voyage de Genes, eſt une deſcription en vers héroïques, parmi leſquels il y en a d'aſſez beaux, d'une expédition que Louis XII fut obligé de faire en 1506 contre les Génois, pour appaiſer les troubles de cette République, qui, après avoir, à différentes repriſes, reconnu les Rois de France pour ſes Souverains, vouloit ſe gouverner par elle-même, & ne ſavoit pas au juſte quelle forme de gouvernement elle devoit adopter. La Nobleſſe & le Peuple ſe faiſoient

une guerre sanglante, & ne s'accorderent que pour massacrer le peu de François qui étoient en garnison dans leur Ville. Louis XII y courut avec rapidité, & arriva avec un corps de troupes assez considérable, & beaucoup de Noblesse Françoise, à Asti. Il s'avança vers Genes ; ses troupes s'emparerent bien-tôt de toutes les forteresses qui en défendoient les approches, & les habitans se virent contraints de venir implorer la clémence du Roi, la corde au cou, & comme des coupables soumis & vaincus. Louis XII les reçut avec la bonté qui le caractérisoit ; & tout ce qu'ils éprouverent de fâcheux & d'humiliant, se réduisit au supplice de Paul de Novi, Teinturier, qu'ils avoient reconnu pour leur Doge. Il fut pendu sur la grande place, à ce que l'on dit, en habit de cérémonie, le même jour que le Roi fit son entrée dans la Ville : d'ailleurs cette entrée fut très-brillante & triomphante. Marot en fait une description fort poétique, conforme au goût de sa Relation, que l'on peut regarder comme un petit Poëme épique, dans lequel il a fait entrer & agir les Dieux du Paganisme, & plusieurs Vertus, Vices, & autres personnages allégoriques. On trouve insérés dans cette

Piece différens Rondeaux & Ballades ; & elle finit par une Complainte de Genes vaincue, dans laquelle il y a des vers remarquables sur l'amour de la liberté.

Le Voyage de Venise.

Le Voyage de Venise est bien plus long, & contient le récit d'une plus grande quantité de faits arrivés pendant la guerre d'Italie, qui suivit la Ligue de Cambray. Louis XII fut le Héros de cette guerre, & la bataille d'Aignadel, dans laquelle les troupes Françoises commandées par ce Monarque, défirent les Vénitiens, qui avoient pour Chef Barthelemy d'Alviane, en est le principal événement. Jean Marot fut témoin de cette expédition aussi bien que de la précédente, ayant suivi Louis XII, non seulement en qualité de Valet de Garderobe, mais même d'Historiographe. Ce Poëme est aussi épique, héroïque, & allégorique que le précédent ; il y a un assez grand nombre de beaux vers, quelques passages très-touchans sur l'attachement que les peuples avoient pour Louis XII, qu'ils appeloient leur pere, & sur le chagrin qu'ils ressentoient de le voir partir pour une expédition guerriere & périlleuse. La désolation de la Reine Anne de Bretagne est aussi très-bien exprimée.

La Relation de la bataille d'Aignadel est d'autant plus estimable, qu'elle entre dans beaucoup de détails qui sont très-bien rendus. Il y a quelques traits assez plaisans contre un Comte de Petillano, qui s'enfuit avec toute sa division à cette bataille, & qui fut cause que d'Alviane, qui étoit un brave & habile Général, la perdit.

Après avoir fait cette brillante campagne, Louis XII revint en France. Jean Marot suppose qu'il y fut rappellé par les désirs de ses sujets, & il dit des choses fort agréables sur les vœux que les peuples faisoient pour revoir leur pere, & sur le désir que les Dames Françoises avoient de revoir leurs Amans. On ne peut pas mieux justifier ce retour de Louis XII dans son pays, qui, à vrai dire, fut trop prompt. Les plus beaux vers de cette piece ayant été cités par d'autres, je ne veux point les rapporter ici; mais peut-être sera-t-on bien aise de lire deux petits morceaux de prose, qui nous indiquent un usage encore subsistant dans le commencement du seizieme siecle; c'étoit celui de déclarer la guerre par un Héraut d'armes. On va voir comment se pratiquoit cette cérémonie, & comment on y répondoit.

Déclaration de guerre.

Louis XII étant entré en Italie, envoya Montjoye, son Héraut, muni de ses Patentes, & revêtu de sa cotte d'armes, à Venise, où il arriva après avoir sommé en passant la ville de Crémone de se rendre au Roi, ce qu'elle refusa alors, & fut obligée de faire bientôt après. Montjoye arrivé à Venise, fut introduit au milieu du Sénat, & adressa au Doge & à la Seigneurie cette harangue.

» Le très-Chrétien Roi, mon invincible » & souverain Seigneur, m'envoie devers » vous, illustre Duc, & vous, anciens Pa- » trices représentants la Seigneurie de » Venise, pour vous dire & remontrer les » grandes offenses, outrages & faux tours » que lui avez fait en plusieurs & diverses » manieres, contrevenans à l'amitié & » confédération par vous autrefois con- » clue & jurée avec sa Majesté Royale; » comme donnans ayde, faveur & secours, » tant par mer que par terre, à ses ennemis, » & le pourchassant de tout votre pouvoir, » lui voulant nuyre, cuydant qu'il se » voulsit faire plus grand ès parties d'Italie, » & pour l'ennuy & contention de domi- » ner que vous avez eu à l'encontre de lui, » contrevenans contre vos promesses ju- » rées (comme dit est), & comme se prou- » vera véritablement & mesmement du

» dernier appoinctement hors la treve que
» avez fait avec le très-sacré Empereur
» des Romains, lors ennemi du Roi très-
» Chrétien : lequel appoinctement faisants,
» le dit Seigneur a bien connu que avies
» en délibération d'engendrer une nou-
» velle guerre, pour toujours vouloir en-
» treprendre sur lui, en usant de vos pra-
» tiques coustumieres, lui cuydant donner
» ennuy & consommer ce que ne pourries
» faire ; & pour cette cause, en obtempé-
» rant aux admonestemens, requestes &
» persuasions de notre Saint Pere le Pape;
» voyant qu'il a fait & conclu avec ledit
» très-sacré Empereur, & le très-Chrétien
» Roi, mon souverain Seigneur, frater-
» nelle amitié, alliance & confédération
» perpétuelle joints avecques eulx le Roi
» d'Espaigne, & aucuns Princes Chré-
» tiens, comprins ès traités d'alliance sur
» ce faits, jurés, & anathématisés à faulte
» de l'entretenement d'icellui, qui est
» une très-sainte Ligue comme chacun
» croit ; considérant que c'est pour le
» bien & augmentation de la Foi & Re-
» ligion Chrétienne, pourquoi je vous dé-
» clare que ledit Seigneur très-Chrétien,
» mon souverain Seigneur invincible,
» quitte & renonce à toutes vos alliances,

» amitiés & confédérations, soy déclarant
» votre ennemi mortel, comme infrac-
» teurs de paix, & usurpateurs des biens
» de Sainte Mere Eglise, de laquelle il est
» le vrai légitime & aîné fils, & à lui ap-
» partient principalement le regard sur
» telle matiere, voulant être le vrai imita-
» teur & suivant des vertueux faits & gestes
» de ses anciens progéniteurs très-Chré-
» tiens Rois de France; auquel appartient
» la cognoissance pour vous contraindre
» de faire restitution des choses par vous
» usurpées; & sur ce point je vous notifie
» la guerre mortelle, tant par mer que par
» terre, à feu & à sang, en tous les lieux
» où résistance sera faite, & jusqu'à ce que
» préalablement restitution soit faite des
» choses par vous usurpées, tant à lui
» comme au Saint Siége Apostolique &
» au très-sacré Empereur, & au Roi d'Es-
» paigne, & autres comprins en cette
» dicte Ligue; ledit très-Chrétien Roy
» prenant Dieu à son ayde, avec son bon
» droit: protestant à l'encontre de vous
» que si perte, dommage ou inconvénient
» en advient à la Chrétienté, que ce sera
» par votre faulte & coulpe «.

Voici la Réponse du Duc ou Doge de Venise à Montjoye.

» Nous avons entendu ce que vous » avez rapporté de la part de votre Roi, » nous accusans d'être infracteurs de notre » foi & promesse. Hérault, il ne se trouvera » point que jamais fut par nous cassée, ne » que soyons venus au contraire de ce que » promis a été, & mesmement contre le » Roi de France, & au surplus jamais n'eus- » sions creu que un si grand Prince, comme » le vôtre très-Chrétien Roy, eût si légie- » rement prêté l'oreille à un Pape tel qu'il » est, & (comme chacun sçait), à un » Prêtre (lequel ne voulons nommer), & de » le vouloir croire, en sommes fort émer- » veillés, & d'entendre que à leurs pour- » chats ledit Seigneur très-Chrétien soit » ennemi d'une si puissante Seigneurie » que la nôtre. Vous advisant que des » choses qu'avez dictes, nous espérons » en Dieu que la Majesté Royalle du » Roy vôtre, sçaura & cognoîtra toute » la vérité, & que celui à qui en sera la » faulte sera puni; & espérons encore » être amis de Sa Majesté Royalle à » l'aide de Dieu, ou sinon, nous tâche- » rons à nous deffendre. Et vous prie, » Hérault, que vous en fassiez rélation au » Christianissime Roy; & sur cette pa- » role, partez & vous en allez «.

On trouvera la réponse des Vénitiens sans doute très-modeste; mais ils vouloient ménager le Roi, & ils étoient principalement irrités contre le Pape Jules II, qui avoit engagé Louis XII contre eux, avec lui Pape, & l'Empereur Maximilien. Il faut lire sur cette singuliere époque de l'Histoire de Louis XII, l'Ouvrage intitulé Histoire de la Ligue de Cambray, par l'Abbé du Bos, de l'Académie Françoise. C'est un Livre bien écrit & intéressant.

La Vraie Disante, Avocate des Dames.

Mais revenons aux Poésies diverses de Jean Marot. Elles consistent presque toutes dans des Rondeaux & des Ballades, réunies en diverses suites, dont les plus considérables sont intitulées; l'une la Vraie Disante, Avocate des Dames, en faveur du sexe féminin; l'autre le Doctrinal des Princesses & Nobles Dames.

Le Doctrinal des Princesses & Nobles Dames.

Les Annales Poétiques ont publié les meilleurs de ces Rondeaux & Ballades: en voici pourtant trois tirés du Doctrinal des Princesses, qui me paroissent avoir leur mérite, parce qu'ils remplissent bien l'objet que s'est sans doute proposé Jean Marot, qui est de donner des leçons convenables aux illustres personnes auxquelles il adressoit ces vers instructifs.

De beau Maintien.

Sans beau maintien, Dame est cheval sans bride;
Car doulx maintien est la poste & vrai guide
Pour monter Dame au Temple de vertu;
Et crois que corps qui n'en est revestu,
Communément a le cueur d'honneur vuide.
Le contenir, monstre ce qui réside
Dedans le cueur; si honte ne préside,
Vergogne a lieu, & l'honneur est battu
Sans beau maintien.

Soit Dame belle autant que Néréïde,
Pleine de cueur, parlante mieulx que Ovide,
S'elle n'a grace, on ne prise un festu
Ses dicts & faicts; & tost est abattu
Son bruit & los, dont elle est homicide;
Sans beau maintien.

De l'Habit des Princesses.

Honnestement se doit parer Princesse,
Pour deux raisons; l'une, pour sa Noblesse
Mieulx démonstrer; l'autre, pour satisfaire
Au doulx accueil de l'amoureux affaire
En mariage, ailleurs son honneur blesse.
De s'acoustrer ainsi qu'une Lucrece,
A la Lombarde, ou la façon de Grece,
Il m'est advis qu'il ne se peut bien faire
Honnestement.

Garde-toi bien d'être l'inventeresse
D'habits nouveaulx; car mainte pécheresse
Tantost sur toi prendroit son exemplaire.
Si a Dieu veulx & au monde complaire,

Porte l'habit qui dénote Noblesse
Honnestement.

De trop parler.

Ne trop ne peu parler doit la Princesse;
Car trop parler sa gravité abaisse,
Et le trop peu monstre simplicité.
Le moyen donc est de nécessité
Qui du parlant demonstre la sagesse.
Ains que parler, doit penser quoi ne qu'est-ce,
Que dire veult; & lors, en toute humblesse,
Doit proférer, sans haster son dićté,
Ne trop ne peu.

Si d'aventure elle a deuil ou détresse,
Estre elle doit de sa langue maîtresse,
Chercher raison, fuir témérité:
Si joie elle a, en toute auctorité
La doit porter, sans monstrer sa liesse
Ne trop ne peu.

Clément Marot.

Je ne m'étendrai pas davantage sur Clément Marot que sur son pere, quoique le fils soit encore plus connu & ses Œuvres plus considérables; mais les Historiens & les Bibliographes de notre Poésie ont tant parlé de cet Auteur, que nous ne ferions que répeter ce que tout le monde sait. Il reçut dans son temps les plus pompeux éloges; on l'appela le Poëte des Princes, & le Prince des Poëtes. Despreaux, La Fontaine, & J. B. Rousseau,

ont loué son élégance & les graces de son badinage, & n'ont pas hésité à se déclarer ses imitateurs. Voltaire en a porté un jugement plus sévere; & dans son Temple du Goût, il a voulu réduire à cinq ou six feuilles tout le mérite de ses compositions. L'Auteur des Annales Poétiques a pensé bien différemment; car il a rempli la moitié d'un de ses Volumes des plus jolies Pieces de Marot: le choix est bien fait, & nous conseillons à ceux qui ne voudroient pas parcourir la collection entiere de ses Œuvres, de lire au moins cet Extrait, qui est précédé d'un bon résumé de la Vie de Clément Marot. Mais dût-on m'accuser, comme l'a été l'Abbé Goujet, d'avoir trop bonne opinion des grandes Dames du regne de François I, je ne peux pas être de l'avis du malin Abbé Lenglet Dufresnoi, qui met hardiment au nombre des bonnes fortunes de Marot, non seulement la fameuse Diane de Poitiers, mais encore la Reine Marguerite de Navarre, sœur de François I, & grand-mere de Henri IV: en tous cas, si ces soupçons étoient fondés, Clément Marot auroit bien mal profité des leçons de son pere, & les Princesses pour lesquelles Jean Marot avoit composé le

Doctrinal, dont nous venons tout à l'heure de rapporter quelques échantillons, se seroient aussi très-mal conformées aux sages instructions qu'il contient. Nous nous garderons bien de justifier Marot sur son attachement à la nouvelle Religion Calviniste qui s'établit de son temps. Ce fut en vain qu'il se défendit d'abord d'être Hérétique, & qu'il voulut soutenir la Catholicité de ses Pseaumes; sa fuite à Geneve, & ses liaisons avec Calvin, ne laisserent plus aucun doute sur sa créance : il prouva en même temps qu'en adoptant la Religion Prétendue Réformée, on ne réformoit pas toujours ses mœurs : car il se conduisit à Geneve, non en Traducteur de David, mais en Auteur d'Epigrammes licencieuses. Marot naquit en 1495, & mourut en 1544.

Epigrammes. J'ai dit, il n'y a qu'un moment, que je ne voulois point répéter ici les Pieces de Marot, que l'Auteur des Annales Poétiques avoit avec raison jugées les plus jolies, & qu'il a en conséquence insérées dans le second Volume de son Recueil, qui est ou doit être entre les mains de tout le monde. Je ne copierai point non plus les Chansons citées par l'Auteur de

l'Essai

l'Essai sur la Musique. Je me contenterai de citer deux Epigrammes qui lui ont échappé. La premiere adressée à Madame la Duchesse d'Alençon, qui fut depuis la Reine de Navarre. Elle contient des complimens à cette Princesse, qui sont d'une tournure vraiment particuliere.

Ma maîtresse est de si haulte valeur,
Qu'elle a le corps droit, beau, chaste, & pudique;
Son cueur constant n'est, pour heur ou malheur,
Jamais trop gai, ne trop mélancolique;
Elle a au chef un esprit angélique,
Le plus subtil qui onc aux cieux vola.
O grand merveille! on peut voir par cela,
Que je suis serf d'un monstre fort étrange;
Monstre je dis; car, pour tout vrai, elle a
Corps féminin, cueur d'homme, & teste d'Ange.

La seconde est certainement une des plus jolies & des plus délicates Epigrammes de Marot.

Un doux nenni, avec un doux souzrire
Est tant honneste, il vous le faut apprendre;
Quant est d'oui, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit, je voudrois vous reprendre:
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me poinct,
Mais je voudrois, qu'en me le laissant prendre,
Vous me dissiez: Non, vous ne l'aurez point.

J'ai dit que la derniere & la plus belle

édition des Œuvres de Marot, est celle de 1731, qui est de l'Abbé Lenglet Dufresnoy : on voit par la Préface, que c'est la trente-sixieme édition ; elle contient quelques morceaux qui ne sont point ailleurs, & dont quelques-uns, quoique très-jolis, ont échappé aux Annalistes Poétiques. Tel est ce Rondeau dans lequel Marot paroît avoir été amoureux d'une Dame qui avoit un vieux mari. Le refrein du Rondeau est, *toutes les nuits*. En voici la fin.

Touchant son cœur, je l'ai en ma cordelle,
Et son mari n'a sinon le corps d'elle,
Mais toutefois, quand il voudra changer,
Prenne le cœur ; & pour le soulager,
J'aurai pour moi le gent corps de la belle
Toutes les nuits.

A quelques vieilles expressions près, on pourroit croire que les vers suivant sont de Quinault ; ils sont pourtant de Marot.

Voici les jours de l'an les plus plaisans ;
Chacun de nous est en ses jeunes ans :
Faisons donc tant, que la fleur de notre âge
N'éprouve point de tristesse l'outrage ;
Car temps perdu, & jeunesse passée,
Etre ne peut par deux fois amassée.

Je n'ai rien à dire de Michel Marot, fils de Clément, si ce n'est qu'il ne paroît

pas, par le peu de vers qui nous ſont reſtés de lui, qu'il ait hérité des talens de ſon pere & de ſon grand-pere. C'eſt ainſi que le mérite ſe perd quelquefois dans les familles. On dit qu'il y a encore en Normandie des deſcendans des Marots, dont le vrai nom eſt Deſmarets. Nous n'apprenons point que ceux d'aujourd'hui ſe mêlent de faire des vers.

On parle communément à la ſuite de Marot, de deux de ſes ennemis, dont l'un s'appeloit François Sagon, Prêtre Normand, & Curé de Beauvais, & l'autre La Hueterie. Le premier a fait des Satires intitulées Epîtres Antimarotiques. Clément Marot traita ces Epîtres avec le plus grand mépris : il y répondit ſous le nom d'un Valet, nommé Fripelipes, en déclarant que pareilles Satires ne méritoient pas d'autres réponſes. Sagon s'intituloit lui-même l'Indigent de Sapience. On trouva que ce nom lui étoit bien dû, & que s'il eût été plus ſage, il ne ſe ſeroit pas joué à Marot. Huet, ou la Hueterie, digne Confrere de Sagon, ne valoit pas mieux que lui. En voilà bien aſſez ſur tous ces gens-là. *Ennemis de Clément Marot.*

C'eſt ici le lieu de parler de cette fameuſe Reine Marguerite de Navarre, qui fut ſa principale protectrice de Clément *Marguerite, Reine de Navarre.*

Marot & de plusieurs autres Poëtes de son temps, & Poëte elle-même. On sait qu'elle naquit en 1492, à Angoulême, de Charles d'Orléans, Comte d'Angoulême, & de Louise de Savoie, pere & mere de François I. En 1509, elle épousa Charles Duc d'Alençon, Prince du Sang, le dernier de sa branche, & n'en eut point d'enfans. Il mourut en 1525, peu de jours après la bataille de Pavie, où François I avoit été fait prisonnier. Le Duc d'Alençon étoit lui-même à cette bataille, & prit la fuite jusques à Lyon, où il expira de honte & de douleur. Sa veuve alla joindre le Roi son frere dans sa prison à Madrid, le consola, négocia pour sa délivrance, & y réussit. Le Roi, de retour en France en 1527, la remaria à Henri d'Albret, Roi de Navarre, quoiqu'elle eût déjà alors 35 ans, & qu'elle n'eût point eu d'enfans de son premier mari; elle eut de celui-ci Jeanne d'Albret, qui fut mere d'Henri IV. Marguerite mourut en 1549, au Château d'Odos en Béarn, près de Pau.

Si j'ai craint de m'étendre sur les Marots, parce que d'autres en avoient trop parlé, je suis dans le cas d'être encore plus court sur cette Princesse Auteur. Non seulement

les Hiſtoriens du temps s'arrêtent avec complaiſance ſur ſes actions publiques & ſes grandes qualités politiques, mais Brantome en parle fort au long comme d'une Princeſſe aimable & galante, & les Hiſtoriens de notre Poéſie & de notre Théâtre l'ont conſidérée comme Auteur, & nous ont donné des extraits de ſes Ouvrages contenus dans un gros Volume in-8°. intitulé » Marguerites de la » Marguerite des Princeſſes la très-illuſtre » Royne de Navarre », imprimé en 1547, deux ans avant la mort de cette Princeſſe. Je n'ajouterai qu'un très-petit nombre de réflexions à celles des Auteurs des Annales Poétiques & du Parnaſſe des Dames. Je n'entreprendrai point de juſtifier Marguerite ſur ſon zele pour la nouvelle Religion. Il eſt prouvé qu'elle en adopta & favoriſa les erreurs, & qu'elle en infecta tellement l'eſprit de Jean d'Albret ſon époux, & de Jeanne ſa fille, que le Calviniſme a été la Religion dominante en Béarn, juſques au regne de Louis XIII. Sans doute que, comme tous les gens ſenſés de ce temps, elle blâma d'abord avec raiſon les moyens violens dont on uſoit pour réprimer les Hérétiques; mais bientôt, ſéduite par ceux mê-

mes qu'elle avoit ſauvés de la perſécution, elle les mit en état de devenir perſécuteurs à leur tour. Peut-être, dans la premiere chaleur de ſon zele, ne les regarda-t-elle que comme des gens d'eſprit, plus ſavans que le commun des Eccléſiaſtiques de ce temps-là, & qui n'avoient d'autres torts que d'attaquer quelques préjugés, & qu'elle ne s'apperçut pas qu'ils s'efforçoient de détruire des vérités reſpectables conſacrées par la double autorité de l'Egliſe & de l'Etat.

Les vers de la Reine Marguerite ſont en général agréables, ſpirituels, & bien faits. Si on peut reprocher à ſa Poéſie quelques défauts, ce ſont ceux de ſon ſiecle; & c'eſt à lui qu'il faut imputer le ridicule de ſes Pieces dévotes, & la multitude de perſonnages allégoriques qu'elle fait parler.

On trouvera dans les Annales Poétiques & dans le Parnaſſe des Dames, un choix des Pieces de la Reine de Navarre, qui, quoiqu'il ne ſoit pas fort étendu, eſt ſuffiſant pour fonder les éloges qu'on lui a donnés. J'ai même remarqué dans le ſecond de ces Recueils, deux Sonnets Italiens de Marguerite, qui m'ont paru

excellens, & dignes du meilleur temps de la Poésie Italienne : sur quoi il faut observer que ce temps est le seizieme siecle, & que la nôtre n'étoit encore alors que dans son enfance.

Mais aucun des deux Recueils dont je viens de parler n'a fait mention d'un petit Poëme de la Reine Marguerite, qui me paroît pourtant assez intéressant. Il est intitulé la Coche, ou pour mieux dire, le Carrosse: en voici le sujet. L'Auteur rencontre trois Dames qui voyagoient & paroissoient toutes trois dans une grande affliction : chacune d'elles avoit eu un Amant ; ceux des deux premieres leur avoient été infideles, & les belles, mécontentes de leurs procédés, avoient résolu de les fuir. La troisieme n'avoit point à se plaindre du sien ; mais elle étoit si intimement liée avec les deux mécontentes, qu'elle avoit voulu partir avec elles. Cependant ce bon procédé lui coûtoit beaucoup, & elle se croyoit plus malheureuse que ses compagnes. Ces trois Dames, se disputant le prix du malheur, veulent se choisir un arbitre. L'Auteur leur conseille de s'adresser au Roi François I, dont on trouve ici un grand & assez juste éloge. Mais les Dames aiment La Coche

mieux s'en rapporter à une perſonne de leur ſexe : on leur propoſe la Ducheſſe d'Alençon & de Berri (Marguerite), qui, étant jeune & femme, étoit bien en état de les juger; elles y conſentent: mais la Princeſſe ne nous apprend pas ce qu'elle prononça; elle convient qu'elle a tiré cette ſituation du petit Poëme d'Alain Chartier, intitulé le Chevalier aux quatre Dames.

Théatre de la Reine de Navarre.

Le Théatre de la Reine de Navarre conſiſte en quatre Myſteres Dramatiques, une Comédie & une Farce. Quant aux premieres de ces Pieces, ſi elles ſont pleines de choſes ridicules, c'eſt encore la faute du genre & du ſiecle. Les Myſteres étoient les Tragédies de ce temps-là; les Italiens ne nous avoient point encore appris à compoſer des Drames plus intéreſſans & mieux entendus. On n'avoit pas même traduit les anciens Tragiques Grecs; & dans cette enfance de notre Théatre, nous n'avons aucune de ces Pieces intitulées Myſteres, où l'on trouve plus d'eſprit, de délicateſſe & de naïveté, que dans les quatre de la Reine de Navarre. Elle ne les a point partagés en journées, & on n'y trouve point cette multitude de perſonnages dont étoient ſurchargés ceux

que l'on jouoit au quinzieme ſiecle. Les unités de temps, de lieu & d'action n'y ſont pas ſi groſſiérement violées ; les quatre Pieces de la Nativité de Jéſus-Chriſt, de l'Adoration des Rois, du Maſſacre des Innocens, & du Déſert, ou de la Fuite en Egypte, ſe tiennent l'une à l'autre, & peuvent être ſuppoſées chacune en particulier dans la regle des vingt-quatre heures. S'il étoit encore d'uſage de jouer des Pieces de ce genre, on ne pourroit mieux faire que de traduire en François moderne celles de la Reine de Navarre.

La Comédie des deux Filles & des deux Mariées n'eſt qu'une ſuite de Dialogues, dénuée d'intrigue & d'action. L'on ne connoiſſoit pas mieux alors le genre de la Comédie, que celui de la Tragédie ; mais certainement l'idée de cette Piece eſt auſſi jolie qu'un Drame auſſi imparfait peut l'être. Deux jeunes filles, dont l'une ne veut point aimer, & l'autre a un Amant, ſe diſputent, & chacune prétend que ſa ſituation eſt préférable à celle de l'autre. Deux femmes mariées ſurviennent, dont l'une a un Amant, qu'elle ne veut pas écouter, quoiqu'elle n'aime pas ſon mari ; l'autre n'aime que ſon époux, mais il lui eſt in-

fidele. Au milieu de ces quatre personnes, vient une vieille de cent ans, qui a passé vingt ans dans le célibat, autant dans le mariage, & soixante depuis la mort de son époux. Elle a par conséquent une grande expérience. Elle écoute les plaidoyers des quatre premieres Actrices; enfin elle leur donne son avis, & conseille aux deux femmes de se consoler avec des Amans, des chagrins que leur causent leurs maris; & aux deux filles, de ne point rebuter ceux qui leur plaisent, mais de se les attacher en se conduisant adroitement avec eux. Le conseil de la vieille n'est pas également approuvé par toutes les parties intéressées. Enfin arrive un vieillard & quatre jeunes gens, qui proposent de danser pour arranger tout le monde; on en convient, & la Comédie finit par un Ballet général.

La Farce de Trop, Prou, Peu & Moins, n'est nullement gaie, malgré le titre qu'elle porte. Il paroît que c'est une Satire allégorique, très-obscure, sur les mœurs & peut-être l'Histoire du temps: il est possible aussi que l'on suppose du mystere dans une méchante rapsodie sans objet.

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des Contes de la Reine de Navarre : nous aurons occaſion d'y revenir dans un autre Volume.

L'Auteur des Annales Poétiques, après avoir parlé de la Reine Marguerite comme Auteur & Poëte, fait auſſi entrer dans cette claſſe le Roi François I, ſon frere. Il n'en rapporte qu'un petit nombre de Pieces de vers, parce qu'effectivement nous n'en connoiſſons pas davantage de ce Monarque : mais le peu que nous en avons, ſuffit pour nous faire juger de l'eſprit & du talent perſonnel du reſtaurateur des Lettres en France. Nous trouvons que c'eſt à tort que l'on a accuſé ſa verſification d'être dure & gênée ; au contraire, nous pouvons dire ſans flatterie qu'elle eſt très-bonne pour ſon temps. L'Auteur des Eſſais ſur la Muſique nous a conſervé de ce Roi Poëte quelques vers de plus que les Annales Poétiques. François I.

A la ſuite de ces illuſtres Auteurs, vient une foule d'autres bien moins importans, tels que Charles Fontaine, qui a intitulé le Recueil de ſes Poéſies, les Ruiſſeaux de Fontaine, le Paſſe-temps des Amis, & le Jardin de la Fontaine d'a- Charles Fontaine.

mour. On ſait que cet Auteur naquit en 1515, qu'il fut ami de Clément Marot, & qu'il prit ſon parti contre Sagon. Indépendamment de ſes Poéſies, il a écrit en proſe le Promptuaire des Médailles; c'eſt le premier Livre que l'on ait fait ſur les Médailles antiques. On croit qu'il vivoit encore en 1588 : il a d'ailleurs fait un aſſez grand nombre d'imitations & de traductions, tant en proſe qu'en vers, d'anciens Auteurs Grecs & Latins, tels qu'Homere, les Dicts des ſept Sages de Grece, les Enigmes de Sympoſius, Artémidore qui a écrit ſur les Songes, Ovide, Auſone, les Mimes de Publius Syrus, & Valere Maxime.

Les Annales Poétiques ont publié quelques morceaux de ſes Poéſies, mais elles n'ont point parlé de ſon Quintil Cenſeur, Ouvrage ſur notre Langue & notre Poéſie, qui a été imprimé en 1576, avec l'Art Poétique de Thomas Sibillet. Je garderai le meme ſilence ſur ces deux Ouvrages, parce que des préceptes & des diſcuſſions de Grammaire & de Poétique n'ont jamais pu former une lecture amuſante pour les Dames & les gens du monde: mais je ne peux m'empêcher d'avertir, en paſſant, les gens de Lettres, que la lecture de cette ancienne

Thomas Sibillet.

Poëtique contient une infinité de passages curieux & intéressans pour eux. Au reste, Sibillet & Fontaine ont fait l'honneur à Clément Marot, dont ils étoient amis, de tirer la plupart de leurs exemples de ses Œuvres. Ils citent aussi quelquefois Octavien de Saint Gelais, Alain Chartier, & l'Auteur du Roman de la Rose: quant aux regles générales & applicables à toutes les Langues, l'Auteur s'est principalement attaché aux préceptes d'Aristote & d'Horace.

Antoine Heroët de la Maison-Neuve mourut Evêque de Digne; il fit beaucoup de vers avant que de parvenir à l'Episcopat. Les principaux sont dans un Recueil qui commence par la Parfaite Amie, petit Poëme en trois Livres, qui est de lui. Un Seigneur de Borderie y opposa l'Amie de Cour. Charles Fontaine répliqua par la Contre-Amie. Paul Augier composa l'Honnête Amant, & le Seigneur Papillon le nouvel Amour: mais ce qu'il y a de plus curieux dans ce Recueil, c'est l'Androgine de Platon, qui est d'Antoine Heroët. Il se piquoit d'être grand Platonicien, & nous a donné plusieurs Traductions, tant en vers qu'en prose, de différens Ouvrages de ce grand Philo-

Antoine Heroët.

La Borderie.

Paul Augier.

Papillon.

L'Androgine. ſophe. Celle de l'Androgine eſt en vers, parmi leſquels je n'en ai trouvé aucuns de remarquables; mais cette idée de Platon étant également ingénieuſe & ſinguliere, je ne peux me refuſer d'en dire un mot en faveur de ceux qui n'ont point lu cet article dans le grand Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Androgine*, ou qui ne connoiſſent pas les vers du Poëte Jean-Baptiſte Rouſſeau, dans leſquels il a donné à cette opinion la tournure la plus agréable.

Platon ſuppoſe que l'homme fut d'abord créé double, ayant deux têtes, quatre bras, quatre pieds, & les deux ſexes, & pouvant ſe produire par lui-même. Dans cet état l'être humain étoit trop fort, trop puiſſant, & par conſéquent trop inſolent; il ſe révoltoit ſans ceſſe contre les Dieux, & vouloit ſe faire craindre d'eux. Jupiter, pour le réduire, ſépara l'Androgine, c'eſt-à-dire, l'homme complet, en deux parties, l'une mâle & l'autre femelle. Apollon ſe chargea d'arranger ces demi-corps de maniere qu'ils paruſſent chacun parfaits dans leur eſpece. Après cette opération, on les diſperſa dans le monde, & les parties ſéparées n'eurent plus de moyens de ſe reconnoître, que de ſuivre une eſpece

d'instinct & de sentiment qui les porte à se rapprocher & à se réunir, c'est cette propension que l'on appelle amour : mais combien de fois on s'y trompe ! rarement trouve-t-on sa vraie moitié, & si par bonheur on la rencontre, il est sûr qu'alors l'amour est véritable, extrême, durable, éternel même, ou du moins aussi long que la vie. Voici comment Héroët explique ce désir de se réunir.

De ce moment on dit que sont venus
Tous ceux qui sont pour vrais amis tenus;
Lesquels suivant de leurs peres la trace :
Si c'est pécher, ils le tiennent de race,
Mais bien appert que fussent volontiers
Ces premiers corps tournés en leurs entiers.
Une beauté qu'ils rencontrent parée,
A l'aventure est leur part égarée;
Voudroient avoir, ayant son amitié,
Recouvrement de leur perdue moitié :
Mais quand ce vient aux approches emblées,
Le tout conjoint, & pieces rassemblées,
Tous deux déçus & abusés se sentent,
Et vont ailleurs, car point ne se contentent,
Bien qu'il y ait réciproque beauté :
Voilà comment vint la déloyauté.

Rousseau a dit plus élégamment.

Le cœur nous dit : Ah ! la voilà, c'est elle ;
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

Tout ce qu'il y a de paſſable dans tout le Recueil, tant d'Heroët que des autres Poëtes, ſe trouve dans les Annales Poétiques, Tome III. Papillon étoit intime ami de Marot.

Gilles d'Aurigni, dit *le Pamphile*.

Gilles d'Aurigni, dit *le Pamphile*, étoit un Juriſconſulte, né à Beauvais, dont le principal Ouvrage, du moins en Poéſie, eſt intitulé le Tuteur d'Amour. La fiction en eſt ingénieuſe: l'Auteur ſuppoſe qu'il épie l'Amour, le ſurprend, s'en empare, le retient ſous ſa conduite pendant quelque temps; mais enfin Vénus le retire de ſes mains, l'Amour s'envole & ſe venge; & à la fin, devenant furieux contre ſon Tuteur, il en fait un Pupille. Il y a de très-jolies choſes dans ce Poëme, qui eſt en quatre Chants: on en trouvera une réduction très-bien faite dans les Annales Poétiques, Tome III.

Le Pamphile a été l'Editeur des Arrêts d'Amour de Martial d'Auvergne, Auteur du ſiecle précédent; & voulant les continuer, il a compoſé un cinquante-deuxieme Arrêt, qui eſt un Réglement ſur les maſques, aſſez plaiſant.

Claude Collet.

Les Poëtes de ce ſiecle que l'on trouve enſuite, ſont Claude Collet, qui a fait l'Oraiſon de Mars aux Dames de la Cour: mais

mais il a été plus connu, parce qu'il a traduit quelques Volumes des Amadis, & un Roman intitulé Histoire Palladienne, dont nous parlerons dans un de nos Volumes suivans. Gratien Dupont, qui a fait la Controverse des sexes masculin & féminin, & s'est fait compter par cet Ouvrage parmi les détracteurs & les ennemis du beau sexe. Un nommé Francois Chevalier a composé un autre Livre sous le même titre : mais je ne connois que celui de Gratien Dupont ; il est rempli des choses les plus ridicules, & qui pourroient faire rire ceux qui ne seroient pas déjà excédés des preuves du mauvais goût que l'on trouve dans les Poésies du seizieme siecle. Il y a aussi de grosses ordures, dans le grand nombre desquelles il s'en rencontre d'assez plaisantes. Le Seigneur des Coles a fait l'Enfer de Cupidon, qui est assez plat ; & Jean Martin, le Papillon de Cupidon. L'idée de cette derniere piece est fort plaisante ; l'Amour transforme un amoureux en papillon, & l'envoie visiter son Empire. Celui-ci monte d'abord sur les tours Notre-Dame, pour examiner la conduite des Amans de Paris : ils l'occupent pendant quelque temps, & il continue son

Gratien Dupont.

François Chevalier.

Le Seigneur des Coles.

Jean Martin.

voyage dans toute la France & même l'Italie, &c. &c.

Etienne Dolet.

Celui dont les Historiens de notre Poésie font ensuite mention, est un homme fort extraordinaire, moins par ses vers François, qui sont en très-petit nombre, que par ses autres Ouvrages d'érudition, & par sa fin tragique. Cet Etienne Dolet naquit en 1509, & il y a eu des Auteurs qui se sont plus à croire qu'il étoit fils naturel de François I : si cela étoit, c'eût été un fruit de la premiere jeunesse de ce Prince. Au reste, il ne paroît pas que ce Monarque ait pris à lui un intérêt bien tendre, car il l'a laissé souvent emprisonner, & enfin brûler. Quels que soient ceux qui eurent soin de son éducation, ils lui firent faire de bonnes études ; il les perfectionna encore en Italie, où il fut Secrétaire d'un Ambassadeur de France à Venise : il y passa quelques années, & profita des instructions de quelques fameux Professeurs de Padoue, qui le familiariserent si bien avec la lecture de Cicéron, qu'il imitoit parfaitement le style de ce Prince des Orateurs Romains. De retour en France, il passa quelque temps à Toulouse, s'y fit des querelles, fut obligé d'en sortir, & se retira à Lyon vers 1534.

Il établit dans cette Ville une Imprimerie, de laquelle sont sortis plusieurs Ouvrages très-bien exécutés & fort savans. Entre ceux-là, on doit remarquer les grands Commentaires de la Langue Latine, & son Livre de l'Imitation de Cicéron, que les gens de Lettres estiment. Dolet se maria à Lyon, & eut des enfans de sa femme, dont il célébra la naissance par quelques pieces de Poésie: mais il ne fut pas long-temps tranquille dans son ménage; deux fois on l'en arracha pour le traîner en prison, sur le soupçon qu'il étoit Auteur d'un petit Poëme contre la Religion Catholique. Ce fut pour obtenir sa liberté du second emprisonnement, qu'il composa la Piece qu'il a intitulée son second Enfer, & qu'il fit imprimer à Lyon en 1544. On ne connoît point son premier Enfer; mais le second que j'ai sous les yeux, est un Recueil de neuf ou dix Epîtres en vers François, adressées au Roi, aux Princes, au Parlement, & à ses amis, pour obtenir sa liberté. La Poésie en est passable pour le temps; mais il ne s'y trouve rien qui mérite d'être cité. Ce Recueil est terminé par une traduction en prose des deux Dialogues de Platon sur l'Immortalité de l'Ame, & le Mépris de la Mort. Ces Re-

quêtes eurent le ſuccès que Dolet en eſpéroit : il ſortit de priſon en 1546, retourna à Paris ; & ce fut dans cette Ville qu'il éprouva le dernier & le plus cruel des malheurs : il y fut arrêté de nouveau, & jeté dans un cachot comme Hérétique, prêchant une fauſſe Doctrine, & débitant tous les Livres contraires à la Foi. Le Parlement lui fit ſon procès, & convaincu d'être non ſeulement Hérétique, mais Athée & Relaps, ayant déjà obtenu grace pour les mêmes crimes, il fut condamné à être brûlé. L'Arrêt fut exécuté dans la place Maubert en 1546. Pendant le cours de ſon procès, le malheureux Dolet écrivit de très-belles Epîtres Latines à ſes amis d'Allemagne, fit des vers Latins ſur ſa condamnation, & mourut en bon Catholique, ſe recommandant à la Sainte Vierge & aux Saints.

Pierre Gringore.

Pierre Gringore, dit Vaudemont, parce qu'il étoit Héraut du Duc de Lorraine, étoit bien moins ſavant que Dolet ; mais il compoſa un bien plus grand nombre de vers François. On ignore le lieu précis de ſa naiſſance, ſa date, & celle de ſa mort : il eſt ſûr qu'il jouoit déjà des Sotties & Moralités ſous le regne de Louis XII, par conſéquent avant l'an 1500, & qu'il vivoit encore en 1544. Il ne paroît pas

qu'il ait jamais voyagé ailleurs qu'en France & en Lorraine. Il exerça moins le métier de Héraut que celui de Comédien & d'Entrepreneur de spectacle; & il semble que cette profession ne l'empêcha pas de fréquenter la bonne compagnie, puisqu'il étoit bien reçu à la Cour de Lorraine & à celle de France. Cependant il prenoit le titre de Mere Sotte, nom d'un rôle qu'il jouoit sur le théatre avec un habillement ridicule, & qui portoit tous les caracteres de la folie. Il se fit aussi honneur de posséder la dignité fantastique de Prince des Sots : mais il faut savoir que les prétendus Sots & Foux de ce temps-là étoient de vrais Moralistes, qui, sous le masque de la folie, disoient des vérités très-sérieuses, qu'ils multiplioient même au point qu'ils nous paroîtroient aujourd'hui très-ennuyeux. La devise même de Gringore est très-morale; la voici : *Tout par raison, raison par-tout, par-tout raison.* Il étoit marié, car il parle de sa femme dans son Ouvrage intitulé les Contredits de Songes creux. Voici ce qu'il en dit :

Treize deniers l'ai achetée,
Mais, par ma foi, c'est trop vendu;
Qui pour ce prix me l'a baillée,
Que par son col fût-il pendu!

Nous ne donnons point ce quatrain pour preuve de la raison & de la bonne morale de Gringore ; ses autres Ouvrages sont remplis de meilleurs propos, & nous allons en parcourir la liste.

Château d'Amour.

Le premier est intitulé le Château d'Amour ; il a été imprimé vers l'an 1500. L'objet que Gringore a eu en composant ce Livre, est assurément très-moral ; il a voulu détourner la jeunesse du penchant à l'Amour auquel elle n'est que trop disposée à se livrer. Il lui représente que l'Amour est chose *caulte & déceptive.* Nous n'en dirons pas plus sur ce foible & triste Poëme. L'Abbé Goujet attribue aussi à cet Auteur le Château de Labour, que l'on croit généralement d'Octavien de Saint-Gelais ; il est aussi moral, mais plus ingénieux, & l'allégorie en est mieux soutenue que dans le Château d'Amour. Le but que l'Auteur s'est proposé, est à peu près le même.

Folles Entreprises.

En 1505, Gringore publia les Folles Entreprises, contenant des moralités sur tous les Etats des Princes, des Guerriers, des gens d'Eglise, des Magistrats. Il y a bien autant de satire que de morale dans cet Ouvrage. Il se lâche assez contre les gens d'Eglise ; mais il faut remarquer qu'il ne blâme que leurs mœurs, & n'atta-

que jamais leur doctrine. C'est une attention qu'a toujours eue Gringore ; & c'est à cause de cela qu'il n'a jamais été soupçonné d'hérésie.

C'est dans les Folles Entreprises que l'on trouve la Fable des Mouches. La voici. Un Pauvre avoit des plaies sanglantes & dégoûtantes, sur lesquelles quantité de Mouches étoient amassées ; elles s'y étoient engraissées, & s'y trouvoient très-bien. Un homme charitable, croyant rendre service au malheureux, chassa les Mouches. » Tu m'as » fait grand tort, lui dit le Pauvre, tu as » chassé ces Mouches qui étoient rassasiées, » il en viendra de nouvelles, maigres & » avides qui augmenteront mes maux ».

Il y a dans ce Livre des gravures en bois assez mausssades, mais parmi lesquelles il s'en trouve de singulieres. On y voit entre autres la Dévotion personnifiée, assommée par la Papelardise, la Luxure, la Richesse & la Simonie ; chacun de ces êtres imaginaires porte un ajustement de caractere fort significatif & fort singulier.

Le troisieme Ouvrage de Gringore est intitulé les Abus du Monde : c'est encore une suite de Satires, particuliérement contre les gens d'Eglise. L'Auteur

Abus du Monde.

fait l'éloge de la Pragmatique Sanction de Charles VII, qui ordonnoit, entre autres choses, l'élection des Evêques par le Clergé & par le peuple. L'on sait que cette sage Loi a été absolument abolie par le Concordat fait entre François I & Leon X.

Espoir de Paix.

L'Espoir de Paix, où sont déclarés plusieurs gestes & faits d'aucuns Papes de Rome, fut fait en faveur du Roi Louis XII, contre le Pape Jules II, avec lequel ce Monarque étoit alors en guerre, & brouillé. La conduite personnelle de ce Pape alors régnant, & de quelques-uns de ses prédécesseurs, y est très-vivement attaquée; mais, comme j'ai déjà dit, leur doctrine y est très-ménagée. Gringore maltraita encore plus Jules II dans un petit Ouvrage, dont le titre est bien extraordinaire. Il est intitulé la Chasse du Cerf des Cerfs, & c'est le Pape Jules qui est le Cerf chassé. Pour comprendre la finesse & la plaisanterie de cette Piece, il faut savoir que les Papes sont dans l'usage de s'intituler, *Servi Servorum Dei*, Serviteur des Serviteurs de Dieu, qui, en vieux langage, pourroit bien se dire, *Serf des Serfs*.

Chasse du Cerf des Cerfs.

Entreprise de Venise.

Il paroît que le Héraut de Lorraine se déterminoit assez suivant les conjonc-

tures politiques. Louis XII, ayant signé la Ligue de Cambray, & s'étant allié avec le Pape & l'Empereur contre les Vénitiens, notre Auteur fit un petit Poëme contre eux, sous le titre d'Entreprise de Venise, avec les Cités, Châteaux, Forteresses & Places usurpées par les Vénitiens sur le Pape & les Princes Chrétiens.

Enfin, c'est encore sous le regne de Louis XII que notre Auteur fit représenter ses Jeux du Prince des Sots & de Mere Sotte, par personnages, aux Halles de Paris, le jour de Mardi-gras de l'an 1511. Ce singulier Spectacle, dont les imprimés sont devenus fort rares, est composé de trois Parties ou trois especes de Pieces, précédées d'une façon de Prologue ou Cry, qui annonçoit tout le reste, consistant en une Sottie, une Moralité, une Farce. Tout cela étoit analogue aux circonstances, & aux différends du Roi avec le Pape. La Mere Sotte y paroissoit habillée pardessus en habit d'Eglise; tout d'un coup elle se découvroit, & on la reconnoissoit pour Mere Sotte, Folie ou Sottise. D'ailleurs, la plupart des personnages de la Piece étoient ridicules, & disoient de grandes platitudes; entre autres l'Abbé

Jeux du Prince des Sots.

de Plate-Bourse, le Général d'Enfance, & le Seigneur de Pont-Alais; celui-ci étoit un fameux farceur. La Piece finissoit par un combat de Prélats & de Goujats du Pape contre des Princes & des Chevaliers, toujours pour faire allusion à la guerre que le Pape Jules II faisoit au Roi Louis XII en Italie.

La Moralité qui suivoit cette Sottie, rouloit encore sur le même sujet. L'Italie se plaignoit à la France de ce qu'elle étoit désolée : on lui répondoit, que c'étoit la faute de l'Homme obstiné (Jules II), qui étoit entouré d'Hypocrisie & de Simonie. Ces deux personnages allégoriques attiroient sur l'Homme obstiné la punition divine.

Enfin, la derniere Piece de cette journée, qui étoit une Farce, n'avoit aucun rapport aux affaires du temps. Elle étoit intitulée Dire & Faire. Il y avoit six personnages; savoir, une femme nommée Doublette, qui avoit un vieux mari Vigneron, qui laissoit, disoit-elle, sa vigne en friche. Pour qu'elle fût mieux cultivée, elle s'adressoit à deux Valets, dont l'un qui s'appeloit Dire, ne faisoit que bavarder; l'autre qui s'appeloit Faire, étoit bien plus essentiel. Le mari se fâchoit

d'abord, puis s'appaisoit : ainsi se terminoit la Farce. Ce genre de Pieces de Théatre paroîtra assurément bien misérable ; mais il caractérise les mœurs & la façon de penser du siecle dont je m'occupe. Cette espece de Satire paroissoit également nécessaire pour disposer les esprits, & leur faire approuver une guerre contre laquelle les Ecclésiastiques, en qui ils avoient confiance, pouvoient les prévenir. D'ailleurs le bon Roi Louis XII, pere du peuple, montra bien qu'il ne vouloit pas s'exempter d'être critiqué en plein Théatre, & tourné même en ridicule, puisque peu d'années après, ce Monarque ayant été joué dans les Sotties & dans les Farces, & des dénonciateurs étant venus lui dire qu'on lui reprochoit publiquement son avarice & l'abus qu'il avoit laissé introduire de vendre les charges & les emplois de son Royaume, il ne fit que rire de cet avis, & trouva bon que la Mere Sotte qu'il avoit employée pour dire des vérités au Pape, lui en dît à son tour.

Fantaisies de Mere Sotte.

Gringore s'étoit fait tant d'honneur en composant & jouant les Pieces dont nous venons de parler, sous le nom de Mere Sotte, qu'il continua de prendre

ce titre à la tête de ses autres Ouvrages Moraux & Satiriques. Ainsi il fit imprimer en 1516, les Fantaisies de Mere Sotte, contenant de belles Histoires moralisées. Cet Ouvrage, moitié prose & moitié vers, contient effectivement d'assez belles Histoires, & de très-bonnes Morales, mais rien qui sente la Farce & la Sottie. On en jugera par l'Histoire ou la Fable suivante. Un bon & honnête Bourgeois ou Paysan vivoit dans un Bourg, dont le Curé étoit un mauvais Prêtre, ivrogne & libertin; d'ailleurs il disoit la Messe comme un autre, & faisoit le Prône fort raisonnablement : cependant le Paroissien méprisant la personne de son Pasteur, avoit de la répugnance à assister aux Saints Mysteres célébrés par lui. Il alla donc se promener à l'heure de la Grand-Messe. Un de ses amis le rencontra qui se reposoit au bord d'un ruisseau, dont l'eau claire & limpide couloit avec un doux murmure. » Que faites-vous là, lui dit-il, » pendant le temps que l'on célebre l'Of- » fice dans votre Paroisse ? Et s'étant ins- » truit du motif qui lui faisoit déserter » l'Eglise; je vais vous montrer, lui dit-il, » combien vous avez tort. Venez avec » moi «. En même temps il lui fit re-

monter le ruiſſeau au bord duquel ils étoient, juſques à ſa ſource, qui étoit dans un endroit aſſez boueux; & dans lequel l'eau paroiſſoit trouble. » Vous » voyez, lui dit-il, que l'eau qui ſort » d'une ſource impure, n'en eſt pas en » elle-même moins bonne; ainſi la parole » de Dieu prêchée par un Miniſtre mal » vivant n'en eſt pas moins reſpectable «. Cette Fable eſt digne d'un homme qui prenoit pour deviſe, *Raiſon par-tout.* Elle prouve que l'on étoit déjà bien convaincu du temps de Louis XII, que l'Egliſe Catholique avoit beſoin d'être réformée dans ſes membres; mais que les dogmes en devoient être précieuſement conſervés.

Nous avons encore les Menus Propos de Mere Sotte, imprimés en 1522: c'eſt toujours de la Morale, de la Philoſophie, de la Politique & de la Dévotion. Gringore y prend d'abord le parti d'Ariſtote; il dit que bien des gens on traité ce Philoſophe de Mere Sotte, mais que véritablement c'eſt un grand homme. Viennent enſuite des Allégories morales, & des traductions en proſe & en vers des Pſeaumes & des Hymnes de l'Egliſe; enſuite des Réflexions ſur la

Menus Propos.

Guerre & ſur la Paix, & une grande Diatribe ſur la Cour & les Courtiſans. Il en dit tant de mal, qu'il ſe croit obligé de demander excuſe à quelques Princes & Seigneurs qu'il reſpecte, & qu'il diſtingue de ceux dont il médit. On croit bien qu'il met à la tête de ces exceptés le Duc & la Ducheſſe de Lorraine, dont il étoit ſerviteur en qualité de Héraut. Le morceau le plus ſingulier de ce Volume, eſt le Teſtament de Lucifer, que l'Auteur prétend avoir vu en ſonge, & qui lui a fait confidence de la façon dont il compte établir ſes filles qui ſont les Vices: il veut que Préſomption ſoit mariée aux jeunes gens; Curioſité aux femmes; Adulation aux gens de Cour; Rapine aux gens de Robe, & Simonie aux gens d'Egliſe: quant à ſa fille chérie la Luxure, il ne s'embarraſſe pas d'elle; elle ſe tirera toujours d'affaire en courant le monde qui eſt aſſez bien diſpoſé à lui faire accueil.

Notables Enſeignemens. Les Notables Enſeignemens, Adages, Proverbes, Dits & Autorités des ſages Philoſophes, dont il y a eu ſéparement & enſemble différentes éditions, peuvent nous arrêter quelque temps, parce qu'il y a quantité de traits dignes d'être

remarqués ; ils ſont tous diviſés par quatrains.

Qui porte habits riches, plein de bombances,
Il doit parler ſuivant ſon veſtement,
Ou ſe veſtir ſelon ſon parlement :
On juge gens à voir leurs contenances.

Quand cerf eſt pris par Veneurs, ſa mort plore,
Et quant la mort l'homme pécheur aſſaut,
Le Diable en rit, ſe joue, & fait maint ſaut :
Chat de ſouris s'esbat, puis la dévore.

Si ton Servant tu tranſmets par la voie,
Pour acheter, donner, vendre ou louer,
Soit perte ou gain, tu le dois avouer :
Au moulin va qui ſon âne y envoie.

Pouſſins ne peuvent advenir avant qu'œufs
Soient bien couvés ; Preſtre l'on ne peut être ;
Si l'on n'eſt Clerc : ainſi l'on ne peut mettre,
En labourant, charrue avant les bœufs.

Qui bien ſe mire, bien ſe voit ;
Qui bien ſe voit, bien ſe adviſe ;
Qui bien ſe connoît, peu ſe priſe ;
Qui peu ſe priſe, ſage eſt.

Prendre du ſoin, ſe donner de la peine,
Et réuſſir, n'eſt pas cher acheter ;
Mais temps perdu doit bien ſe regretter :
Qui couteau perd, de rien lui ſert la gaine.

Railler puiſſans, par moquerie ou farce,
Communément du mal il en advient ;
Qui de tous a beſoin, il lui convient
Baiſer la main qu'il voudroit être arſe.
voir brûlée.

Le paresseux, laissant sa vigne en friche;
Le dépriseur du gain le plus petit,
Et le buveur de vin sans appétit,
Jamais n'aura bonheur ni sera riche.

Qui perd ami loyal, il doit s'attendre
Qu'il ne pourra jamais s'en consoler;
Comme celui qui laisse oiseau voler
Hors de sa main, & ne le peut reprendre.

Feintises du Monde. Les Feintises du Monde sont encore un petit Ouvrage en vers, divisé par huitains, que Gringore a placé à la suite du Château de Labour, que les uns lui attribuent, & que d'autres croient être d'Octavien de Saint-Gelais: je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru mériter d'être cité.

Je ne connois que le titre des Visions de Mere Sotte; mais je doute également qu'il y ait rien à en prendre, non plus que des Dits de Maître Aliboron, qui de tout se mêle, que je trouve cité dans la Bibliotheque Françoise de l'Abbé Goujet.

La preuve que Gringore, quoiqu'il fût le personnage de Mere Sotte, n'étoit pas un Auteur peu estimé, ni pour sa Poésie, ni même pour ses sentimens de dévotion, c'est que la Duchesse de Lorraine, Renée de Bourbon, le chargea expressément de traduire

traduire en François les sept Pseaumes de la Pénitence, & de les paraphraser. Elle fut si contente de son travail, qu'elle lui fit faire, toujours en vers, des Chants-Royaux sur les principaux Mysteres de J. C. Gringore s'en acquitta encore avec succès, & y ajouta grand nombre d'Oraisons & de Méditations, qu'il appelle lui-même Belles & Dévotes, & qui étoient toujours en vers François. Il y a plusieurs éditions de ce second Ouvrage : dans la derniere, il se trouve refondu avec le précédent, & un troisieme, qui est la traduction des Heures de Notre-Dame, toujours composée par les ordres de la Duchesse de Lorraine. Dans le titre de ces compositions pieuses, Gringore ne s'intitule plus Mere Sotte, ni Prince des Sots, mais il se désigne assez par son nom & sa qualité de Héraut du Duc de Lorraine, dit *Vaudemont*, & par sa devise favorite, *Raison par-tout.* Dans son Epître Dédicatoire à sa Protectrice, il déclare qu'il a mis le Texte de l'Office de la Vierge à côté de sa traduction, pour faire juger de son exactitude ; que d'ailleurs il a consulté les plus habiles Docteurs en Théologie, pour s'assurer qu'il ne s'écartoit en rien du sens adopté par

l'Eglise : auſſi les traductions des Pſeaumes par Gringore n'ont-elles point été ſuſpectes d'héréſie comme celles de Marot. Pour répondre encore plus de ſa foi, le Héraut de Lorraine compoſa les Complaintes de la Cité Chrétienne, & le Blazon des Hérétiques : je ne connois que le titre de ces deux Ouvrages ; & ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans la grande édition des trois autres, c'eſt qu'il y a grand nombre de gravures, aſſez belles, & très-ſingulieres.

* Contredits de Songe-creux.

Il ne me reſte plus à parler que du dernier Ouvrage de Gringore ; il eſt intitulé les Contredits du Prince des Sots, autrement dit Songe-creux. C'eſt un in-8°. diviſé en trois Livres, contenant des eſpeces de Dialogues ou Plaidoyers contradictoires, ſur les différentes conditions & états du monde. Quoique Gringore ait repris dans ce Livre le titre de Prince des Sots, l'Ouvrage n'en eſt pas plus gai. Dans le premier Livre, il paſſe en revue tous les états, & les critique tous, mais aſſez triſtement. Dans le ſecond, il s'attache à ce qu'il appelle l'état civil & politique, c'eſt-à-dire les gens de robe, les gens de guerre, & la Nobleſſe ; & le troiſieme regarde unique-

ment les Courtisans. La Poésie en est si plate, que nous ne pouvons en citer aucuns vers.

Jean Bouchet fut un personnage moins extraordinaire que Gringore, mais qui composa pour le moins autant d'Ouvrages du même goût. Comme sa Poésie est aussi mauvaise, je ne prétends m'arrêter guere plus sur lui que sur son contemporain le Prince des Sots : deux ridicules du même genre fatigueroient plutôt qu'ils n'amuseroient, si on s'en occupoit trop long-temps. Ne disons donc que quelques mots de la personne de celui-ci, & de ses Ouvrages. Il étoit né à Poitiers en 1476, d'un Procureur ; il le fut lui-même, & passa toute sa vie en exerçant cette profession dans sa patrie, ne faisant que quelques voyages à Paris. On ne sait pas précisément dans quelle année il est mort, mais il paroît qu'il étoit fort vieux. Il eut huit enfans, & ses productions littéraires sont en bien plus grand nombre. Il adopta le surnom de Traverseur des voies périlleuses ; il le puisa dans le titre de son premier Poëme, moral & satirique, les Regnards traversants les périlleuses voyes des Folles Fiances du Monde. C'est un Ouvrage très-allégorique, moral & sati-

Jean Bouchet.

Regnards traversants.

rique, dans lequel tous les Vices sont dépeints sous l'emblême de Renards faisant de grands désordres dans les maisons, fermes & métairies de différens Paysans, y mangeant les poules, dispersant les troupeaux, & ravageant les moissons. Sous cet emblême, il passe en revue tous les Etats, les désordres & les abus qui s'y étoient glissés de son temps; il parle avec beaucoup de liberté des femmes & des Prêtres. Je n'ose rapporter un grand nombre de traits de ce long Poëme, quoiqu'il y en ait de fort singuliers, mais mal exprimés. Je me contenterai d'avertir qu'il a été très-bien imprimé à Paris par Verard, en 1500, in-4°. avec nombre de gravures en bois tout à fait curieuses, fort ridicules, mais très-bien dessinées. L'Imprimeur, pour s'en procurer le débit, supposa que c'étoit une traduction d'un Poëme Latin de Sebastien Brandt, Allemand, Auteur de la Nef des Fols: mais cela n'est pas vrai, l'Ouvrage est absolument de l'imagination de Bouchet. Passant aussi légérement sur quelques vers galans & amoureux du même Auteur, je ne remarquerai dans ses Opuscules moraux & satiriques, qui sont d'un ton très-triste, & d'une très-mauvaise Poé-

Opuscules moraux & satiriques.

ſie, que quelques traits de ſon Epître de Juſtice pour l'inſtruction des Miniſtres d'icelle. Bouchet y fait des leçons aux gens de robe de tous états. Voici celle qu'il adreſſe aux Avocats & aux Procureurs.

Et par ce donc, un Avocat louable
Doit être doux, un peu grave & affable;
Ne arrogant, ne ſuperſtitieux,
De beau maintien, courtois & gracieux;
Très-bien vêtu de vêtemens tallaires (1),
Non pas trop long ne trop court, mais le faire
Juſqu'aux talons; des autres différent,
De drap honnête à l'état afférant:
Qu'il ne ſoit pas vêtu en mécanique,
Ne en Marchand, ne en perſonne bellique;
Il lui ſied mieux des Prêtres approcher
Par vêtement, pour rien n'y reprocher.

Ces mauvais vers nous prouvent qu'au ſeizieme ſiecle les Avocats portoient l'habit long.

En parcourant tous les autres états qui tiennent en quelque maniere à la Juſtice, l'Auteur, qui étoit Procureur, dit à ſes Confreres, que leur état eſt honorable, & qu'il eſt même ſaint, quand celui qui l'exerce n'eſt pas feint, c'eſt-à-dire, fripon. Il apprend aux Clercs de Procureurs

(1) Vieux mot, qui veut dire en ſoutane.

qu'ils sont appelés Basochiens, & leur Communauté Basoche, du mot Basilique, qui vouloit dire autrefois Palais Royal, qui signifie aujourd'hui Palais de la Justice, dont ils sont les suppôts : enfin pour ne rien obmettre, Bouchet termine ses Epîtres par des leçons & des complimens au Bourreau.

Et les Bourreaulx, lesquels tant on déteste,
Que nous pensons être estat inhonneste,
Il est requis, voire nécessité,
De les avoir, ou bien l'auctorité
Des Justiciers seroit sans exercice;
Et ne seroit des crimes fait justice.
Au temps passé que Moïse régnoit,
Estoit Bourreau le premier qu'il nommoit;
Et bien souvent estoient Bourreaulx les peres
De leurs enfans, dont n'avoient improperes.
Mais tant y a, que l'instinct naturel
Abhorre & hait si fort l'exploit mortel,
Que les Bourreaulx en tous lieux on déprise;
Mais s'ils sont bons, Dieu les en aime & prise.
Et si convient que ung Bourreau ait pitié
Exécutant, & ne perde amitié;
Si autrement le fait, est homicide,
Comme la Loi Canonique décide.

Panégyrique du Chevalier sans reproche.

L'Ouvrage que Bouchet entreprit ensuite, est mêlé de prose & de vers; il est intitulé le Panégyrique du Chevalier sans reproche. C'est l'éloge de Louis de la Trimouille,

deuxieme du nom, Vicomte de Thouars, un des plus Grands Hommes de la France, & le premier Capitaine de son siecle. Il naquit en 1460, fut Page de Louis XI, commanda, à l'âge de vingt-huit ans, l'armée Françoise, que Charles VIII fit marcher contre le Duc de Bretagne. Ce fut alors qu'il gagna la bataille de Saint-Aubin, dans laquelle il fit prisonnier le Duc d'Orléans, depuis Louis XII, & le Prince d'Orange. Il continua à se signaler, tant à la guerre que dans les négociations, pendant tout le regne de Charles VIII. Louis XII n'en fit pas moins de cas que son prédécesseur, & ce fut à son occasion qu'il dit que le Roi ne devoit pas se souvenir des querelles du Duc d'Orléans. La Trimouille fit la guerre avec grand succès contre les Vénitiens, & prit prisonnier Sforce, Duc de Milan. Il perdit contre les Suisses la bataille de Novarre, & y fut blessé ; mais il soutint contre eux pendant six semaines le siége de Dijon, & les obligea à le lever. Il fit aussi, en 1524, lever celui de Marseille assiégée par le Connétable de Bourbon, depuis sa révolte. Enfin, il mourut au lit d'honneur en 1525, ayant été tué à la bataille de Pavie. Il fut Grand Chambellan de France sous trois Rois ; mais il ne fut

jamais Connétable ni Maréchal de France. Il avoit épousé Gabrielle de Bourbon Montpensier, dont il eut Charles de la Trimouille, Prince de Talmont, qui mourut avant son pere, ayant été tué en 1515 à la bataille de Marignan. Bouchet a fait aussi le Panégyrique de celui-ci dans un Volume de vers, qui a pour titre le Temple de Bonne Renommée. Louis II de la Trimouille est le neuvieme aïeul de M. le Duc de la Trimouille d'aujourd'hui.

On trouve dans les deux Volumes qui contiennent les Panégyriques du pere & du fils, plusieurs Poésies qui ne tiennent point au fond du sujet, mais qui sont par elles-mêmes curieuses & assez intéressantes. Tel est l'éloge de Jean de la Vacquerie, premier Président du Parlement sous Louis XI & Charles VIII. Il mourut en 1497, après avoir été vingt ans à la tête du Parlement. Bouchet en fait un beau portrait; le voici.

> C'étoit un Juge en fait, dict & faconde
> Très-suffisant pour gouverner un monde;
> courtisan frondeur
> Il n'étoit point curial ni fringueur,
> Et ne usoit de trop grande rigueur;
> Par crainte, amour, ni désir de pécune,
> Ne par faveur, ne commit faute aucune;
> Mieux eût aimé quitter au Roi l'office,
> Que par sa coulpe on fît un maléfice.

On trouve encore dans ces mêmes Volumes une Epître en vers de M. de Craon (oncle de Louis de la Trimouille), à son neveu, » contenant cent préceptes moraux » pour honnêtement vivre entre ceux du » monde «. Il y a de très-bonnes choses choses dans cette Epître; c'est dommage que la Poésie en soit dure, plate & désagréable.

Le Labyrinthe de Fortune, autre grand Ouvrage Poétique du Traverseur des voies périlleuses, est de la plus haute morale, de la plus fine allégorie, & du plus grand ennui. Le Labyrinthe de Fortune.

Les Triomphes de la noble & amoureuse Dame ont les mêmes avantages & les mêmes défauts portés encore plus loin. Les Triomphes de la noble & amoureuse Dame.

Nous trouverons un peu plus de ressource dans les autres Ouvrages de Jean Bouchet, qui sont mêlés de prose & de vers.

Les modernes & anciennes Généalogies des Rois de France, avec leurs épitaphes & effigies, ont eu dans leurs temps beaucoup de succès; il y en a plusieurs éditions; la derniere qui est *in-folio*, est la plus ample. Il y a bien des choses remarquables dans cet Ouvrage. L'Auteur adopte l'opinion fabuleuse, autrefois si connue, qui fait descendre les François des Troyens: mais Modernes & anciennes Généalogies des Rois de France.

ce qui me paroît singulier, c'est qu'il s'appuie pour établir cette descendance, du témoignage d'un ancien Historien François, qui vivoit, dit-il, du temps de Clovis premier : il s'appeloit Hinnibald, & il écrivoit d'après le Philosophe Doracus, & l'Historien Guastaldus, Auteur encore plus ancien. Tout le reste de l'Histoire Ancienne de France, telle qu'elle est écrite par Bouchet, est tirée de Vincent de Beauvais. Au moment où il suppose que les Sicambres ou François entrerent dans les Gaules, il fait l'Histoire de la conquête de ce pays par Jules César. Enfin, étant arrivé à Pharamond, il commence à faire l'Histoire de nos Rois les uns après les autres ; il en met d'abord la substance en vers, puis l'explique en prose, qu'il place au bas de leur effigie. La plupart de ces portraits sont ridicules, & les épitaphes le sont aussi ; mais ce ridicule n'a rien d'assez frapant pour que j'en copie ici quelques traits. L'Ouvrage finit par le portrait & l'éloge de Louis XII, qui n'étoit point encore mort lors de la premiere édition. C'est dans ce dernier éloge que je trouve quelques vers remarquables. L'Auteur ayant parlé des guerres que Louis XII fit en Italie, demande comment il pouvoit

ſuffire à ces dépenſes : voici comment répond le Roi lui-même.

Pour tous les frais d'affaires ſi peſans,
Je n'en chargeai Laboureurs ni Payſans,
Marchands, Bourgeois, ni les gens de l'Egliſe ;
Ailleurs trouvai deniers pour cette miſe :
C'eſt que vendois état de Tréſoriers,
De Généraux, & autres Officiers
Qui ne ſervoient à la Judicature ;
Car pour cela ce n'eût été droiture.
Par le moyen de quoi fus réclamé
Pere du peuple, & des pauvres amé.

On voit par-là que la vénalité des Charges commença ſous Louis XII ; mais que celles de Judicature n'y furent pas alors aſſujetties. Dans la derniere édition du Livre dont nous venons de parler, on trouve différentes autres pieces de vers, & des épitaphes qui n'ont aucun rapport à l'Hiſtoire de nos Rois.

Bouchet a écrit à part celle de Clotaire premier, fils de Clovis, & mari de Sainte Radegonde.

Il étoit plus que ſeptuàgénaire lors de la mort de François premier. Il s'aviſa de faire un gros Livre en l'honneur de ce Monarque, & de le dédier au Roi Henri II : c'eſt un vrai radotage poétique, dans un goût qui étoit déjà paſſé de mode.

Enfin le dernier Ouvrage de cet Auteur, sont ses Epîtres morales & familieres. Leur mérite consiste à rappeler plusieurs anecdotes, parmi lesquelles il y en a d'assez intéressantes; telle est celle-ci, tirée de ses Epîtres en vers; il parle de la Satire, & dit:

Epîtres morales & familieres.

En France elle a de Sottie le nom,
Parce que sots sont gens de grand renom,
Qui à Paris jouent les grandes folies
Sur échafauds, en paroles polies.
Le Roi Louis douzieme désiroit
Qu'on les jouât devant lui; & disoit,
Que par tels jeux il savoit mainte faute
Qu'on lui céloit par surprise trop haute.

Bouchet explique cette anecdote, & l'étend encore davantage dans ses Annales d'Aquitaine. Il dit que le Roi trouvoit bon qu'on le reprît même de son avarice, mais qu'il ne vouloit pas qu'on s'avisât de parler de la Reine sa femme, des Princesses, ni des Dames; il disoit que toutes les plaisanteries devoient être, *sauf le respect & l'honneur dus aux Dames.*

Voici tout ce que nous dirons de Bouchet, comme Poëte. Lorsque nous parlerons des Historiens du seizieme siecle, nous aurons encore occasion de le faire reparoître sur la scene, en qualité d'Auteur des Annales d'Aquitaine. C'est un Livre

plein de recherches curieuses, & d'anecdotes piquantes.

Dans le même Volume, nous parlerons aussi de Jean d'Authon, Abbé d'Angle, Historiographe de Louis XII, qui n'avoit, comme Bouchet, qu'un mérite très-médiocre en Poésie, mais qui se présente plus avantageusement quand on le considere comme Historien. Jean d'Authon.

Avant de faire mention de quelques meilleurs Poëtes, je dirai un mot d'Antoine du Saix, qui se faisoit appeler l'Eperonnier de discipline, parce qu'il composa un Livre qui portoit le titre d'Eperon de discipline. Il étoit homme de qualité d'ancienne Chevalerie; il fut Précepteur, puis Aumônier du Duc de Savoie, & son Ambassadeur en France; pourvu d'ailleurs de plusieurs bons Bénéfices, il vécut fort vieux & fort à son aise. On voit bien à la négligence de sa Poésie, qu'il ne faisoit des vers que pour son plaisir; & le sujet de son principal Ouvrage montre qu'il vouloit employer son talent pour l'éducation du jeune Souverain qu'il étoit chargé d'instruire. Antoine du Saix.

L'Eperon de discipline, divisé en deux parties, est véritablement un Traité d'éducation, & une suite de conseils pour L'Eperon de discipline.

diriger des études. Sans nous amuser à suivre son plan en entier, nous nous contenterons de faire quelques remarques sur différens endroits de son Ouvrage, qui nous feront connoître la façon de penser de l'Auteur, & celle des Instituteurs de la jeunesse de ce temps-là. Il recommande beaucoup aux Instituteurs de faire lire de bons Livres à ceux qu'ils sont chargés d'instruire, & de les empêcher d'en lire de mauvais. Ceux qu'il indique sont la Sainte Ecriture & les Livres de Théologie les plus orthodoxes: après cela, il conseille d'étudier la Physique, le Ciel & les Astres; mais malheureusement il paroît avoir foi à l'Astrologie judiciaire. Il recommande aussi, d'après son propre exemple, d'étudier un peu de Médecine; & pour prouver que cela est utile, il rapporte un grand nombre de remedes qui lui ont été enseignés, & qu'il a pratiqué avec succès. La Jurisprudence Civile & Ecclésiastique est encore, selon lui, une bonne étude à faire. Il fait un grand éloge de la Pragmatique Sanction de Charles VII, qui laissoit au Clergé la liberté de choisir les Evêques, & dans laquelle le Roi convenoit que la nomination aux Bénéfices ne lui appartenoit pas. Tout en conseillant de s'occuper de ces

Sciences utiles, l'Auteur s'éleve contre la lecture des Romans, des Contes, des Livres futiles, & des Poésies purement agréables; il croit que ces Ouvrages sont non seulement inutiles, mais même quelquefois dangereux. Il fait une liste assez longue de tous les Ouvrages qu'il réprouve; & comme ils sont à peu-près tous de ma connoissance, je trouve qu'il a été bien sévere sur quelques-uns d'entre eux. Je ne vois pas, par exemple, pourquoi il condamne le Livre de Taillevant, qui apprend l'art de faire la cuisine. Un des Poëmes qu'il trouve les plus mauvais & les plus dangereux, est le Roman de la Rose.

Dans une seconde Partie de son long Poëme, du Saix conseille aux meres de nourrir elles-mêmes leurs enfans, & en prouve la convenance par un grand nombre de raisons physiques & morales. Il veut ensuite que, dès leurs premieres années, on les endurcisse à la fatigue; qu'on ne leur laisse manger que des choses simples & saines; qu'on ne les habille point trop magnifiquement pour ne pas leur inspirer le goût de la parure; qu'on ait soin de ne les laisser jouer qu'à des jeux innocens & sans danger pour leur santé; sur-tout qu'on ne leur fasse point de ces

contes ridicules & abſurdes, dont les Nourrices & les Gouvernantes les entretiennent, & qui ne ſervent qu'à leur mettre de fauſſes idées dans l'eſprit. L'Eperonnier de diſcipline agite la grande queſtion de ſavoir, ſi l'éducation des Colleges eſt préférable à celle que l'on reçoit dans la maiſon paternelle; il préfere la premiere, mais ſans préjudice d'un Gouverneur particulier, qu'il veut qu'on y joigne : il examine fort ſérieuſement quelles doivent être les qualités d'un Inſtituteur. Telle eſt la ſubſtance & la marche du principal Ouvrage d'Antoine du Saix : au reſte, nous n'en pouvons rapporter aucuns vers, parce que l'Autenr convient lui-même que tous ſont durement forgés & rudement rimés.

Petits Fatras. Ses autres productions ſont de moindre importance. Dans ſon ſecond Recueil, intitulé avec raiſon Petits Fatras, il fait l'éloge de beaucoup d'Hommes illuſtres de ſon temps, tant dans les Lettres, que dans les armes & l'Egliſe. Celui ſur lequel il s'étend avec le plus de complaiſance, eſt Charles de Chabannes, Seigneur de la Palice, Maréchal de France, qui fut tué à la bataille de Pavie en 1525. C'étoit un grand homme de guerre, qui ſe ſignala

dans

dans toutes celles qui ſe firent principalement en Italie, ſous les regnes de Charles VIII, Louis XII, & François I; d'ailleurs du Saix prétend qu'il étoit très-ſavant, & avoit un grand amour pour les Lettres. C'eſt à cette occaſion qu'il cite un trait de l'Hiſtoire du Bas-Empire, que je ne connoiſſois pas : Voici ſes vers.

Chabannes de tous arts avoit l'ame enrichie ;
Et meſmement fut grand Hiſtorien ;
C'étoit un autre Empereur Gordien,
lecture
Qui tellement prit plaiſir à la lettre,
Que ſon tréſor en livres voulut mettre,
Dont il en eut bien ſoixante & deux mille,
Qui pour un Prince eſt choſe très-utile.

Il eſt vrai que les volumes du temps de l'Empereur Gordien n'étoient pas ſi gros, & ne contenoient pas tant de choſes que ceux d'aujourd'hui ; d'ailleurs il n'y avoit que des manuſcrits, & ſoixante-deux mille volumes forment toujours une belle Bibliotheque.

Il eſt vrai que le Maréchal de Chabannes fut ſi eſtimé ſous le regne de François I, qu'on l'appeloit communément le Chevalier ſans pair, comme on appeloit Bayard, le Chevalier ſans peur, & la Trimouille, le Chevalier ſans reproches.

Nous avons encore deux Ouvrages d'Antoine du Saix, dont je ne rapporterai que les titres, parce que c'est tout ce que j'en connois. L'un est intitulé Marqueterie de diverses Pieces assemblées; l'autre l'Opiat de Sobriété, composé en Carême pour conserver la santé de Religion.

Mellin de Saint-Gelais.

Enfin nous sommes parvenus à l'article d'un Poëte très-agréable; c'est Mellin de Saint-Gelais, que l'on prétend avoir été fils naturel d'un autre Poëte du siecle précédent, Octavien de Saint-Gelais. Mellin entra dans l'état Ecclésiastique, fut Aumônier du Roi François I, & du Dauphin, qui monta sur le Trône sous le nom de Henri II. Ce dernier Monarque le fit son Bibliothéquaire, & lui donna en commande l'Abbaye de Reclus, Ordre de Cîteaux, Diocese de Troyes. Si ce ne fut pas un Ecclésiastique bien édifiant, au moins il paroît que ce fut un homme très-aimable. Il faisoit des vers de toutes les mesures, & de petits Poëmes de tous les genres; il les mettoit en musique, les chantoit agréablement, & s'accompagnoit de toute sorte d'instrumens. On prétend qu'il est le premier qui ait fait connoître en France le Sonnet

& le Madrigal. Il avoit voyagé dans sa jeunesse en Italie; car on l'avoit envoyé à Padoue pour y étudier la Jurisprudence: mais il avoit rapporté de ce pays beaucoup plus de goût & de connoissances agréables, qu'il n'y avoit fait d'études sérieuses. Cependant il passoit dans le monde pour être en même temps Philosophe, Orateur, Théologien, Jurisconsulte, Médecin, Mathématicien, Astronome, Astrologue même. Probablement il n'étoit que très-superficiel dans toutes ces sciences: mais il est aisé à un homme d'esprit & aimable, de passer auprès des Dames pour savant & plus profond qu'il n'est en effet. Mellin de Saint-Gelais n'est mort qu'en 1558, âgé de soixante-sept ans, & a été enterré dans l'Église de S. Thomas, à présent S. Louis du Louvre. Dans sa jeunesse, il fut grand ami de Marot, & un peu plus tard il excita la jalousie du fameux Ronsard, qui craignoit sa critique. Voilà tout ce que nous avons à dire de sa personne. L'Auteur des Annales Poétiques a publié des morceaux de ses Poésies qui sont très-agréables: presque tous ceux qu'il a rejetés contiennent à la vérité d'assez jolies pensées; mais les expressions & la tour-

nure en sont anciennes, & il faudroit y changer beaucoup pour les présenter une maniere propre à les faire lire avec plaisir. Il y en a quelques autres qui sont trop libres pour pouvoir être imprimées dans le siecle où nous vivons.

Saint-Gelais étoit dans l'usage d'écrire des vers sur les Livres de prieres des Dames de sa connoissance, & l'on sait que les Heures de ce temps-là étoient ornées de beaucoup de peintures & de miniatures. C'étoit au bas de quelques-unes d'elles qu'il plaçoit des Madrigaux tels que celui-ci, qu'il écrivit au bas d'une peinture représentant deux Martyrs.

Amour a fait du cœur qui étoit mien,
Un Saint Laurent, un Saint Sébastien ;
Heureux le vôtre, en qui flammes ni fleches,
Ne firent onc impressions ni breches !

En voici quelques autres.

A une Dame qui avoit dévotion aux onze mille Vierges.

Bien pouvez chandelles & cierges
Offrir aux onze mille Vierges,
Puisque vos obstinés désirs
Font plus d'onze mille Martyrs.

Sur un Portrait de Saint Jérôme, représenté dans un désert se frappant la poitrine avec un caillou. L'Auteur s'appliquoit cette figure à lui-même.

La dureté qui dans un cœur domine,
Est le caillou dont je bats ma poitrine;
Je lui requiers pardon de son offense,
Et de ses torts je fais la pénitence:
Tout m'est désert où je ne la vois point,
Et ma maigreur vient de son embonpoint.

QUATRAIN à un de ses amis.

Dis-moi, ami, que vaut-il mieux avoir?
Beaucoup de biens, ou beaucoup de savoir?
Je n'en sais rien; mais les Savans je voi
Faire la cour à ceux qui ont de quoi.

SIXAIN sur un petit luth.

Pour un luth bien petit je suis;
Mais si le cœur vaincre je puis
De la maistresse de mon maistre,
Aussi grand je penserai estre,
Entre tant de luths que nous sommes,
Qu'un Alexandre entre les hommes.

Outre ce qui est compris dans ses Œuvres Poétiques dont il y a nombre d'éditions, on sait qu'il a traduit de l'Italien du Trissin la fameuse Sophonisbe, qui est la premiere Piece Dramatique réguliere, composée depuis le renouvellement

dès Arts. Cette traduction est on ne peut pas plus informe ; car les scenes sont rendues seulement en prose, & les choeurs en très-méchans vers. On prétend qu'il a fait encore une traduction d'un Livre Italien, moral & politique, intitulé le Courtisan de Balthasar Castiglione : enfin il a été le Rédacteur des Voyages aventureux du Capitaine Alfonse : mais ces Voyages n'ont rien d'intéressant; c'est une nomenclature très-seche des côtes de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qu'a parcourues ce Capitaine.

Hugues Salel.

Mellin de Saint-Gelais eut pour ami Hugues Salel, qui fut en même temps Valet de Chambre ordinaire du Roi François I, Maître d'Hôtel de ce Monarque, Conseiller & Aumônier de la Reine, & Abbé Commendataire de l'Abbaye de Saint-Cheron près Chartres. Avec tant d'emplois, dont les fonctions paroissent contradictoires, il n'est pas étonnant que l'on trouve dans les Œuvres Poétiques de Salel un mélange de dévotion, de galanterie & d'attachement à la Cour & à la Famille Royale : on seroit tenté d'en attribuer une partie au Valet de Chambre ou au Maître d'Hôtel, & l'autre à l'Abbé; malheureusement

cette lyre montée sur trois tons si différens, ne rend que des sons foibles & peu harmonieux. Son plus grand Ouvrage, & c'en est un très-grand, est une traduction des douze premiers Chants de l'Iliade. Cette entreprise devoit faire honneur à son Auteur, de quelque façon qu'on la considérât. Ce fut par ordre de François premier, que Salel y travailla; & s'il n'a exécuté que la moitié de ce grand projet, c'est qu'il est mort en 1553, n'ayant pas 50 ans. Amadis Jamin, Secrétaire de la Chambre d'Henri III, a achevé cette traduction, & elle a été long-temps estimée; mais enfin, le langage ayant beaucoup vieilli, & les beautés d'Homere nous ayant été connues par des traductions plus exactes & mieux écrites, tant en prose qu'en vers, celle-ci est tout à fait oubliée. Quelques Auteurs ont reproché à Hugues Salel, de n'avoir pas traduit Homere sur le Grec, mais sur des traductions Latines. Olivier de Magny, son disciple, a taché de l'en disculper. Traduction de l'Ili de d'Homere.

La traduction de Salel est précédée d'une Epître de Dame Poésie au Roi François premier, sur la traduction d'Homere: c'est peut-être ce que le Traducteur a fait de mieux; il y paroît enthousiaste

d'Homere. Quant à sa traduction de ce Prince des anciens Poëtes, ceux qui sont accoutumés à la vieille Poésie, & qui ne rient point des expressions & des tournures qui ne nous paroissent ridicules que parce qu'elles sont surannées, conviendront qu'il y a de très-beaux vers dans ses douze premiers Livres de l'Iliade; les autres s'amuseront de quelques-uns, tels que ceux-ci du premier Livre, dans lesquels il s'agit du grand Dieu Jupiter.

Au seul mouvoir de sa perruque sainte,
Le grand Olympe en tremble tout de crainte.

Olivier de Magny.

Olivier de Magny fut, comme nous l'avons dit, le Secrétaire de Salel, dont il étoit le compatriote, étant né comme lui dans la Province du Quercy. Après la mort de l'Abbé de Saint Cheron, il s'attacha à Jean d'Avanson, Conseiller d'Etat, & voyagea avec lui à Rome. Il revint par le pays des Suisses, & fit des vers sur tout ce qui l'avoit frappé dans ces voyages. M. d'Avanson ayant été fait Surintendant des Finances du Roi Henri II, procura à Olivier de Magny une Charge de Secrétaire du Roi, dont il ne jouit pas long-temps, car il mourut en 1560. Ses Poésies sont contenues en quatre Recueils, dont deux

ſont intitulés les Amours & les Soupirs : ce ſont des galanteries Poétiques, la plupart en Sonnets, adreſſées à ſa Maîtreſſe qu'il appelle Caſtianire ; le troiſieme eſt rempli de ſes Odes à Diane de Poitiers, à pluſieurs Princes, Cardinaux, grands Seigneurs & grandes Dames, ou à quelques Poëtes illuſtres, tels que Ronſard, Joachim du Bellay, & Remi Belleau : enfin le quatrieme contient des Gaités que l'Abbé Gouget dit être par trop gaies, & qu'il aſſocie avec le Livret de Folâtreries d'Ambroiſe de la Porte, qui eſt encore un Livre d'une gaité exceſſive. Les Annales Poétiques nous ont conſervé une douzaine des Sonnets d'Olivier de Magny ; quelques-uns ſont aſſez ingénieux, mais libres.

Jean de la Peruſe étoit contemporain des deux Poëtes dont je viens de parler, ainſi que de Ronſard, de Jodelle, & de Belleau, avec qui il joua dans la Tragédie & la Comédie que Jodelle oſa le premier faire repréſenter en François. La plupart de ſes Poéſies ſont très-médiocres, & j'en ſuis fâché, puiſque l'édition la plus complette eſt dédiée à Meſſire René de Voyer, Vicomte de Paulmy, Gouverneur de Touraine, Chevalier de l'Ordre du Roi ; Jean de la Peruſe.

Gentilhomme ordinaire de la Chambre, &c. mon ſixieme aïeul. Cependant on en trouve dans les Annales Poétiques quelques morceaux paſſables. Le meilleur morceau de toutes les Œuvres de la Peruſe, eſt ſa Médée, Tragédie qui eſt, ſinon une traduction littérale, au moins une imitation de celle de Seneque. Comme à peine on ſavoit alors en France ce que c'étoit qu'une Tragédie, cette traduction fit beaucoup d'honneur à la Peruſe, & lui attira de grands éloges. Elle paroîtroit aujourd'hui bien miſérable; cependant il y a quelques penſées ingénieuſes de Seneque, qui ſont aſſez fortement & noblement rendues dans cette traduction. L'Auteur y fait toujours parler Médée en grands vers Alexandrins, ſa Nourrice ou Confidente en vers de dix ſyllabes, & le Chœur en petits vers. Cette Tragédie devient ainſi une eſpece de dithyrambe: cette forme donneroit certainement beaucoup d'agrément à la Piece, ſi la Poéſie étoit meilleure. Selon toute apparence, les Acteurs de la troupe dont étoit la Peruſe, la jouerent, mais ſeulement après les Pieces de Jodelle, dont nous parlerons bientôt.

Perrenette du Guillet.

Les Dames doivent s'intéreſſer aux deux Poëtes qui ſuivent, puiſqu'elles ſont de

leur ſexe; c'eſt Perrenette du Guillet, & Louiſe Labbé, toutes deux Lyonnoiſes. La premiere mourut jeune en 1545; elle étoit mariée, & on la ſurnommoit la Couſine, probablement parce que ſon mari s'appeloit Couſin. On parle moins de ſa beauté que de ſon mérite, de ſes talens, & de l'étendue de ſes connoiſſances. Elle chantoit, dit-on, & jouoit de toutes ſortes d'inſtrumens avec une grace infinie. Elle parloit parfaitement bien l'Italien & l'Eſpagnol, ſavoit le Latin, & commençoit à apprendre le Grec quand elle mourut. Il y a trois éditions de ſes Œuvres, dont la premiere a paru l'année même de ſa mort, & les deux autres ſont poſtérieures.

Les Auteurs des Annales Poétiques & du Parnaſſe des Dames, ont rapporté quelques-uns de ſes vers : nous nous diſpenſerons d'en copier d'autres, & nous obſerverons ſeulement que des deux Pieces de ce Recueil, les plus ſingulieres ſont intitulées, l'une le Triomphe des Muſes ſur l'Amour, & l'autre les Obſeques de l'Amour.

L'autre femme Poëte dont j'ai à parler, eſt bien plus illuſtre, & a compoſé plus d'Ouvrages que la Couſine Perrenette.

Louiſe Labbé, ou la belle Cordiere.

Elle étoit aussi de Lyon, & a été générale-ment connue sous le nom de la belle Cordiere, parce que son mari étoit Marchand de cordes. Elle étoit née, dit-on, en 1526. On ne sait pas trop pourquoi n'ayant encore que quinze ans elle prit du goût pour l'état Militaire; mais enfin elle s'habilla en homme, partit pour l'armée, & se signala particuliérement au siége de Perpignan en 1542. On l'appeloit à l'armée le Capitaine Louis. Entre autres talens, elle avoit celui de monter parfaitement à cheval. Un Cavalier qu'on ne nomme pas, pour qui l'on dit qu'elle conserva long-temps un attachement fort tendre, découvrit en elle des qualités moins militaires, mais plus séduisantes, & l'engagea à reprendre les habits & les inclinations propres à son sexe. D'après le portrait que nous font de sa figure plusieurs Historiens de Lyon, & celui qui a été gravé à la tête des dernieres éditions de ses Œuvres, elle étoit belle, bien faite, & fraîche. Quand elle fut de retour à Lyon, son pere songea à la marier. Il paroît que, loin que la campagne de Perpignan eût fait tort à sa réputation, au contraire elle lui avoit donné une sorte de considération, qui, en la rendant plus célebre, la rendoit plus intéressante.

Un homme qui faisoit un gros commerce de cordes, qui étoit riche, & propriétaire de plusieurs maisons dans Lyon, se proposa pour l'épouser, & fut accepté. Selon toute apparence, il vécut assez bien avec sa femme, mais n'en eut point d'enfans, & au bout de quelques années il la laissa veuve. Depuis ce moment jusqu'en 1566 qu'elle mourut âgée d'environ quarante ans, elle mena la vie la plus heureuse & la plus agréable. Son époux lui avoit laissé la jouissance de ses biens pendant sa vie. Elle occupoit une belle maison, qu'on a abattue dans la suite, pour percer une rue, qui a retenu son nom, & s'appelle encore à Lyon la rue de la belle Cordiere. Louise Labbé nous apprend elle-même que cette maison étoit magnifique, richement meublée, & avoit un joli jardin. C'étoit là qu'elle réunissoit la meilleure compagnie de Lyon en hommes, & les étrangers les plus distingués qui passoient par cette ville. Elle savoit très-bien le Grec & le Latin, parloit facilement l'Italien & l'Espagnol, chantoit & jouoit de tous les instrumens avec une grace infinie. Elle avoit rassemblé une Bibliotheque, composée des meilleurs Livres de toutes les Langues qu'elle savoit. Entourée d'admi-

rateurs de ses charmes, de ses talens & de ses connoissances, elle triomphoit au milieu de ce cercle; & il ne faut pas s'étonner si la calomnie ou la médisance se sont plues à lui reprocher d'avoir été trop sensible aux complimens qu'on lui prodiguoit. Des Auteurs contemporains ont osé dire qu'il suffisoit d'être Poëte ou Bel-esprit pour obtenir d'elle avec facilité des faveurs, qu'elle refusoit toujours aux sots & aux gens sans mérite. Duverdier a été jusqu'à dire que sa vertu ne résistoit point à l'appas de l'or: quoi qu'il en soit, ses vers nous prouvent qu'elle étoit galante & spirituelle. Ses Poésies ont été imprimées à Lyon de son vivant, & dès l'an 1555. Elle les dédia à Clémence de Bourges, Demoiselle Lyonnoise, qui étoit alors son amie intime, mais avec qui elle se brouilla quelque temps après. Pour trouver la cause de cette rupture, il ne faut que faire réflexion que ces deux amies étoient également aimables, qu'elles avoient l'une & l'autre des connoissances & des talens, mais que Clémence étoit plus jeune. Celle-ci en étoit encore à son premier Amant; c'étoit un jeune Militaire, que son état & son devoir obligeoient de s'absenter souvent de Lyon. Clémence lui adressoit des vers qu'elle commu-

niquoit à son amie, & ne cessoit de l'entretenir de l'objet de sa passion. Une Coquette est une Confidente toujours dangereuse. L'Officier revint; Louise Labbé le trouva aimable; & lui fit des agaceries, auxquelles il répondit. L'infidélité fut d'abord soupçonnée, & bientôt constatée, & les deux amies rompirent ensemble avec le plus grand éclat. La malheureuse Clémence ne résista pas long-temps au chagrin que lui causa cette aventure, ou peut-être celui de la mort de son Amant, qui fut tué quelque temps après dans une expédition de guerre. Elle mourut jeune, & les regrets de toute la Ville de Lyon la suivirent au tombeau.

Il ne nous reste plus à parler que des Poésies de la belle Cordiere : le plus considérable de ses Ouvrages est une espece de Comédie, intitulée le Débat de Folie & d'Amour. Elle est divisée en cinq Actes, ou pour mieux dire en cinq Dialogues, dont les Interlocuteurs sont la Folie, l'Amour, Vénus, Jupiter, Apollon & Mercure. Le sujet est assez simple, mais très-ingénieux. C'est celui dont l'illustre La Fontaine a fait une Fable sous le titre de l'Amour aveuglé par la Folie. Si c'est Louise Labbé qui a le mérite d'une inven-

tion aussi ingénieuse, cela suffiroit seul pour justifier les éloges qui ont été prodigués à son esprit & à son goût. D'ailleurs sa Poésie, quoique souvent négligée, a communément de la grace & de l'élégance, quelquefois même de l'énergie quand il est question d'exprimer une passion que le cœur de la belle Cordiere étoit accoutumé à ressentir. On a comparé cette femme Auteur à Sapho, effectivement ses vers en respirent quelquefois la chaleur; mais c'est Ovide qu'elle prit pour modele, & ses Elégies paroissent exactement calquées sur celles du Courtisan d'Auguste. Quelques-unes de ses Elégies & de ses Sonnets que l'on trouve dans le quatrieme volume des Annales Poétiques, & qu'on y lira sûrement avec plaisir, en sont la preuve. On a inséré dans le même Recueil quelques vers à sa louange, qui sont également agréables.

Bonnaventure des Perriers.

Bonaventure des Perriers est plus connu par ses Contes en prose, que par ses vers. Tout le monde sait qu'il étoit Valet de Chambre de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, par conséquent camarade de Clément Marot, & son ami. Il eut, dit-on, quelque part aux Nouvelles publiées sous le nom de la Reine,

sa

ſa Maîtreſſe, & à la Marguerite des Marguerites, contenant les Poéſies de cette Princeſſe : d'ailleurs on a publié comme de lui ſeul, les Récréations & joyeux Devis, & le *Cymbalum Mundi*, Ouvrage qui fit du bruit, fut condamné, & méritoit de l'être. Leur Auteur eſt mort en 1544 ; ſelon quelques-uns, il ſe tua lui-même, étant devenu fou ; il avoit pris pour ſa Deviſe : *Loiſir & Liberté.*

Béranger de la Tour.

Beranger de la Tour d'Albenas en Languedoc, eſt un autre Auteur du même temps, très-fécond, car j'ai trois Recueils differens de ſes Œuvres, contenant des Poéſies de tous les genres, mais preſque toutes très-mauvaiſes. Son Siecle d'or commence par une deſcription du Chaos, très-reſſemblante, car je n'ai jamais vu de cacophonie plus complette. Je me ſuis endormis en liſant ſes Elégies & ſes Sonnets, & je n'ai pas eu le courage de lire ſes Lamentations de Jérémie. Il n'y a aucune grace dans ſes Chanſons, aucun ſel dans ſes Epigrammes, quoiqu'il y en ait de fort ordurieres, & je n'ai pu deviner le mot d'aucune de ſes Enigmes ; voilà pour le premier de ſes Recueils. Le ſecond commence par la Choréide ou Louange du bal. Cet éloge de la danſe, donne plus d'envie

de ſommeiller, que de danſer. Les Epîtres, Epigrammes & Enigmes ne valent pas mieux dans ce ſecond Recueil que dans le premier; mais on y trouve une piece burleſque aſſez ſinguliere: c'eſt la Nazéide, ou l'Eloge ſatirique des grands nez. Entre autres plaiſanteries, l'Auteur aſſure poſitivement avoir découvert que la diſgrace du fameux Poëte Ovide Nazon, vint de ce que toute la Cour d'Auguſte étoit jalouſe de la beauté & de la grandeur de ſon nez.

Le troiſieme Recueil commence par l'Amie des Amies; c'eſt un Poëme en quatre Livres, tiré d'une épiſode du Roland furieux de l'Arioſte (l'Hiſtoire de Zerbin & d'Iſabelle): le ſujet eſt intéreſſant dans l'original & dans d'autres traductions Françoiſes; mais celle-ci eſt inliſible, tant à cauſe de la dureté de la Poéſie, que du caractere de l'impreſſion, qui eſt du petit nombre de ceux qu'on a nommés caracteres de Civilité, parce qu'ils ont ſervi à imprimer la Civilité puérile & honnête. Dans ce même Recueil, eſt la Moſchéide ou le Combat des Mouches & des Fourmis, tiré du Poëme Macaronique de Folengo ou Merlin Cocaye. Cela pourroit être plaiſant, mais la Poéſie de

Beranger de la Tour rend tout ennuyeux. Enfin, la Contre-amitié & l'Amie rustique, contenant cinq Eglogues, sont les derniers Ouvrages de ce méchant Auteur.

Philibert Bugnyon n'est pas meilleur Poëte que Beranger de la Tour; le Recueil de ses Poésies est intitulé Erotasmes de Phidie & Gélasine. Gélasine veut dire riante, à ce que nous apprend Bugnyon lui-même; c'est le nom qu'il donnoit à la Dame de ses pensées. Nous ne voyons pas qu'elle lui en ait inspiré aucunes d'assez spirituelles, pour mériter d'être communiquées à nos Lecteurs. D'ailleurs, si Bugnyon n'étoit pas un grand Poëte, c'étoit du moins un savant Jurisconsulte; son Ouvrage Latin sur les anciennes Loix abrogées, est rempli d'excellentes remarques. Philibert Bugnyon.

Enfin, nous voilà dans le cas de parler d'un Poëte qui a pris un vol bien plus élevé que tous ceux dont nous avons fait mention jusqu'à présent; c'est Joachim du Bellay, homme de qualité, dont la famille, dans ce siecle-là même, produisit un grand nombre d'hommes illustres dans les Armes, la Politique, les Lettres, & sur-tout dans l'Eglise. Retenu long-temps chez lui par les embarras de ses affaires de famille, il parut Joachim du Bellai.

ensuite à la Cour de François premier, sous les auspices du Cardinal du Bellay son cousin ; il le suivit à Rome, & y passa trois ans avec lui. A son retour, Eustache du Bellay, Evêque de Paris, lui procura un Canonicat de Notre-Dame, qu'il ne garda pas bien long-temps, étant mort à l'âge de trente-cinq, ou tout au plus de trente-sept ans, en 1560. On prétend que le Cardinal du Bellay étoit disposé alors à lui résigner l'Archevêché de Bordeaux. Ses premieres Poésies sont toutes galantes ; il les adresse à sa Maîtresse, qu'il appelle Olive. On croit que c'étoit une Demoiselle d'Angers, dont le vrai nom étoit Viole. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il entra dans l'état Ecclésiastique. On connoissoit avant lui le Sonnet en France ; mais il est celui de nos Poëtes qui en a le plus fait, & de meilleurs. Il avoit pris pour son modele Pétrarque, & a réussi à l'imiter parfaitement, & à en transporter toutes les beautés dans notre Langue, sans le traduire. Un autre modele qu'il s'est encore proposé, c'est Ovide; il a imité les Tristes de ce Poëte Latin, en composant ses Regrets, dans lesquels il se plaint autant d'être à Rome, qu'Ovide se plaignoit

d'être exilé chez les Sarmates. Dans ses Poésies lyriques, Odes & Chansons, il a transporté la plupart des beautés d'Horace; enfin, il y a quelques-uns de ses petits Poëmes, du genre noble & héroïque, dans lesquels on voit qu'il s'éleve, & est capable de traîter dignement de grands sujets; il a de la verve, de l'énergie, & une expression vraiment poétique. Il étoit ami de Ronsard, & un peu plus vieux que lui: il semble que c'est de du Bellay que celui-ci apprit à transporter dans notre Langue certaines expressions, tirées du Grec & du Latin, qui rendent quelquefois les idées que nous ne pourrions exprimer sans ce secours; mais Ronsard abusa de cette ressource: du Bellay en a usé plus sobrement; ces expressions font un bien meilleur effet dans ses vers. Pasquier assure qu'il introduisit le Sonnet en France.

Défense & Illustration de la Langue Françoise.

A la tête de ses Poésies, on trouve un Ouvrage en prose, intitulé Défense & Illustration de la Langue Françoise, qui mérite bien que nous nous y arrêtions un peu. L'Auteur des Annales Poétiques en a rapporté quelques phrases; j'en ajouterai quelques autres. L'Ouvrage de du Bellay sur la Langue Françoise, est certainement le meilleur qu'il y ait eu sur cette

matiere jusqu'à son temps, & on peut même ajouter que ce sujet intéressant est resté long-temps après lui sans être mieux traité. Il paroît avoir deviné quel seroit le sort de notre Langue, & prévu qu'elle deviendroit la plus belle & la plus riche de toutes celles de l'Europe. Après avoir prouvé qu'il n'étoit point impossible de la perfectionner, il indique quels sont les moyens qu'il étoit à propos d'employer pour cet effet; ce sont ceux qui ont réussi. » Certainement, s'écrie-t-il, si nous avions » des Mécenes & des Augustes, les cieux » ne sont point assez ennemis de notre » pays & de notre langage, pour que nous » n'ayions bientôt des Virgiles. L'hon- » neur nourrit les Arts, & nous sommes » tous par la gloire enflammés à l'étude » des Sciences «.

On croiroit que Joachim du Bellay prévoyoit que le siecle suivant produiroit un Cardinal de Richelieu, un Louis XIV, & un Colbert.

Nous avons déjà dit qu'il n'étoit pas ennemi du Néologisme: effectivement, quand une Langue n'a pas encore acquis toute sa perfection, il est nécessaire d'inventer des mots nouveaux, pour rendre des idées qui ne peuvent point encore

être suffisamment exprimées & distinguées. » Je veux bien, dit-il, avertir » ceux qui entreprendront quelque grande » œuvre, qu'ils ne craignent point d'a» dopter, inventer, & composer à l'imi» tation des Grecs, quelques mots Fran» çois, comme Cicéron se vante d'avoir » fait en sa Langue. Si les Grecs & les » Latins avoient été superstitieux en cet » endroit, auroient-ils eu de quoi magni» fier si hautement cette abondance de » connoissances & idées qui est en leurs » Langues ? Non : combien qu'ils fussent » plus que nous copieux & riches, néan» moins ils ont conseillé aux doctes hom» mes d'user de mots non accoutumés, » aux choses non accoutumées «.

En parlant de la rime, il en attribue l'invention aux Bardes, espece de Compagnie ou Société Académique de Poëtes, établie par Bardus, cinquieme Roi des Gaules.

Il attribue l'invention des Anagrammes au Poëte Grec Lycophron, & prétend qu'il y a long-temps qu'elles sont établies en France. Enfin, il termine ainsi son discours : » L'on doit penser que les » Arts & Sciences n'ont reçu leur perfec» tion tout à un coup, & d'une même main :

» ainçois par succession de longues années, » chacun y conférant quelque portion de » son industrie, sont parvenus au point » de leur excellence «.

Quant aux Poésies de Joachim du Bellay, sans copier ce qui en est rapporté dans les Annales Poétiques, & qui est assez considérable, occupant environ cent cinquante pages, nous remarquerons qu'il a fait une Ode sur la naissance du petit Duc de Beaumont, fils de Monseigneur de Vendôme & de la Reine de Navarre. Ce petit Duc de Beaumont, né en 1553, fut dans la suite le grand Roi Henri IV. Le Poëte, selon l'usage, prédit que ce petit Prince feroit un jour les plus grandes choses; qu'il seroit grand Conquérant, bon Roi, & profond Politique (1).

Presque immédiatement après cette Ode, on trouve une suite de Sonnets adressés par du Bellay à la Reine de Navarre, & répondus par cette Princesse. Cette Reine étoit Jeanne d'Albret, fille de la fameuse Marguerite de Valois, qui

(1) Pour cette fois, le Poëte rencontra juste; mais en revanche, combien de fois ses Confreres ne se sont-ils pas trompés en tirant de pareils horoscopes?

avoit hérité de ſa mere, de ſon goût & de ſon talent pour la Poéſie ; car il y a apparence que les vers qui ſont attribués ici à cette Princeſſe, ſont véritablement d'elle : la Poéſie en eſt dure, & les penſées aſſez médiocres ; mais la tournure en eſt aſſez noble. Elle traite du Bellay de grand Poëte, & lui demande excuſe d'oſer mêler ſes vers avec les ſiens.

Une autre Héroïne de du Bellay, & avec qui il étoit auſſi en correſpondance poétique, étoit Marguerite de France, fille de François I, qui fut Ducheſſe de Savoie. Il lui adreſſa un grand nombre de vers, & en reçut quelques réponſes.

Les Traductions du quatrieme & du ſixieme Livre de l'Enéïde par du Bellay, ont paſſé dans leur temps pour excellentes ; elles ſont aujourd'hui inliſibles, parce que les mots ont vieilli : cependant on reconnoît à travers ces expreſſions, que l'on appelle à préſent Gauloiſes, quelques tournures de vers nobles & heureuſes. A la ſuite de ces Traductions, il y en a une d'un petit morceau plus ſingulier qu'important, dont l'Auteur original eſt cependant le célebre Virgile. Il eſt intitulé *Moretum*, & fort peu de gens ſavent au juſte ce que veut dire ce mot Latin.

C'eſt le nom d'une ſauce ou d'un ragoût que les Payſans habitans des Apennins mangeoient du temps d'Auguſte. Du Bellay applique à ceux du Limouſin les détails de la compoſition de cette rôtie, dont la baſe eſt une galette. Il repréſente le Payſan coupant le grain, le portant au moulin, d'où il en rapporte de la farine, que ſa femme fait cuire ſous les cendres, & en forme une galette, qu'on couvre d'oignons, d'échalottes, & d'herbes écraſées, avec un peu d'huile : on en compoſe ainſi une eſpece de gâteau ou rôtie moins fade que le pain ordinaire. Les pauvres Payſans épargnent ainſi tout le reſte des productions de leurs champs & de leurs baſſes-cours, & au lieu de les conſommer par eux-mêmes, ils les portent & les vendent au marché. On conçoit que ce détail doit tirer tout ſon mérite de la naïveté & de la vérité avec leſquelles il eſt traité : mais l'Auteur des Géorgiques ne pouvoit manquer de ſe faire admirer même dans un auſſi petit ſujet.

Ce que du Bellay appelle ſes Regrets, qu'il a composé pendant qu'il étoit à Rome & qu'il regrettoit la France, eſt un Recueil de cent quatre-vingt-quatre Sonnets, à la ſuite deſquels on en trouve

trente-deux, qui forment un premier Livre sur les Antiquités de Rome.

L'Hymne à la Surdité, que Joachim du Bellay a adressé à son ami Ronsard, est une Piece ingénieuse, & qui, si elle étoit écrite dans un François plus moderne, feroit encore aujourd'hui beaucoup de plaisir : j'en rapporterai quelques traits. Elle commence par de grands complimens que du Bellay fait à Ronsard, qu'il reconnoît lui être infiniment supérieur. Cependant on voit aisément à travers ces éloges, que les contemporains de ces deux Poëtes reconnoissoient dans chacun un mérite particulier : en voici la preuve.

Au reste, quoique ceux qui trop me favorisent,
Au pair de tes Chansons les miennes autorisent,
Disant, comme tu sais, pour me mettre en avant,
Que l'un est plus facile, & l'autre plus savant.
Si ma facilité semble avoir quelque grace,
Si ne suis-je pourtant enflé de telle audace
De la contrepeser avec ta gravité,
Qui sait à la douceur mêler l'utilité.
Tout ce que j'ai de bon, tout ce qu'en moi je prise,
C'est d'être, comme toi, sans fraude & sans feintise;
D'être bon compagnon, d'être à la bonne foi,
Et d'être, mon Ronsard, demi-sourd comme toi.
Demi-sourd ! ô quel heur ! plût aux bons Dieux que j'eusse
Ce bonheur si entier, que du tout je le fusse !

Entrant dans sa matiere, du Bellay

établit que, la nature nous ayant donné cinq ſens par leſquels nous éprouvons toutes ſortes de ſenſations, on eſt malheureux d'avoir été toujours privé de l'ouïe, qui eſt le premier moyen par lequel on peut acquérir des connoiſſances: mais il ſoutient, que quand une fois on s'eſt ſuffiſamment ſervi de ſes oreilles pour les acquérir, on peut ſe conſoler d'être ſourd.

Mais cetui-la, Ronſard, qui n'eſt ſourd de nature,
Ains l'eſt par accident, s'il a, par nourriture,
Quelque ſavoir acquis, eſt un bon animal
Privé d'un peu de bien & de beaucoup de mal;
Car tout le bien qu'on peut recevoir par l'oreille,
Procede ou d'un doux ſon, qui notre eſprit réveille,
Ou d'un plaiſant propos, dont notre entendement
Reçoit, en l'écoutant, quelque contentement.
Or, celui qui eſt ſourd, ſi tel défaut lui nie
Le plaiſir qui provient d'une douce harmonie,
Auſſi eſt-il privé de ſentir mainte fois
L'ennui d'un faux accord, une mauvaiſe voix,
Un fâcheux inſtrument, un bruit, une tempête,
Une cloche, une forge, un rompement de tête;
Le bruit d'une charrette, & la rude chanſon
D'un aſne qui ſe plaint en effroyable ſon:
Et s'il ne peut goûter le plaiſir délectable
Qu'on a d'un bon propos qui ſe tient à la table;
Auſſi n'eſt-il ſujet à l'importun caquet
D'un indocte preſcheur, ou d'un fâcheux parquet;
Au babil d'une femme, au long prône d'un Prêtre,

Au gronder d'un Valet, aux injures d'un Maître,
Au causer d'un Bouffon, aux brocars d'une Cour,
Qui font cent fois le jour désirer d'être sourd.
Mais il est mal venu entre les Damoiselles.
O ! bienheureux celui qui n'a que faire d'elles.........!
Mais il est soupçonneux, & toujours dans son cœur
Se fait croire qu'il sert d'argument au moqueur.
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme :
Ains pour tel qu'il se croit, doit croire qu'on le nomme.
Mais il n'est appelé au conseil des Seigneurs.
O ! que bien cher souvent s'achettent tels honneurs,
De ceux qui tels secrets dans leurs oreilles portent,
Quand, par légéreté, de la bouche ils leur sortent !
Mais il est taciturne. O ! bienheureux celui,
A qui le trop parler ne porte point d'ennui,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne déplaise !
Le parler toutefois entretient les amis,
Et nous est de nature à cet effet permis.
Et ne peut-on pas bien à ses amis écrire,
Voire mieux à propos, ce qu'on ne leur peut dire ?
La surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
Des plaisirs de la Cour, & du bas populaire,
Pour suivre par un trac encore non battu,
Ce pénible sentier qui mene à la vertu.
Elle seule a tissu l'immortelle couronne
Du Myrthe Paphien qui ton chef environne :
Tu lui dois ton laurier, & la France lui doit,
Qu'elle peut désormais se vanter à bon droit,
D'un Horace & Pindare, & d'un Homere encore,
S'elle voit ton Francus, ton Francus qu'elle adore,
Pour ton nom seulement, & le bruit qui en court.
Dois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'être sourd ?

Je te ſalue, ô ſaincte, & alme Surdité,
Qui, pour Throſne & Palais de ta grand Majeſté,
T'es cavé bien avant ſous une roche dure,
Un antre tapiſſé de mouſſe & de verdure.............

Pour le loyer d'avoir ton mérite vanté,
Et d'avoir à ton loz ce Cantique chanté,
Ah! ſois-moi favorable : & ſi quelqu'un enrage
De vouloir, par envie, à ton nom faire outrage,
Qu'il puiſſe un jour ſentir ta grande déité,
Pour ſavoir, comme moi, que c'eſt que ſurdité.

Pléïde des Poëtes François du ſeizieme ſiecle.

Joachim du Bellay eſt regardé comme le premier de ceux qui compoſent une certaine Pléïade des Poëtes les plus illuſtres au milieu du ſeizieme ſiecle. On ſait que le mot de *Pléïade*, qui vient du Grec, ſignifie une conſtellation de ſept étoiles : on a pris plus d'une fois ce nom dans un ſens métaphorique, pour ſignifier un aſſemblage de ſept perſonnes remarquables dans quelque genre que ce ſoit.

La Pléïade dont nous parlons ici, fut, dit-on, formée par Ronſard, qui y aſſocia avec lui ceux qu'il reconnoiſſoit lui-même comme ſes plus dignes Confreres : ſavoir, du Bellay, Jodelle, Remi Belleau, Jean-Antoine de Baïf, Dorat, & Ponthus de Thiard. Il eſt certain que ce ſont ceux qui ont mérité le plus d'eſtime pendant ce temps-là, & qui peuvent nous

faire juger le mieux du progrès qu'a fait la Poésie pendant ce siecle : aussi allons-nous commencer par eux l'examen qui nous reste à faire des productions de leur temps ; mais ensuite nous dirons encore quelques mots d'une foule d'autres Auteurs moins considérables, par lesquels nous terminerons la carriere que nous nous sommes proposé de parcourir dans ce Volume.

Le fameux Ronsard, né en 1525, étoit Gentilhomme. Son pere, qui étoit Chevalier de l'Ordre du Roi, & habitoit un Château dans le Vendomois, nommé la Poissonniere, avoit toujours écrit & prononcé son nom Roussard ; mais le fils reprit le nom de Ronsard, qu'il disoit être celui de ses ancêtres, venus de Hongrie en France sous Philippe de Valois. Etant jeune, il fut Page du Duc d'Orléans, un des fils de François I, qui mourut avant son pere. Il passa en la même qualité auprès de Jacques V, Roi d'Ecosse, lorsque ce Monarque épousa Magdeleine de France. Ayant séjourné quelques années en Ecosse & en Angleterre, il voyagea dans les Pays-Bas, en Piémont & en Allemagne : il fit ce dernier voyage à la suite de Lazare de Baïf, Ronsard.

Ambaſſadeur de France à la Diette de l'Empire. Ce ſavant Miniſtre avoit un fils naturel (Jean-Antoine de Baïf), qu'il faiſoit élever avec un ſoin extrême ; il lui avoit donné pour Inſtituteur Jean Dorat. Ronſard profita des mêmes leçons, & ſe trouva très-lié avec le Maître & le Diſciple, dont il a fait deux aſtres de ſa Pléïade. Dorat le mit en état de traduire du Grec la Comédie de Plutus, d'Ariſtophane : cette Traductïon fut jouée au College de Coqueret, par une troupe d'Ecoliers & d'amis. Le malheur qu'il eut de devenir ſourd avant l'âge de vingt-cinq ans, lui procura l'avantage de ſe livrer entiérement à l'étude & aux Lettres, & le fit renoncer, quoique bon Gentilhomme, à l'état Militaire & aux emplois de la Cour. Il ſe mit à faire nombre de Pieces de vers François, dont quelques-unes eurent beaucoup de vogue, & lui firent la plus grande réputation. Il fut en grande eſtime à la Cour de François I & de Henri II. Il eut pour Critique & Antagoniſte, Mellin de Saint-Gelais, dont nous avons parlé ; & pour ami, Joachim du Bellay, dont il adopta à un certain point les principes ſur la maniere d'enrichir la Langue Françoiſe : mais il les outra, & crut à tort

notre

notre Langue si pauvre, qu'il étoit nécessaire d'y transporter toutes les expressions des Grecs & des Latins. Comme Ronsard savoit parfaitement ces Langues mortes, il lui étoit très-aisé d'en comprendre les termes : mais tant s'en faut que l'usage inconsidéré qu'il a fait de son érudition dans son style poétique ait produit un bon effet; au contraire il l'a rendu presque inintelligible : cependant au milieu de son obscurité & de son pédantisme, on y trouve de la noblesse, de la verve, des expressions heureuses, & même du génie.

Le genre que Ronsard adopta principalement, ce fut l'Ode; & il y réussit si bien, qu'on l'a regardé comme l'Inventeur de l'Ode Françoise, quoique d'autres en eussent fait avant lui, particuliérement Joachim du Bellay. Ronsard prit pour modele Pindare, plutôt qu'Horace, & à l'imitation de ce Poëte Grec, il s'élevoit quelquefois jusques aux nues; c'est ce qu'il appeloit lui-même pindariser; d'où est venue l'expression dont on se sert encore aujourd'hui, puisqu'en parlant de quelqu'un qui emploie des termes très-recherchés & peu connus, on dit qu'il pindarise.

Ronſard embraſſa l'état Eccléſiaſtique ; mais quoi qu'en diſe M. de Thou, jamais il ne fut revêtu du caractere Sacerdotal, ni ne poſſéda de Bénéfice à charge d'ames. Il fut Abbé Commendataire de Belloſane, & eut deux bons Prieurés, celui de Croix-val, & celui de Saint-Côme-lès-Tours. Ce dernier eſt dans une ſituation très-agréable. Ce Poëte s'y plaiſoit beaucoup, & y faiſoit de fréquens & longs ſéjours.

Cinq Rois ſucceſſivement honorerent Ronſard de leur eſtime, & d'une amitié particuliere : ſavoir, François I, Henri II, François II, Charles IX, & Henri III. Mais celui de tous ces Monarques qui le traita avec le plus de diſtinction, fut Charles IX ; il compoſa même des vers à ſa louange. Marie Stuard, Reine d'Ecoſſe, & veuve de François II, regardoit ſes Poëſies comme une de ſes plus grandes conſolations dans ſes malheurs.

Ce fut en 1585 que Ronſard mourut, dans ſon Prieuré de Saint-Côme. En 1610, un Abbé de la Chetardie, ſon ſucceſſeur dans ce Bénéfice, lui fit élever un tombeau de marbre, ſur lequel on voit ſon buſte, fait par un habile Sculpteur François dont j'ignore le nom.

En 1586, on fit au Collége de Bon-

court, une espece d'Apothéose à Ronsard. Tout ce qui caracterise une fête destinée à honorer la mémoire d'un grand Poëte, étoit réuni dans celle-ci. Son Christianisme & même sa Catholicité n'étant point suspects, on lui fit un service solennel : le Roi y envoya sa Musique ; & les vers Latins faits exprès pour cette circonstance, y furent chantés par un nommé Mauduit, le meilleur Musicien de ce temps-là. L'Abbé du Perron, qui fut depuis Cardinal, prononça l'Oraison Funebre ; le Cardinal de Bourbon, & un grand nombre de Princes & de Seigneurs, honorerent la cérémonie de leur présence. Elle fut terminée par le récit & la distribution d'une multitude presque infinie de vers Grecs, Latins & François, & d'éloges en prose du grand & illustre Ronsard. Malheureusement la postérité n'a pas pleinement confirmé les éloges excessifs qui furent prodigués alors à ce Poëte. Environ cent ans après, Despreaux osa dire que Ronsard *réglant tout, brouilla tout*. Enfin, il est tombé dans un mépris si grand, que l'on a de la peine convenir aujourd'hui, que si cet Auteur a beaucoup de défauts, il a aussi quelque mérite.

Ronſard a eu de ſon vivant de grands ennemis ; mais il ſe croyoit ſi ſupérieur à eux, qu'il a oſé adreſſer à un de ſes Critiques cet inſolent Sonnet :

De ſoins mordans & de ſoucis divers
Soit ſans repos ta paupiere éveillée,
Ta levre ſoit de noir venin mouillée,
Tes cheveux ſoient de viperes couverts.

Du ſang infect de ces gros lézars verds
Soit ta poitrine & ta gorge ſouillée ;
Et d'une œillade envieuſe & rouillée,
Tant que voudras guignes-moi de travers.

Toujours au Ciel je leverai la tête,
Et d'un écrit qui bruit comme tempête,
Je foudroirai de tes monſtres l'effort.

Autant de fois que tu ſeras leur guide,
Pour m'aſſaillir, ou pour ſaper mon fort,
Autant de fois me ſentiras Alcide.

Dans un autre endroit de ſes Œuvres, il dit :

Quelqu'un après mille ans, de mes vers étonné,
Voudra dedans mon loir comme en Permeſſe boire ;
Et voyant mon pays, à peine pourra croire,
Que d'un ſi petit lieu tel Poëte ſoit né.

Le pauvre Ronſard s'eſt bien trompé, puiſque moins de deux ſiecles après ſa mort, on ne trouve d'étonnant dans ſa Poéſie, que ſa platitude. Comme il étoit zélé Catholique, & que les Miniſtres Hu-

guenots s'acharnerent contre sa personne, & lui dirent toutes les injures imaginables, le traitant de pédant, &c..... on crut que c'étoit la haine de parti qui les faisoit parler; mais avec le temps, on a reconnu que les reproches qu'il essuyoit sur l'obscurité de son style & sa pédanterie, étoient bien fondés; & Catholiques & Protestans se sont réunis pour convenir que, sans conséquence pour sa Religion, sa poésie étoit mauvaise.

Les premiers Livres des Œuvres de Ronsard sont tous remplis de Poésies galantes. La beauté qu'il a le plus célébrée dans ces vers, étoit une Demoiselle, nommée Cassandre: on croit qu'elle étoit de Blois. Il paroît qu'elle lui tint rigueur pendant si long-temps, qu'enfin il quitta son service, & s'attacha à une nouvelle Maîtresse, nommée Marie. Il n'eut aucun reproche à faire à celle-ci; mais elle mourut & après l'avoir beaucoup regrettée, Ronsard célébra une certaine Hélene, & une Demoiselle Astrée, qui sont peut-être des personnages fantastiques. Mais, selon quelques Mémoires, la premiere étoit Mademoiselle d'Atri, de la Maison d'Aquaviva, dont Charles IX étoit amoureux; & c'étoit au nom &

expoſe pas le plan. Je vais le faire connoître en peu de mots : il eſt précédé d'une Préface touchant le Poëme héroïque, dans laquelle l'Auteur approuve, exalte même les circonlocutions poétiques, & les expreſſions métaphoriques qu'il croit eſſentielles à tout Ouvrage en vers : en conſéquence de ce principe, il les a multipliées à l'infini dans ſon Poëme, & l'a rendu très-ridicule. Il n'approuve pas moins la multiplicité des événemens merveilleux & des prodiges, les regardant comme de grandes machines eſſentielles à la décoration d'un Poëme épique ; auſſi n'en a-t-il pas été plus économe, quoiqu'il convienne que les Fables des temps héroïques, ſur leſquelles Homere a compoſé ſon Iliade, n'étoient pas plus vraies que les exploits des Chevaliers de la Table ronde, ſur leſquels on a fait & on feroit encore des Poëmes épiques auſſi beaux que ceux d'Homere. Au reſte, il donne d'aſſez bons avis ſur la façon de conſerver le coſtume & l'eſprit de l'antiquité, en écrivant dans une Langue moderne. Enfin Ronſard nous avertit qu'il a compoſé ſon Poëme en vers de dix ſyllabes, meſure qu'il croit la plus propre au Poëme épique, trouvant celle des vers

héxametres languissante, en quoi il s'est évidemment trompé.

A la tête du Poëme, on voit le portrait du Roi Charles IX, avec quatre vers remarquables; les voici: ils sont d'Amadis Jamin, aussi bien que l'Argument des quatre Livres que nous rapporterons ensuite en peu de mots.

> Tu n'as, Ronsard, composé cet Ouvrage;
> Il est forgé d'une Royale main:
> Charles savant, victorieux & sage,
> En est l'Auteur; tu n'es que l'Ecrivain.

Ces vers remarquables sembleroient supposer que Charles IX auroit au moins donné l'idée du Poëme de la Franciade, s'il n'en a pas fait les vers. Peut-être est-ce à cause de cela que Ronsard dit à la fin de son quatrieme Chant, que ce Roi, son protecteur, étant mort, il n'a pas le courage de pousser plus loin son Poëme. Nous allons voir si ce qu'il a publié doit faire regretter ce qu'il n'en a pas mis au jour.

Le sujet est cette fameuse Fable dont j'ai tant parlé dans mes Volumes précédens, & qui fait descendre les François de Francus, fils d'Hector. Ce Francus, Héros de la Franciade, est le même qu'Ho-

mere & Virgile appellent Aſtianax, qui devint l'objet de la haine des Grecs, & que ſa mere Andromaque ne put ſouſtraire à leur fureur, à l'éloquence & aux ruſes d'Ulyſſe. On crut que ce précieux enfant avoit péri, ayant été précipité du haut d'une tour: mais Jupiter ne voulant pas laiſſer éteindre la race d'Hector, avoit chargé Mercure de l'enlever, &, pour ainſi dire, de l'eſcamoter au milieu de ſa chute. Ce Dieu favorable l'avoit tranſporté en Epire, & l'avoit remis entre les mains d'Helenus, fils de Priam, qui vivoit aſſez paiſiblement dans cette contrée, où il avoit même épouſé Andromaque, veuve en premieres noces d'Hector, & en ſecondes, de Pyrrhus. Le fils étant ainſi rejoint à ſa mere, fut élevé avec ſoin & myſtere. Quand il fut aſſez grand, on l'envoya voyager, pour lui faire connoître les mœurs des différens Peuples. A ſon retour, Helenus qui étoit Devin, ayant reconnu que ſon neveu étoit deſtiné à devenir le Chef d'une grande Nation, & d'une race de Héros, s'arrangea pour le faire embarquer avec une troupe de jeunes Troyens, qui devoient, avec lui, gagner les mers d'Europe, & l'embouchure du Danube. Pour cacher aux

Epirotes leur dessein & leur marche, les Troyens, après avoir fait préparer leurs vaisseaux, prirent le temps que l'on célébroit la Fête de Cybele, & s'étant déguisés en Curetes & en Corybantes, Prêtres de la Déesse, armés de casques, de cuirasses d'écus & d'épées, ils gagnerent les bords de la mer, s'embarquerent, & firent voile.

On voit dans le Chant second, que Neptune, toujours ennemi des Troyens, excita une tempête qui dispersa leur flotte. Le vaisseau de Francion aborda seul dans l'Isle de Crete, où régnoit un Roi nommé Dicée, qui reçut très-bien le Prince Troyen, sur-tout quand celui-ci se fut fait connoître à lui, & que la Déesse Cybele lui eut apparu en songe, pour le lui recommander. D'un autre côté, Vénus voulant retenir pour quelque temps Francion en Crete, enflamma pour lui les deux filles de Dicée, dont l'une s'appeloit Climene, & l'autre Hyante. Le fils d'Hector eut d'ailleurs occasion de rendre service au Monarque qui l'avoit accueilli si généreusement.

Le Prince Orée son fils étoit détenu en captivité par un Géant, nommé Phouere. Francion entreprend sa délivrance, com-

bat le Géant, le tue, & ramene le Prince dans les Etats de son pere.

Le troisieme Chant est principalement rempli par les amours & les jalousies des deux sœurs Hyante & Climene. Chacune de son côté adresse des vœux aux Dieux, pour le succès de son amour; Francion en fait pour la continuation de son voyage; Vénus & Cybele prennent le parti d'Hyante: Climene se livre à la jalousie; mais pour se dissiper, elle prend le plaisir de la chasse, & s'y adonne avec tant d'ardeur, qu'elle y est tuée par un sanglier, envoyé par la vieille Cybele, qui vouloit délivrer sa protégée Hyante d'une rivale incommode.

Dans le Chant quatrieme, Hyante étant restée seule maîtresse d'attaquer le cœur de Francion, s'occupe de plus en plus du soin de lui plaire, & y réussit: mais le Prince Troyen n'oublie point qu'il doit aller beaucoup plus loin chercher fortune, & faire des conquêtes, & le déclare franchement à sa Maîtresse, qui étant instruite dans l'art de la Magie, convient avec lui de consulter les Dieux infernaux, & d'évoquer les Esprits, pour savoir quel devoit être son sort à l'avenir. L'évocation réussit; nombre de Démons apparoissent succes-

ſivement; ils apprennent à Francion qu'il doit s'établir dans les Gaules, & y faire régner une Nation, qui s'appelera de ſon nom, les Francs ou les François. Les premiers deſcendans de Francion habiteront le pays des Sicambres, d'où Marcomir les conduira plus avant: celui-ci aura pour ſucceſſeur Pharamond, qui établira le Loi Salique; enſuite Clodion qui paſſera le Rhin & la forêt Charbonniere (c'eſt-à-dire les Ardennes); ſon fils Mérovée s'établira à Tournay; enfin il donnera ſon nom à la premiere Race des Rois de France; mais la Nation conſervera le nom de François, & ſe reſſouviendra toujours de Francion.

Non contens de leur avoir montré ces premiers Princes François, les Démons font paſſer en revue devant Hyante & ſon Amant, Clovis, premier Roi Chrétien, & tous ſes deſcendans. On eſt bien étonné de voir les Démons prédire ainſi, avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, la converſion d'une grande Nation au Chriſtianiſme. Enfin, après avoir fait une énumération aſſez exacte de tous les Rois Mérovingiens, le Poëte parle de Charles Martel & de Pepin ſon fils, & conduit ainſi ſes Lecteurs juſques à la ſeconde

Race de nos Rois; mais il n'a pas poussé plus loin la vision de Francion, ni même composé d'autres Chants de son Poëme. Il y a apparence qu'il auroit continué cette grande prosopopée, & que nous aurions vu ensuite Francion enlever Hyante, ou l'abandonner, comme Enée fit Didon, remonter le Danube, & s'établir dans le pays des Sicambres. Nous ne pouvons que conjecturer & deviner à cet égard; quoi qu'il en soit, voici par quels vers Ronsard termine sa Franciade:

N'espere rien au monde de certain;
Ainsi que vent, tout coule de la main:
Enfant d'Hector, tout se change & rechange;
Le temps nous fait, le temps même nous mange.
Princes & Rois, & leurs races s'en vont,
De leurs trépas les autres se refont.
Chose ne vit d'éternelle durée,
La vertu seule au monde est assurée.

Etienne Jodelle.

Le troisieme Poëte de la Pléïade de Ronsard, est Etienne Jodelle, auquel on fait l'honneur de le regarder comme le pere de la Tragédie Françoise. Il naquit en 1532, & fit connoître de si bonne heure son talent pour la Poésie, que M. Baillet l'a placé au nombre des enfans célebres. Las de ne voir jouer sur les Théatres de Paris & de toute la France, d'autres

Tragédies que la Passion de Jésus-Christ, & le Martyre de quelques Saints, il entreprit de faire des Tragédies dans le goût de celles de Sophocle & d'Euripide, ou plutôt de celles de Séneque : on en avoit déjà composé, sur-tout en Italie; d'ailleurs quelques Pieces des Auteurs Grecs, la Médée de Senéque, & même la Sophonisbe de Trissin écrite en Italien, étoient traduites en François; mais on n'avoit point vu de représentations publiques d'aucun spectacle tragique, autre que les Mysteres, lorsque Jodelle, en 1555, fit représenter à l'Hôtel de Rheims, sur un théatre dressé exprès, » Cléopatre Captive, » Tragédie en cinq actes, en vers, avec » des chœurs, suivant la forme ancienne «. La troupe étoit composée d'Acteurs du plus grand mérite; l'Auteur Jodelle y jouoit un des principaux rôles; Remi Belleau & la Peruse y faisoient chacun un personnage : ils s'en acquitterent à merveille, & furent applaudis par le Roi Henri II, & toute sa Cour, qui assisterent à cette représentation. On prétend que le Roi fit donner cinq cents écus, pour fournir à la dépense que ce nouveau Spectacle avoit occasionnée aux Auteurs & aux Acteurs. Il n'y a nulle apparence qu'aucune

femme y ait figuré, quoique parmi les personnages il y ait une Reine, deux Confidentes, & un chœur de femmes tout entier; probablement ces rôles étoient joués par des hommes habillés en femmes: mais nous ignorons la maniere dont ils étoient distribués: peut-être Jodelle qui étoit encore jeune (car il n'avoit que vingt ans), représentoit-il Cléopatre. Cette premiere représentation fut suivie de plusieurs autres, en différens endroits, entre autres au Collége de Boncourt.

Voulant donner une Comédie, aussi bien qu'une Tragédie, Jodelle hasarda, la même année, sa Piece d'Eugene, ou la Rencontre. C'est une misérable Comédie en cinq actes, en vers de quatre pieds: mais enfin elle donna une idée d'un genre que l'on ne connoissoit pas. Didon, seconde Tragédie de Jodelle, eut sans doute un égal succès: le goût des Tragédies & des Comédies régulieres s'étant ainsi établi, on continua à faire & à représenter des Pieces de cette espece; mais nous n'en connoissons plus du premier Auteur. En 1556, il se chargea de l'exécution d'une Fête, que la Ville de Paris donna au Roi Henri II. Elle devoit être très-brillante, & remplie de mascarades,

de

de machines, de ballets, de devises ingénieuses, &c. &c. Mais l'exécution trop précipitée n'eut pas le succès que l'on en attendoit; tout manqua, & Jodelle, qui en fut très-fâché, ne se consola qu'en faisant imprimer tous les vers, & la description des machines qu'il avoit préparées pour cette occasion.

Quelques années après, une fête d'un autre genre réussit encore plus mal à Jodelle : étant à la campagne avec quelques-uns de ses amis, entre lesquels on comptoit toujours Ronsard & Belleau, ils trouverent plaisant & agréable de célébrer une espece d'orgie ou fête Bachique, dans laquelle ils immolerent un bouc au Dieu Bacchus; ils prétendoient par-là rappeler la mémoire de Thespis, que l'on regarde comme l'inventeur de la Tragédie, ou plutôt Trojédie, de deux mots Grecs qui signifient fête du bouc. Une pareille fête ne nous paroîtroit aujourd'hui que pédantesque & ridicule; mais il y a deux cents ans qu'elle fut considérée bien différemment. On accusa sérieusement les Auteurs de la Pléïade, ordonnateurs & acteurs de cette fête, de suivre la créance des Païens, & d'en avoir adopté les cérémonies. Les Protestans sur-tout se récrie-

rent contre ce prétendu Paganiſme. Nous n'avons pas tort, diſoient-ils, d'appeler les Catholiques, idolâtres, puiſque non contens de révérer les Images de leurs Saints, ils ſe proſternent devant les anciennes Divinités de la Grece & de Rome. Il fallut que Jodelle & Ronſard employaſſent bien des vers & des injures, pour repouſſer des attaques auſſi folles, qui avoient été portées au point qu'on vouloit les faire paſſer non ſeulement pour Idolâtres, mais même pour Athées.

Le reſte de la vie de Jodelle n'eſt pas bien intéreſſant : il mourut en 1573, âgé de quarante-un ans ; on dit qu'il étoit alors très-pauvre, ou du moins très-dérangé dans ſes affaires, mais il y avoit de ſa faute, car il étoit libertin : d'ailleurs, ayant été honoré des bontés d'Henri II, de la Ducheſſe de Savoie ſa ſœur, & de ſon fils Charles IX, il auroit dû être plus à ſon aiſe. Il y a trois éditions de ſes Œuvres, que je vais parcourir légérement. On y trouve une immenſe quantité de Sonnets, un aſſez bon nombre d'Odes, & un grand diſcours de Jules Céſar prêt à paſſer le Rubicon : le ſujet eſt beau & noble, mais il eſt traité longuement & ennuyeuſement : car ce diſcours a juſqu'à deux mille vers, &

s'il étoit achevé, il en auroit dix mille.

La Cléopatre ne put manquer de réussir, parce que c'étoit une nouveauté d'un genre fait pour exciter l'enthousiasme : cependant elle est pleine de défauts & de ridicules, mais il y a des beautés réelles ; on trouve sur-tout dans les chœurs de sages réflexions & de belles maximes, quoiqu'exprimées dans un langage qui empêche aujourd'hui d'en sentir tout le prix. Au contraire, on riroit bien de nos jours, si l'on voyoit sur la scene tragique une situation pareille à celle que je vais exposer. Octave Auguste accorde assez généreusement la vie à Cléopatre & à ses enfans, & elle lui livre tous ses trésors. Mais à l'instant survient un des Esclaves de cette Reine, nommé Seleuque, qui l'accuse d'en avoir caché la plus grande partie, en disant : Cléopatre captive, Tragédie.

Crois, César, crois, qu'elle a de tout son or
Et de son autre bien tout le meilleur caché.

Cléopatre entre en fureur en entendant cette accusation ; elle se jette sur Seleuque, le prend aux cheveux, & lui donne des soufflets & des coups sur la tête, en l'apostrophant ainsi :

Ah ! faux meurtrier, ah ! faux traître, arraché
Sera le poil de ta tête cruelle,

Que plut aux Dieux que ce fût ta cervelle !
Elle le bat.
Tiens, traître, tiens ; de quoi m'accuſes-tu ?
Me penſois-tu veuve de ma vertu
Comme d'Antoine ? Ah ! traître,

SELEUQUE.

Retiens-la ;
Puiſſant Céſar, retiens-la donc.

CLÉOPATRE.

Voilà
Elle l'accable de coups de poing & de coups de pieds.
Que je pourrois, ce me ſemble, froiſſer
Du poing tes os, & tes flancs crevaſſer.

OCTAVE.

. . . . O ! quel grinſſant courage !
Mais rien n'eſt plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. Eh bien donc, Cléopatre,
N'êtes-vous pas jà ſaoule de le battre ?

Cependant Octave appaiſe la Reine d'Egypte, en lui permettant de garder tous ſes tréſors : mais ayant appris qu'il vouloit la mener en triomphe à Rome, elle prend la réſolution de ſe tuer, & fait d'avance ſon Epitaphe & celle d'Antoine, voulant que leurs deux corps ſoient réunis dans le même tombeau.

Ici ſont deux Amans, qui, heureux en leur vie,
D'heur, d'honneur, de lieſſe ont leur ame aſſoupie :
Mais enfin tel malheur on leur vit encourir,
Que le bonheur des deux eſt de bientôt mourir.

S'il y a des beautés dans la Tragédie de Cléopatre, il y en a encore plus dans celle de Didon. Ce sujet de Tragédie avoit, il y a deux cents ans, la même difficulté à être traité en cinq actes, qu'il a encore aujourd'hui. Il ne présente qu'une seule situation, & tout y est nécessairement sacrifié au rôle de Didon. Comme chaque acte des Tragédies de Jodelle n'étoit qu'en une ou deux scenes & un chœur, la simplicité du sujet étoit moins embarrassante ; aussi peut-on dire qu'à la mauvaise Poésie près, cette piece doit être très-estimée, & elle a dû être admirée dans un temps où l'on ne faisoit pas de meilleurs vers : toutes les beautés du quatrieme Livre de l'Enéide de Virgile y sont transportées ; Jodelle y en a même ajouté quelques-unes. Si l'on vouloit jamais faire de Didon un Opéra François, comme Métastase en a fait un Italien, on pourroit se servir très-utilement des Chœurs de cette Tragédie : encore une fois, il faut examiner le fond des pensées, sans s'attacher aux expressions telles que celles de ces deux derniers vers de la Tragédie. Didon, Tragédie.

Nul vivant ne se peut exempter de furie ;
Et bien souvent l'amour à la mort nous marie.

Eugene, ou la Rencontre, Comédie.

Il ne me reste à parler que de la Comédie d'Eugene, ou la Rencontre. Cette piece, la premiere Comédie réguliere du Théâtre François, est très-plaisante & très-singuliere; mais en même temps elle est si licencieuse, de si mauvaises mœurs, & de si dangereux exemple, que je n'ose en citer aucuns vers ni aucuns traits. Ce n'est point une piece d'intrigue dans le genre de celles de Plaute & de Térence, mais une satirique dans le goût d'Aristophane. Elle nous peint d'une façon bien vive les désordres qui régnoient en France sous le regne d'Henri II, particuliérement dans l'état Ecclésiastique; & quand on pense que cette Comédie fut jouée en présense du Roi & d'un grand nombre de Princes & Seigneurs, même de Cardinaux & de Prélats, & qu'elle fut généralement applaudie, on doit être convaincu que le tableau des mauvaises mœurs des Abbés Commendataires d'alors, étoit fidele. C'est une preuve importante & trop réelle, d'après laquelle on ne doit pas être étonné de la facilité que les Huguenots trouverent alors à établir leur prétendue réforme. Il est évident que l'Eglise avoit grand besoin alors d'être réformée dans ses mœurs & dans la

façon dont s'obſervoient pluſieurs points importans de ſa diſcipline. Malheureuſement les Hérétiques voulurent auſſi réformer le dogme Catholique, & ſéduiſirent bien des gens, qui confondirent la mauvaiſe conduite des gens d'Egliſe, avec la bonne doctrine qu'ils devoient enſeigner.

Je ne copierai aucuns vers de cette piece, quoiqu'il y en ait de charmans, ſurtout dans les rôles de Guillaume & d'Alix; mais les plus plaiſans ſont trop libres: quant au plan, on le trouvera dans l'Hiſtoire du Théatre François, par MM. Parfaict, tome troiſieme.

Remi Belleau eſt le quatrieme Poëte de la Pléïade Françoiſe du ſeizieme ſiecle. Ami & imitateur de Ronſard, il a comme lui inventé des mots qui rendent quelquefois ſon ſtyle obſcur, d'ailleurs il a du naturel pouſſé juſques à la négligence, mais de la facilité & de la vérité dans ſes portraits. Ronſard l'appeloit le Peintre de la Nature; nom qui a été appliqué pluſieurs fois à d'autres, & regardé avec raiſon comme un grand éloge: les Annales Poétiques nous ont conſervé ſes plus jolies pieces; elles rempliſſent plus de cent pages dans le tome ſixieme: il faut convenir qu'il y en a de très-agréables. Remi Belleau.

Nous allons parcourir les deux volumes de ſes Œuvres, pour voir ſi nous n'en aurons pas quelques autres à y ajouter.

Il naquit en 1528 ; il fut attaché à René de Lorraine, Duc d'Elbœuf, dont il éleva le fils, & mourut dans l'Hôtel de ce Seigneur, en 1577 : on a remarqué qu'il étoit ſourd, auſſi bien que Ronſard & Joachim du Bellay.

Je trouve que l'Abbé Goujet & l'Auteur des Annales Poétiques ne rendent pas aſſez de juſtice aux vers de Remi Belleau, ſur les pierres précieuſes ; rien de ſi ingénieux que la plupart de ces petits morceaux. Ce ſont des allégories fines & intéreſſantes, ſur les qualités réelles qu'ont ces pierres précieuſes, ou ſur les vertus qu'on leur ſuppoſe. Je n'ajouterai cependant rien à trois ou quatre de ces morceaux que je trouve dans les Annales Poétiques, parce qu'il faudroit en copier un trop grand nombre.

La Traduction & l'Imitation de l'Ecléſiaſte, & du Cantique des Cantiques de Salomon, n'ont contre elles que d'avoir été écrites deux cents ans trop tôt.

Il y a bien du naturel dans les Eglogues de Belleau ; ce qu'il y a de plus à y critiquer ſont les noms ridicules des

Bergers interlocuteurs, dont l'un s'appelle Bellot, le second Tiennot, le troisieme Pierrot. Parmi les Odes, il y en a de nobles & d'intéressantes ; parmi les Chansons, de charmantes; celle du mois d'Avril, & celle de Gombaut & de Macée, sont du nombre, & se trouvent dans les Annales Poétiques.

La Plainte de Promethée, l'Amour d'Ixion, le Chant de triomphe sur la Religion, sont des morceaux écrits d'un ton très-noble : les Baisers, qui font partie de ses Bergeries, sont pleins de délicatesse.

Belleau a traduit du Grec deux Poëtes d'un genre bien différent, Aratus & Anacréon: l'un a écrit, des Apparences célestes, c'est-à-dire, des Astres & de leurs influences, des Constellations, & des présages que l'on peut tirer de leur disposition : l'autre est assez connu par l'agrément de ses tableaux & la délicatesse de ses pensées. En lisant la Traduction de Remi Belleau, j'ai été étonné de la fidélité avec laquelle il a rendu quelques-unes des Odes ou Chansons d'Anacréon. On trouvera dans les Annales Poétiques quatre de ces morceaux qui sont vraiment agréables, & une jolie Chanson dans l'Essai sur la Musique.

Poëme Macaronique.

Belleau est Auteur d'un petit Poëme, qui n'est pas François, mais d'un genre, d'un ton & d'un langage trop singuliers, pour que nous n'en disions pas un mot: il est en Latin Macaronique, c'est-à-dire, en une espece de jargon, dont le fonds des mots est François, & toute la construction ou au moins les terminaisons Latines. C'est en Italie que l'on a commencé à faire usage de ce jargon, & c'est un Moine, nommé Théophile Folengo, qui en a été l'inventeur. L'on juge bien que le fonds des vers Macaroniques du Pere Théophile est Italien, comme celui des vers de Remi Belleau étoit François. Pour que tout fût ridicule dans cette invention burlesque, Folingo, après avoir donné au genre le nom de Macaronique, tiré de celui d'un ragoût d'Italie, prit lui-même le faux nom de Merlin Cocaye. Il mourut à Mantoue, en 1544: ses impertinentes Poésies eurent plus de réputation & firent plus de bruit dans le monde qu'elles ne méritoient, & Remi Belleau est le premier qui ait écrit en François dans ce genre. Le sujet de son Poëme, qui a plus de deux cents vers, ne prêtoit pas trop à la plaisanterie, car il roule sur les désordres que les Réitres, qui étoient des Cavaliers Allemands, la

plupart Proteſtans, firent en France pendant le regne de Charles IX. Les pillages de ces bandits, affreux en eux-mêmes, furent pourtant quelquefois accompagnés de circonſtances ridicules; Remi Belleau les a ſaiſies aſſez plaiſamment. Nous ne pouvons rapporter aucuns vers de cette piece; car, quoique le Latin en ſoit mauvais & mêlé de beaucoup de François, les Dames ne l'entendroient pas ſi on ne le leur expliquoit; & toute plaiſanterie qui demande une explication, ne vaut rien.

La Reconnue, Comédie.

Il ne me reſte à parler que de la ſeule piece de Théatre qu'ait faite Remi Belleau, c'eſt la Comédie de la Reconnue, dont il a pu être Auteur & Acteur, puiſqu'il avoit déjà exercé ſes talens pour le Théatre, dix ans auparavant, dans les repréſentations des pieces de Jodelle. Celle-ci eſt d'intrigue; mais on y trouve auſſi quelques tableaux des mœurs du ſeizieme ſiecle, aſſez curieux & aſſez remarquables. Le principal perſonnage de la piece eſt une Religieuſe, qui, s'étant déclarée Huguenote, eſt ſortie de ſon Couvent de Poitiers, a ſuivi un Capitaine qui l'a emmenée à Paris, & l'a confiée à un vieux Avocat qui en devient amoureux, & excite

la mauvaiſe humeur & la jalouſie de ſa femme. Il veut marier la jeune Religieuſe à ſon Clerc; mais la belle aime mieux un jeune Avocat, qui en eſt auſſi épris, & qui malheureuſement n'eſt pas riche. Dans le moment où l'on eſt le plus embarraſſé à concilier ces différens interêts, un vieux Gentilhomme du Poitou, attiré par un procès à Paris, la reconnoît chez ce vieux Avocat, dont il eſt le Client. Il ſe trouve que c'eſt ſa fille, qu'il avoit faite Religieuſe à l'Abbaye de Ste. Croix de Poitiers; il l'engage à rentrer dans le ſein de l'Egliſe Catholique, & ſe charge d'obtenir les Diſpenſes néceſſaires pour lui faire épouſer le jeune Avocat; il fait des préſens au vieux, à ſa femme & au Clerc. Il y a des détails aſſez plaiſans dans cette piece. Les Annales Poétiques nous ont conſervé le Monologue du Clerc, Maître Jean, qui contient un portrait du Palais & du Barreau de ce temps-là. En voici d'autres qui peignent les ménages Bourgeois du ſeizieme ſiecle: c'eſt une ſcene entre l'Avocate & ſa ſervante Jeanne.

L'AVOCATE.

Jeanne.

JEANNE.

Madame.

L'AVOCATE.

Qu'avons-nous
A diner ?

JEANNE.

Du lard & des choux :
Une andouille & un hochepot,
Et le reste de ce gigot
Pour faire un hachis.

L'AVOCATE.

C'est assez,
Jeanne !

JEANNE.

Madame !

L'AVOCATE.

Ramassez
Cette cendre au feu, qui se perd :
Le pot est toujours découvert
S'il boût, & couvert s'il écume :
Mais vraiment c'est votre coutume ;
Jamais ne fites autrement.
Repliez cet accoutrement,
Et reportez mon chaperon
Pour represser. Quoi ! ce chaudron
Est-il bien là ? & cette écuelle
Cette chaise, cette escabelle ?
Que tu es paresseuse ! brique (1),

(1) Espece de jurement.

J'ai une épingle qui me pique
Justement sur le droit côté;
Mon attifet va de côté..
Ah mon Dieu ! que je suis mal faite !
Ma vertugade s'est défaite
Pendant que j'étois à l'Eglise,
Et je sens dessous ma chemise,
Dedans le dos, je ne sais quoi;
Je te prie, Jeanne, accoutre-moi,
Et me dis si notre Antoinette
Couve point quelque amour secrette.

L'Avocate soupçonne que son mari est amoureux d'Antoinette (c'est le nom de la Religieuse); sa servante la confirme assez dans ce soupçon, mais l'assure que le vieux Avocat n'est point du tout aimé. *Vraiment !* dit l'Avocate.

Vraiment, c'est un beau Laboureur,
Pour mener pareille charrue !

Dans le second Acte, Potiron, Valet du jeune Avocat amoureux, se plaint de toute la peine qu'il a: *Hélas !* dit-il;

Potiron, il vous faut trotter;
Potiron, il vous faut crotter;
Tout cela c'est mon ordinaire:
Et jamais je ne puis tant faire,
Que venir à temps pour dîner.
Si ce n'étoit le déjeûner,
Je serois aussi sec & maigre
Qu'un vieux potiron au vinaigre, &c.

Au troisieme Acte, le vieux Avocat, fort amoureux d'Antoinette, tantôt se plaint de l'Amour, & convient qu'il n'est plus dans l'âge de plaire, & tantôt s'applaudit d'être encore amoureux à son âge.

Amour (*dit-il*) m'assaut pour m'éprouver;
Je connois qu'on ne peut trouver
Viande au monde plus exquise,
Plus délicate & plus requise,
Ni qui mieux retienne son miel,
Son goût, sa saumure & son sel.
Amour est douce confiture;
S'il a quelque chose trop dure,
Bien aisément il l'adoucit,
Et gentiment il le farcit
De sucre doux & d'herbes fines.
Si l'on y trouve des épines,
Il les couvre si finement,
Qu'on les avale doucement;
Enfin, d'Amour l'art est extrême;
Il fait sa sauce de lui-même:
En bref, je crois que rien ne plaît
Au monde, si l'Amour n'y est.

En voilà bien assez sur la Comédie de la Reconnue, & sur Remi Belleau.

Jean-Antoine de Baïf est le cinquieme Poëte de la Pléïade. On sait qu'il étoit fils naturel de Lazare de Baïf, homme également sage & savant, qui, après avoir Jean-Antoine de Baïf.

été Conseiller au Parlement & Maître des Requêtes, fut honoré par François I, du titre de son Ambassadeur en plusieurs Cours, particuliérement à Venise, où naquit son fils Jean-Antoine, que Lazare, qui étoit Abbé, eut d'une Courtisanne Vénitienne. Il l'éleva avec autant de soin que s'il eût été légitime, & lui donna pour Instituteurs les meilleurs Maîtres, entre autres, Jean Dorat; mais il lui laissa peu de chose à sa mort en 1546. Le jeune Baïf entra dans le monde peu riche, mais très-bien instruit, & fut répandu d'abord dans la bonne Compagnie; il se fit bientôt la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, & très savant. Quant à ce dernier point, on ne le lui a pas contesté; mais pour le premier, quoiqu'il lui ait été généralement accordé pendant sa vie, on a changé de sentiment après sa mort. Le Cardinal du Perron & beauboup d'autres l'ont traité de mauvais Poëte, quoique son ami Ronsard l'eût accablé de louanges. Il est sûr qu'il y a de l'agrément dans les vers de tous genres qu'il composoit avec beaucoup de facilité, mais souvent avec négligence.

Quoique j'aye lieu de croire que son pere lui ait laissé quelque bien, il affecta, suivant

vant l'usage du temps, de faire le pauvre, & de se plaindre, dans ses vers, de ce que les Muses ne lui avoient procuré aucune fortune. Cependant il convient dans un autre endroit de ses Œuvres, qu'il fut Pensionnaire de Catherine de Médicis, & des trois Rois ses enfans. Charles IX le fit Secrétaire de la Chambre, ce qu'on appelle aujourd'hui Secrétaire du Cabinet.

Les premiers Recueils de ses Poésies consistent dans quelques Poëmes, ses Amours & ses Baisers: ce sont les moins piquans de ses Ouvrages, quoiqu'il y ait par-ci par-là des choses agréables. Il eut deux Maîtresses, pour qui successivement il fit des vers; l'une s'appeloit Méline, qu'il aima pendant vingt-un ans; l'autre Francine, qui, à ce qu'il dit lui-même, étoit une fille savante, à laquelle il fut attaché pendant trois ans.

Outre les dix Livres de ses Poëmes & les six de ses Amours, ses Œuvres sont composées d'une vingtaine d'Eglogues, de sa Tragédie d'Antigone, traduite de Sophocle, de la Comédie du Brave, traduite de Plaute & de l'Eunuque de Térence. On trouve ensuite ce qu'il appelle les Devis des Dieux; ce sont des Dialogues critiques dans le goût de Lucien, mais en

vers François; ses Jeux & Passe-temps, suite de petites Pieces assez libres, mais dont quelques-unes sont fort agréables. Enfin, le Livre de ses Mimes est un Recueil de Proverbes, de Maximes & de traits critiques, qu'il fit dans un état de maladie, & qui se sent de cet état, vu le désordre qui y regne.

Baïf nous a dépeint lui-même, en vers, sa taille & sa figure; son portrait est d'ailleurs à la tête de ses Mimes. Il paroît qu'il avoit une assez belle physionomie, quoiqu'il eût les yeux petits & creusés dans la tête: il étoit fort & bien constitué, quoique maigre. Quant à son caractere, il dit qu'il étoit taciturne; mais, à le lire, on le croiroit plutôt bavard: on convient généralement qu'il étoit bon homme; cependant quand on le poussoit à bout, il employoit les armes de la satire, & s'en servoit même avec force: on en a l'exemple dans le troisieme Livre de ses Poëmes.

Il naquit à Venise en 1530, & ne mourut qu'en 1592, sous le regne de Henri IV. Baïf est principalement connu par deux grands projets, dont ni l'un ni l'autre ne réussit de son temps: le premier paroît presque entiérement aban-

donné; c'est celui de faire des vers François blancs, c'est-à-dire, sans rime. On prétend que Baïf en avoit composé de cette sorte, jusques à un volume, ce qui n'étoit pas difficile, s'ils étoient médiocres. Mais une pareille Poésie doit être meilleure qu'une autre, ou il ne faut pas la tenter.

Baïf se piquoit d'être grand Musicien: on a de lui plusieurs Livres de Chansons imprimées en 1578, & douze Chansons spirituelles, paroles & Musique, imprimées en 1562; un Ouvrage sur la tablature du Luth, & un autre pour apprendre à jouer de la guiterne ou guitare. Ce Poëte essaya d'établir une Académie de Musique; il y réussit à un certain point, & obtint du Roi Charles IX, des Lettres-Patentes, dans lesquelles le Roi se déclara Protecteur & premier Auditeur de cette Académie. Il la composa de dix Académiciens, auxquels le Roi accorda les priviléges des Commensaux de sa Maison. Elle subsista pendant le reste de son regne, malgré l'opposition que l'Université de Paris mit à l'enregistrement de ces Lettres au Parlement. Le Roi leva d'autorité toutes ces difficultés, & elle continua ses assemblées

pendant le regne d'Henri III, & même jusqu'à la mort de Baïf : elle donnoit des concerts dans la maison de Baïf même, & Henri III se faisoit un plaisir d'y assister.

Si, sans s'arrêter à la lacune de soixante-dix à quatre-vingts ans, qui a été entre la fin de cet établissement-ci, & celui de l'Opéra, l'Académie de Musique actuelle avoit la prétention de descendre de celle de Baïf, elle seroit la plus ancienne de France, & bien antérieure à l'Académie Françoise : mais, quelle que soit l'antiquité de cette Académie-là, sa constitution l'empêche de rivaliser avec aucune autre.

Dans le septieme Volume des Annales Poétiques, on trouve un grand nombre de vers de Baïf; ce sont certainement les plus jolis : mais on n'y trouve point de ces vers blancs, que Baïf avoit voulu mettre à la mode, ni même des vers d'une autre espece qu'il avoit aussi imaginés, & appelés de son nom, vers Baïfins. Il ne faut pas les confondre avec les vers blancs, car ils sont rimés ; mais au lieu d'être mesurés comme les nôtres par syllabes égales, ils le sont, à la maniere des Latins, en distinguant les syllabes longues d'avec les brèves ; de sorte que Baïf en

forme des dactilles & des spondées ; deux syllabes de la derniere espece en valent trois de la premiere. De-là les vers sont beaucoup plus longs, & ni notre langue, ni nos oreilles, ne peuvent point s'accoutumer à cette nouveauté : aussi n'a-t-elle nullement réussi, & Baïf n'a pas osé composer d'autre Piece dans ce genre, que celle intitulée Hypocrene, adressée à M. de Villeroi, Secrétaire d'Etat. C'est ainsi que débute ce petit Poëme.

Franc de tout vice ne suis, mais j'ai mis toujours mon étude
De sauver mon cher honneur du reproche d'ingratitude.
Ne pouvant rendre le bien, pour le moins je rends témoignage
Vers ceux qui m'ont obligé, d'un net & candide courage.
O Villeroi ! toi qui as tant avancé ma pauvre Muse,
D'être mis au premier front de cet Ouvrage ne refuse :
C'est l'Hypocrene, qui doit par tous ses canaux se répandre,
Pour honorer tes vertus, & dignes remerciemens te rendre.

Il est aisé de voir que je ne place ici ces vers que pour la singularité, ils n'ont pas d'autre mérite.

Une espece d'Epigramme de Baïf, contenue dans le premier Livre de ses Passetemps, nous assure du peu de succès de ses tentatives. La pointe de cette Epi-

gramme, eſt que *quand on eſt avec les ſinges, il faut faire la moue* : conſolation bannale pour tous ceux qui veulent haſarder des nouveautés qui ne réuſſiſſent pas. Tout le reſte de ce qu'il y a de bon dans ces Paſſetemps, ſe trouve dans les Annales Poétiques, hors ce ſeul petit morceau ſur le goût de Baïf pour les Dames :

Je n'aime ni la pucelle
(Elle eſt trop verte), ni celle
Qui eſt par trop vieille auſſi :
Celle qui eſt mon ſouci,
C'eſt la femme déjà meure.
La meure eſt toujours meilleure.
Le raiſin que je choiſi
Ne ſoit ni vert ni moiſi.

Je ne citerai rien de ſes quatre Livres des Mimes, Enſeignemens & Proverbes, diviſés par ſixains. Les plus ingénieux & les plus ſaillans ſont tous tranſportés dans les Annales Poétiques. Il ne me reſte qu'à chercher dans les trois Pieces de Théatre, traduites du Grec & du Latin par Baïf, quelques morceaux, ou du moins quelques vers qui nous faſſent juger de ſon ſtyle dramatique. La premiere de ces Pieces eſt une Traduction de l'Antigone de Sophocle. Le ſujet en eſt extrêmement tragique, car preſque

Traduction d'Antigone, Tragédie.

tous les perſonnages y meurent. Ethéocle & Polinice, fils d'Œdipe, & Jocaſte, s'étant tués l'un & l'autre devant Thebes, le Roi Créon, ennemi de Polinice, lui refuſe les honneurs de la ſépulture, & ſa ſœur Antigone trouve moyen de l'enterrer. On découvre que c'eſt elle qui a eu cette audace, & Créon la fait enterrer vive. Haimon, fils de ce Monarque, eſt amoureux de la Princeſſe. Apprenant la ſévérité dont ſon pere a uſé envers elle, il court au tombeau où elle eſt enfermée, & la trouvant morte, il ſe tue ſur ſon cadavre. Cependant le Devin Tiréſias vient reprocher à Créon ſa dureté, tant pour le cadavre de Polinice, que pour la perſonne d'Antigone, & lui prédit que de là viendront de grands malheurs. Créon ſentant ſes torts, veut les réparer, mais il n'eſt plus temps; il ſe déſeſpere de la perte de ſon fils, & pour comble de malheur, ſa femme Euridice apprenant cette perte, ſe pend de déſeſpoir. Ainſi de tous les perſonnages il ne reſte que Créon, qui encore, en finiſſant la Piece, dit qu'il va s'ôter la vie. Les vers des ſcenes ſont Alexandrins, & ceux des Chœurs de différentes meſures en façon de dithyrambe.

Voici les vers les plus raiſonnables de

la Piece ; c'eſt Créon qui parle au commencement du ſecond acte.

Mes amis, les bons Dieux enfin ont arrêté
Les malheurs de l'Etat, qu'ils avoient tempêté,
Troublé, brouillé long-temps par fâcheuſe tourmente :
Enfin après l'orage, une ſaiſon plaiſante
Rend les airs plus ſereins, & les brouillars épars,
Aux rayons du ſoleil fuyent de toutes parts.

Et voici ſans doute les plus ridicules ; le Devin Tireſias parle au Roy Créon.

Soyez doux aux défunts, ne piquez point un mort ;
Pour un mort retué, en ſerez-vous plus fort ?

Les Auteurs de l'Hiſtoire du Théatre François doutent que cette Tragédie ait été repréſentée.

La Comédie du Brave.

La Comédie du Brave eſt traduite du *Miles Glorioſus* de Plaute ; mais elle eſt accommodée à la Françoiſe, & fut repréſentée dans une fête qui fut donnée en 1567, à l'Hôtel de Guiſe, où aſſiſterent Catherine de Médicis, & Charles IX ſon fils. Les noms des Acteurs ſont peut-être ce qu'il y a de plus curieux dans cette Comédie, qui eſt écrite en petits vers, dont quelques-uns ſont aſſez jolis & aſſez plaiſans, mais ils tiennent à l'intrigue & à la ſituation, & ne peuvent ſe détacher.

Le Héros de la Piece, le Brave, s'ap-

pelle le Capitaine Taillebras, son Valet. Humevent, sa Maîtresse Emée, une Courtisanne, Mademoiselle Fleurie, & la Soubrette de la Courtisanne, Paquette. Un vieillard qui fait un assez grand rôle dans la Piece, s'appelle le bon homme Bontemps; un amoureux de Mademoiselle Emée, Monsieur Constant; les autres personnages sont un parasite écornifleur, nommé Galopin; trois Valets, nommés Finet, Raton & Sansnom; & enfin le Cuisinier, nommé Sabat. Baïf a placé la scene à Orléans.

Il paroît que le Capitaine Taillebras a servi de modele aux personnages ridicules de Capitans, qui, pendant plus de cent ans, ont été fort à la mode sur notre Théatre, & sur ceux d'Espagne & d'Italie; le *Miles Gloriosus* de Plaute en est la source.

L'Eunuque de Térence n'est point accommodé à la Françoise dans la Traduction de Baïf, qui est même assez littérale. Selon toute apparence, il n'a jamais été représenté.

Le sixieme Poëte de la Pléïade est Jean Dorat, originaire du Limousin. Sa famille y étoit connue pour Noble dès le commencement du quatorzieme siecle, & l'on sait qu'elle avoit porté d'abord le Jean Dorat.

nom de *Dinemandi* ou Dîne-matin. Il s'en faut de beaucoup que ces sortes de sobriquets empêchent les familles anciennes qui les portent, d'être regardées comme Nobles, & quelquefois même illustres. Le Poëte dont nous parlons jugea cependant à propos de ne pas conserver ce nom, sans doute parce que sa fortune ne répondoit pas à sa naissance : mais pendant le reste de sa vie, il fit tant d'honneur à celui de Dorat qu'il prit, qu'en 1605 ses neveux obtinrent du Roi Henri IV, des Lettres-Patentes pour être autorisés à n'en plus porter d'autre. Leur postérité subsiste encore ; & c'est sous cette dénomination qu'elle a occupé plusieurs Charges honorables dans le Parlement de Paris, & dans la Chambre des Comptes. Depuis peu, l'un d'entre eux a repris sur le Parnasse François la place de son grand oncle.

Pour revenir à celui-ci, il porta quelque temps les armes : mais s'étant attaché à Lazare de Baïf, qui étoit aussi savant homme que grand Magistrat & bon Ambassadeur, il se perfectionna dans l'étude des Langues Grecque & Latine, tout en donnant les premieres instructions à Jean-Antoine de Baïf, fils naturel de Lazare.

De retour à Paris, non seulement il continua l'éducation de cet enfant de son Protecteur, mais il eut encore d'autres Eleves & d'autres Pensionnaires, entre lesquels on ne doit pas oublier le célebre Ronsard, qui a toujours conservé beaucoup d'attachement pour ce Maître. On prétend que Dorat éleva aussi Henri d'Angoûleme, fils naturel du Roi Henri II. Enfin, il fut Professeur au Collége Royal. Marié deux fois, il eut de sa premiere femme un fils & une fille. Le fils montra de bonne heure du talent pour la Poésie; mais on croit qu'il mourut assez jeune, & n'eut point de postérité. A l'âge de soixante-douze ans Dorat se remaria à une Demoiselle de vingt-deux ans, dont il eut cependant un fils qui mourut enfant. Avec ses amis particuliers, il traitoit son second mariage de licence poétique. Il mourut en 1588, âgé de quatre-vingts ans. Il a beaucoup plus composé de vers Latins que de François, & ceux-ci sont inférieurs aux premiers. Nous imiterons la sagesse de l'Auteur des Annales Poétiques, qui ne rapporte aucuns de ses vers.

Enfin, le dernier Poëte de la fameuse Pléïade Françoise, & celui qui vécut le plus long-temps, car il ne mourut que

Ponthus de Thiard.

le siecle suivant, en 1605, âgé à la vérité de quatre-vingt-trois ans, a été Ponthus (nom de baptême assez extraordinaire) de Thiard, né au Château de Bissy, dans le Diocese de Mâcon. Sa mere étoit fille de Jean de Ganay, Chancelier de France. Il acquit de bonne heure de grandes & vastes connoissances, & une réputation proportionnée. Dans ses premieres années, il fit grand nombre de vers galans, & en composa jusqu'à quatre Livres, dont il y a eu plusieurs éditions, sous le titre d'Œuvres Poétiques, & même d'Erreurs Amoureuses: mais étant plus âgé & ayant pris l'Ordre de Prêtrise, il fut Archidiacre de Châlons-sur-Saone, puis Evêque de cette Ville en 1578. Il gouverna son Diocese en Prélat vertueux & zélé pendant plus de vingt ans, s'en démit, & y fit nommer Cyrus de Thiard, son neveu; il mourut enfin plus qu'octogénaire dans sa terre de Bragni, près de Verdun-sur-Saone. Ses dernieres Poésies, imprimées sous le titre de Nouvelles Œuvres, ne roulent plus sur la galanterie, mais contiennent des Fables & des Eloges de plusieurs Poëtes & Auteurs savans de son temps, entre autres de Ronsard. L'Evêque de Châlons

a aussi fait quelques Ouvrages en prose, en Latin & en François. L'un de ceux-ci roule sur l'Astrologie : il paroît que l'Auteur y croyoit jusqu'à un certain point ; cependant il se moque de quelques-uns des Astrologues les plus foux : il y a bien des choses curieuses dans ce Traité.

Après avoir épuisé les Auteurs qui composoient la Pléïade, disons quelques mots des autres, dont les Ouvrages caractérisent assez bien le goût du seizieme siecle, pour mériter que nous nous y arrêtions quelques momens.

Jacques Grevin, contemporain de Ronsard, fut d'abord un de ses plus intimes amis, & si cette liaison eut durée, il eût certainement été un des Astres de la Pléïade; mais ils se brouillerent, & Grevin se joignit à quelques Ministres Calvinistes, qui attaquerent ce Poëte, & le décrierent. Il se lia d'autant plus volontiers avec eux, qu'il étoit de leur Religion. Le premier talent qu'il cultiva, fut la Poésie. Dès l'âge de dix-sept ans, il fit jouer au Collége de Beauvais la Comédie de la Tréforiere, qui fut promptement suivie de la Tragédie de César, & ensuite d'une seconde Comédie, les Esbahis; c'est ce

Jacques Grevin.

qui compose son Théatre. Presque au même âge il devint amoureux de Nicole Etienne, fille de Charles Etienne, Medécin, & petite-fille & niece des fameux Robert & Henri Etienne, Imprimeurs. Il fit pour elle beaucoup de vers, qui ont été recueillis en deux Livres, sous le nom d'Olympe & de Jeux Olympiques. Ce fut sans doute dans l'espérance d'épouser cette fille de Medécin, qu'il se livra à l'étude de la Medécine. Il y réussit très-bien, sans cependant renoncer à la Poésie: mais il ne fut pas si heureux dans la recherche qu'il fit de Nicole Etienne; on lui préféra un autre jeune Medécin, nommé Nicolas Liebault. Grevin en fut très-affligé, & exprima ses regrets dans ses dernieres Poésies, qu'il intitula Gélodacrie, ou Mélange de ris & de larmes. Enfin, ayant épousé une autre femme, il suivit en Savoie Marguerite de France, qui venoit d'être mariée au Duc Emmanuel Philibert. Il passa quelques années auprès de cette Princesse, dont il avoit mérité toute la confiance, non seulement pour sa santé, mais pour ses affaires, & mourut à Turin en 1570. La Duchesse de Savoie eut grand soin de sa veuve, & d'une fille unique qu'il laissa. Depuis sa

retraite, il ne fit plus de vers galans, mais il continua d'écrire tant en vers qu'en prose. Ainsi nous avons encore de lui les Regrets de Charles d'Autriche, Empereur, sur le mauvais succès de la guerre qu'il fit à Henri II, & qui finit par le Traité de Cateau-Cambresis. Ce petit Poëme est imprimé avec une description du Beauvoisis, patrie de Grevin, & plusieurs Epithalames sur les mariages des Princesses de la Cour de France.

Nous avons de Grevin un Discours en vers sur les Hommes Illustres de la Maison de Médicis, par lequel on voit qu'il vouloit faire sa cour à Catherine de Médicis. Les Emblêmes d'Adrien Junius, & de Jean Sambucus, avec des explications en vers François. Mais son plus grand Ouvrage sur lequel je pourrai revenir, en traitant des Livres de Science du seizieme siecle, c'est sa Traduction en vers François des Œuvres de Nicandre, Médecin & Poëte Grec, précédée d'une Epître en vers, à un Médecin qui avoit déjà mis ce Poëme Grec en vers Latins. L'Ouvrage de Nicandre roule sur les antidotes ou contre-poisons; & pour la parfaite intelligence du sujet, Grevin y a joint en prose Françoise, un Traité des Venins

& des Thériaques, & un Discours sur l'Antimoine, dans lequel on trouve une infinité de remarques & d'observations si curieuses, que je suis persuadé que je n'ennuierai point mes Lecteurs lorsque j'en rendrai compte par la suite, aussi bien que de la Traduction de l'Ouvrage Latin de Jean Wier, Médecin du Duc de Cleves, qui traite de l'imposture des Sorciers & des Diables, des Enchantemens & des Sorcelleries. Deux autres Traductions de Grevin, que je ne ferai que citer, sont les Discours anatomiques d'André Vesale, le plus fameux Anatomiste du seizieme siecle, & les Préceptes de Plutarque, concernant le mariage.

Jean Dorat, dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment, a fait l'honneur à Grevin, aussi bien qu'à quelques autres de ses Contemporains, de traduire leurs vers François en Grec & en Latin.

Il ne me reste plus qu'à revenir sur le Théatre de Grevin, dont les Pieces furent représentées peu après celles de Jodelle, & sont dans le même goût.

César, Tragédie. La Tragédie de César est précédée d'une Epître de Ronsard à Grevin, écrite du temps qu'ils étoient amis. Rien n'est si fort & si honorable au jeune Poëte, que les

les éloges que lui donne celui qui étoit regardé alors comme le Prince de la Poésie Françoise. Effectivement la Tragédie de César mérite une partie de ces complimens, quoique la Poésie en soit foible, & la conduite simple & sans art : il y a quelques morceaux nobles, & d'autres intéressans. En voici des exemples :

Celui qu'un chacun craint doit se garder de tous.

. . . .

Ah ! qu'il est mal aisé de régir liberté !

Le Choeur est composé des Soldats de César, dont quelques-uns s'expriment ainsi :

Il est glorieux d'entreprendre
Le chemin foulé d'Alexandre ;
La force ne vient d'autre part
Que de gloire. Lorsqu'un Soldart
S'est mis devant les yeux la gloire,
Il tient à demi la victoire.

Dans le second Acte, Brutus paroît décidé à rendre la liberté à sa Patrie. Voici quelques vers de son Monologue :

Rome ne peut servir, un Brute vit en elle,
Et cache dans son cœur une antique querelle.
Ce n'est assez qu'un Brute ait arraché des mains
D'un Tarquin orgueilleux l'Empire des Romains,
Rome ne peut servir. Le neveu ne mérite
Etre héritier du nom, si l'aïeul ne l'excite

A suivre ses vertus ; & si, avec les biens,
Il ne montre le cœur de tous ses anciens.

Dans le Chœur du même Acte :

Fortune, qui entre ses mains
Va pêle-mêlant les humains,
Trop souvent de trompeurs breuvages
Enivre les plus grands courages.
Fortune ne suit pas toujours
Egalement le même cours ;
De cette Déesse inconstante
La main est perfide & puissante.

Nous allons rapporter une réflexion que fait faire à sa Maîtresse la nourrice de Calpurnie, qui craint quelque conspiration contre la vie de son mari César.

. . . . Ah ! Madame, la peur
Ne trouva jamais lieu sinon en petit cœur.

La peur de Calpurnie étoit cependant bien fondée, car dans le quatrieme Acte elle apprend que César vient d'être assassiné. Parmi les réflexions des Soldats qui composent le Chœur, on peut remarquer celle-ci :

Ah ! la nature est plus marâtre
Aux hommes qu'autres animaux ;
Et semble que par les travaux
Nous payons assez la raison
Qu'elle nous donna..........

Dans le cinquieme Acte, les assassins de César haranguent le Peuple & lui vantent le prix de la liberté. Cassius s'écrie en montrant un poignard :

Citoyens, voyez-ci cette dague sanglante ;
C'est elle, Citoyens, c'est elle qui se vante
Avoir fait son devoir, puisqu'elle a massacré
Celui qui méprisoit votre pouvoir sacré.
Venez au Capitole, allez en diligence
Reprendre de vos droits l'entiere jouissance.

De son côté, Antoine montre la robe sanglante de César, & excite ses anciens Soldats à venger sa mort. La morale de la Piece est contenue dans les deux dernier vers :

Cette mort est fatale
Aux nouveaux inventeurs de puissance Royale.

Si j'ai cité quelques vers de la Tragédie de César par Grevin, je me garderai bien d'en rapporter aucuns des deux Comédies de la Trésoriere & des Esbahis du même Auteur. Je me contenterai de faire une réflexion commune à ces deux Pieces. Elles sont toutes deux assez plaisantes ; il y a des situations fort singulieres, particuliérement dans la seconde ; mais on est bien étonné que des Pieces qui peignent des mœurs aussi licencieuses,

aient été composées par ordre du Roi Henri II, pour être représentées aux noces de sa fille la Duchesse de Lorraine, & qu'elles aient ensuite été jouées au Collége de Beauvais. On trouvera le sujet de l'une & de l'autre dans l'Histoire du Théatre François. On y voit des personnages de femmes mariées, & de filles, de la plus mauvaise conduite. Les rôles d'hommes ne sont pas plus décens, sur-tout celui d'un Proto-notaire, que Grevin, dans son Prologue, déclare avoir été Membre de l'Université. Il paroît que dans ce temps-là on s'imaginoit que le tableau des mauvaises mœurs, nuement représenté, suffisoit pour en dégoûter, & qu'il étoit inutile, ni d'en dissimuler ou d'en adoucir l'horreur, ni de l'accompagner de réflexions morales. Les premieres Comédies Italiennes qui ont servi de modele aux nôtres, n'étoient ni plus décentes, ni plus morales.

Claude Binet.

Claude Binet fut l'ami, le Panégyriste & l'Editeur de Ronsard. Il s'attacha à lui dès l'âge de quinze ou seize ans, & ne le quitta point jusques à sa mort. Il reçut de lui l'ordre de donner une édition posthume & complette de ses Œuvres; mais avec cette condition remarquable,

d'en retrancher toutes les satires ; *car*, dit à cette occasion Ronsard, *notre siecle n'est ni capable, ni digne de correction.*

Ce fut Binet qui présida à l'espece d'Apothéose que l'on fit à Ronsard après sa mort au Collége de Boncourt. Il composa à ce sujet une Eglogue intitulée Pierrot (on sait que Ronsard s'appeloit Pierre). Les Interlocuteurs de ce Poëme Pastoral sont, Toinet, Berger; Philin, Chasseur; Claudin, Pêcheur; & Galantin : sous ce dernier nom, on désigne Jean Galand, Principal du Collége de Boncourt, qui présidoit à la fête. Il fit imprimer cette Eglogue, avec une Vie de Ronsard. Binet aimoit à être l'Editeur des Œuvres des autres ; il le fut aussi de celles de la Péruse, dans lesquelles on trouve entre autres, la Tragédie de Médée, & ensuite quelques Poésies de Binet. Tout le Volume est dédié à René de Voyer, Vicomte de Paulmy.

Florent Chretien, fils d'un Médecin d'Orléans, se rendit très-habile dans la Langue Grecque & Latine, & se mêla aussi de Poésie Françoise : mais ses Ouvrages les plus considérables dans ce genre, sont des Traductions du Grec & du Latin, tels que les Livres de la Vennerie d'Op- Florent Chretien.

pien ; une Tragédie de Jephté, & une fameuse Satire de Jean Buchanan, Ecossois, écrite en Latin, contre les Moines, & intitulée le Cordelier. Dans le peu de vers qu'il composa lui-même, on a remarqué qu'il étoit mordant & satirique ; cependant on dit qu'au fond il étoit bon homme : son attachement à la Religion Calviniste, autant que sa profonde érudition, lui procurerent l'honneur d'être le Précepteur du Prince de Béarn, qui fut depuis Henri IV. Mais il fut plus aisé à la nature d'en faire un bon & grand Roi, qu'à Florent Chretien d'en faire un savant & habile homme. Apparemment qu'il ne le força pas assez à étudier pour lui rendre le Grec & le Latin odieux, puisqu'on voit qu'Henri IV aima l'érudition, quoiqu'il ne se piquât pas d'en avoir. Le Roi conserva toujours des bontés pour son ancien Précepteur, qui, de son côté, devint un assidu Courtisan. Henri IV s'étant converti à la Foi Catholique pour posséder plus tranquillement la Couronne de France, Florent Chretien, qui n'avoit à espérer que celle du Ciel, suivit cependant l'exemple de son Maître, & mourut dans le sein de l'Eglise Catholique, à Vendôme, en 1596.

Nous voici parvenus à l'article d'un Poëte moins estimable en cette qualité, qu'il ne l'a été d'ailleurs comme grand Magistrat, homme sage & vrai Philosophe; je veux parler de Guy Dufaur de Pibrac, Auteur des fameux Quatrains qui portent son nom, qui ont fait oublier les Distiques Latins attribués à Caton, ont servi long-temps d'instructions journalieres à la jeunesse, ont été traduits dans toutes les Langues, & qui depuis qu'ils ont été oubliés & négligés, n'ont point été remplacés par d'aussi utiles leçons. Ce n'est point la beauté de la Poésie, c'est la profonde sagesse & l'exacte raison qui regnent dans les Quatrains, qui en font le mérite & le prix. Ils sont au nombre de cent vingt-cinq; dix-sept des plus beaux sont rapportés dans les Annales Poétiques. Disons deux mots de l'Histoire de l'Auteur.

Guy Dufaur de Pibrac.

Ses Quatrains.

Guy Dufaur de Pibrac naquit à Toulouse en 1528; son pere étoit Président du Parlement de cette Ville. Après avoir fait ses premieres études dans sa Patrie, il alla étudier le Droit en Italie, sous le fameux Alciat. Il en revint si habile, qu'il fit l'admiration du Barreau de Toulouse: il y plaida avec éloquence, & dans le même temps il amusoit les Dames & la

bonne compagnie de cette Ville, par de jolis morceaux de Poésies. Après avoir été Conseiller au Parlement, il remplit la charge de Juge-Mage, ou premier Magistrat Civil de sa Patrie, & fut Député en cette qualité pour la Province de Languedoc, aux Etats Généraux d'Orléans, en 1560. Il y montra une si profonde sagesse, tant d'esprit, de zele pour le bien public, & d'éloquence, que le Roi Charles IX le retint à sa Cour, & quelque temps après l'envoya au Concile de Trente, avec une nombreuse ambassade ou députation, composée de tout ce qu'il y avoit de gens les plus habiles dans le Royaume. Pibrac, quoiqu'encore jeune, se fit plus d'honneur qu'aucun de ses Collegues, soutint avec force les droits de la France dans le Concile, & fut cause qu'on n'y prit aucunes résolutions contraires aux priviléges & aux libertés de l'Eglise Gallicane. A son retour en France, Pibrac fut fait Avocat-Général du Parlement de Paris, & il exerça long-temps avec éclat les brillantes fonctions de cette place. Après avoir été nommé Conseiller d'Etat, il accompagna Henri de Valois, alors Duc d'Anjou, lorsque ce Prince, qui venoit d'être élu Roi de Pologne, se rendit dans

son Royaume. Il se fit admirer des Polonois par sa facilité à s'exprimer en Latin, & devint Chancelier particulier du nouveau Roi; place sans doute bien honorable, mais moins importante que celles des grands Chanceliers du Royaume, qui sont grands Officiers de la République.

Henri III étant monté sur le Trône de France, récompensa Pibrac, en lui donnant une Charge de Président à Mortier au Parlement de Paris. Il fut aussi en même temps Chancelier de François de France Duc d'Alençon, puis d'Anjou, dernier des enfans d'Henri II; & de Marguerite de Valois, premiere femme d'Henri IV. Peu de temps avant sa mort, il se retira entiérement des affaires, & mourut en 1584.

Telles sont les principales époques de la vie de Pibrac, que je ne crois pas devoir considérer dans ce moment-ci autrement que comme Poëte François. Son éloge a été proposé par l'Académie de Toulouse, comme sujet d'un prix; & c'est dans les Pieces qui ont concouru pour le mériter, que l'on a dû apprécier son mérite, comme Magistrat & comme Conseiller d'Etat: quelques circonstances de sa vie rendent ce sujet assez délicat à traiter.

Les Poësies Françoises de Pibrac se

de Philoſophie, qui ſeroit excellent pour fixer dans la mémoire des jeunes gens, & conſigner dans leurs cœurs les plus ſaines maximes, & les principes auxquels ils doivent s'attacher pour être toute leur vie heureux & vertueux. J'invite quelque pere, mere, ou inſtituteur prudent & zélé, également ennemi de la ſingularité en fait d'opinions ſur l'éducation, de la pédanterie & de la ſuperſtition, de faire ce choix intéreſſant pour l'inſtruction de la jeuneſſe.

Jacques Pelletier.

Jacques Pelletier, du Mans, naquit en 1517, & mourut en 1582. Ses Ouvrages ſont en grand nombre, & de genres bien différens; il avoit pluſieurs freres, qui, comme lui, s'adonnerent aux Sciences & aux Lettres. Les uns remplirent des places de Principal & de Profeſſeurs dans différens Colléges; d'autres, Eccléſiaſtiques, furent Théologiens, Curés dans Paris, &c..... L'un d'entre eux qui fut Avocat, eſt la tige d'une famille qui a poſſédé les poſtes les plus honorables dans la Magiſtrature & dans le Miniſtere. Quant à Jacques, après avoir héſité long-temps quelle profeſſion il embraſſeroit, il ſe détermina enfin pour la Médecine, fut Docteur de la Faculté de Paris, & n'en

ſut pas moins Principal du Collége de Bayeux, & puis de celui du Mans où il eſt mort. Son premier Ouvrage fut la Traduction Françoiſe en vers de l'Art Poétique d'Horace; elle lui fit beaucoup d'honneur, & cependant elle paroît aujourd'hui inliſible, parce que les mots ont vieilli, car d'ailleurs elle eſt exacte. Ce fut ſans doute en faiſant cette Traduction, & réfléchiſſant beaucoup ſur le ſujet du Poëme, que Pelletier ſe mit en état de compoſer lui-même, dix ans après, un Art Poétique, diviſé en deux Livres, en proſe Françoiſe, dans lequel il y a de très-bonnes choſes. La Mênardiere qui en a fait un autre plus de cent ans après, convient qu'il en a beaucoup profité, & le ſien n'eſt pas mauvais. Il y a dans celui de Pelletier des Chapitres remarquables ſur l'imitation, la traduction & l'innovation des mots. Ils feront plaiſir à lire aux gens de Lettres qui voudront connoître le goût & la façon dont on penſoit ſur notre Langue au milieu du ſeizieme ſiecle : mais je n'oſe m'étendre dans ce Volume ſur un Ouvrage didactique; il vaut mieux, je crois, offrir à mes Lecteurs des exemples que des préceptes : d'ailleurs, je ſerai peut-être dans le cas de m'arrêter ſur

un autre Art Poétique, composé vers la fin de ce siecle.

Pelletier, encouragé par de premiers succès, osa hasarder de nouvelles idées sur la langue, l'orthographe, & la prononciation Françoise; il fut du nombre de ceux qui, dans le seizieme siecle, imaginerent de faire de grands efforts pour obtenir, disoient-ils, que l'on écrivit comme l'on parle. Ceux qui eurent cette opinion commune avec Pelletier, ne s'accorderent point entre eux; les uns vouloient qu'on exprimât la parole par de certains signes, d'autres différemment; & comme ils ne convenoient qu'en un seul point, qu'il falloit écrire comme on parloit, ils se faisoient respectivement un crime de leur mauvaise prononciation: par exemple, Louis Megret & Guillaume Desautels, reprochoient à Pelletier qu'il étoit Manceau. Cependant chacun de ces Auteurs s'en tint à son opinion, & ils firent imprimer leurs Ouvrages dans l'orthographe qu'ils préféroient. Ainsi, qui voudra connoître celle de Pelletier sans lire son Ouvrage en prose sur cette matiere, peut se contenter de parcourir son Art Poétique, ses Amours en quatre-vingt-seize Sonnets, ses Erreurs amoureuses, ses Vers lyriques ou Odes,

& ses Œuvres Poétiques, contenant des Traductions de différens morceaux des Auteurs Grecs & Latins. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces Poésies, c'est l'orthographe de l'Auteur. Je ne sais si elle se retrouve encore dans quelques autres Ouvrages qui lui sont attribués, mais que je ne connois pas; en voici les titres. *Oraison funebre du Roi d'Angleterre, Henri VIII, prononcée en l'Eglise de Notre-Dame de Paris, par le commandement du Roi François Ier.* Il seroit curieux de savoir comme on a pu louer dans l'Eglise Notre-Dame en 1547 ou 1548, un Roi qui s'étoit déclaré Schismatique, & s'étoit attribué à lui-même dans son Royaume, toute l'autorité du Pape. D'ailleurs, Pelletier a fait trois Volumes en prose sur l'Arithmétique, la Géométrie & l'Algebre. Du Verdier nous apprend que le dernier de ces Livres commence par une explication de ce que veut dire le mot Algebre, & qu'il dérive de la préposition Arabe, *Al*, qui signifie *grand*, & du mot *Geber*, nom d'un Roi d'Arabie, fameux dans l'Orient pour avoir possédé toutes sortes de Sciences : ainsi le mot Algebre veut dire le grand Geber, du nom de l'Inventeur de cette Science

admirable, pour la facilité des calculs & des démonſtrations géométriques.

Contes de Bonaventure des Perriers.

Pelletier a fait de plus, grand nombre d'Ouvrages écrits en Latin, tant de Mathématiques que de Médecine. Mais l'Ouvrage le plus ſingulier qu'on lui attribue, ce ſont les Contes de Bonaventure des Perriers. Depuis long-temps on ſoupçonnoit, lorſque M. de la Monnoye a prouvé preſque juſques à l'évidence, que des Perriers n'a eu qu'une très-petite part aux Contes publiés ſous ſon nom, & que les véritables Auteurs étoient Jacques Pelletier, & Nicolas Denizot, dit le Comte d'Alſinois. Ce dernier étoit un Gentilhomme du Maine, mais dont le Comté étoit tout à fait imaginaire. On prétend que François Ier. s'étoit moqué de ce prétendu Comte, en faiſant un calambour, & diſant que ſon Comté ne lui rapportoit que ſix noix. A juger par les Contes de des Perriers, qui eſt le plus grand Ouvrage de Denizot, il faut croire qu'il étoit plaiſant; & ſi Pelletier a eu autant de part que lui à cet Ouvrage facétieux, il l'étoit auſſi: c'eſt cependant ce que n'annonce pas le reſte de ſes Ouvrages.

Claude Turrin, & Claude Pontoux.

Je paſſe légérement ſur Claude Turrin & Claude Pontoux, tous deux Bourguignons.

gnons. Le dernier a le mérite d'avoir fait quelques, vers que le Rédacteur des Annales Poétiques a trouvés dignes d'entrer dans son Recueil. Il avoit une Maîtresse à laquelle il avoit donné un nom très-Poétique, car il l'appeloit Idée; & c'est sous ce nom qu'il lui adressoit beaucoup de vers.

Guillaume Des Autels mérite un peu plus d'attention que les précédens, qui étoient ses compatriotes. C'étoit un Gentilhomme de Bourgogne, qui demeuroit dans une petite terre voisine du Château de Bissy, appartenant à Ponthus de Thiard. Il avoit une Maîtresse nommée Denise, & qu'il ne nomme pas autrement que sa Sainte. Les vers galans & très-peu édifians qu'il a faits pour cette Sainte, sont compris dans trois Recueils, intitulés l'Amoureux Repos, les Façons Lyriques, & le Repos d'un plus grand travail: aussi Des Autels avoit-il pris pour sa devise, *Repos en travail.* Il est difficile de dire quel est ce grand travail dont il eut à se reposer; car ce que nous avons de lui, outre ses Poésies galantes, n'a pas dû lui couter grande peine. C'est un petit Conte en prose, intitulé Fanfreluche & Gaudichon, mit-histoire baragouine. Le titre est très- Guillaume Des Autels. Fanfreluche & Gaudichon.

plaisant, c'est ce qui fait rechercher ce petit livret, qui est devenu très-rare; mais quand on l'a acheté bien cher, on trouve que l'histoire est très-ennuyeuse : on n'en peut pas dire autant de la Récréation des Tristes, autre Ouvrage rare, attribué à Des Autels.

La Récréation des Tristes.

Je peux en rapporter un grand nombre d'Epigrammes, en écartant celles qui sont trop licencieuses, & qui se trouvent en nombre dans ce Recueil.

EPIGRAMMES tirées de la Récréation des Tristes, *composées, ou du moins recueillies par Guillaume Des Autels.*

Je suis amant en l'extrême saison,
Près de ma mort je chante comme un cygne,
En attendant d'icelle guarison,
Qui mon blanc chef prendra pour mauvais signe.
La rose & lis, neige, la lune insigne,
Et le jour ont telle couleur eslite :
Donç, Amour, mes armes je ne quitte,
Ains bon espoir j'ai en ma Dame seule;
Vieillard je suis, mais grand flamme m'incite,
Car le bois sec plus que tout autre breusle.

A une Dame.

Je t'aime d'amour si extrême,
Que je me donne à toi moi-même;
Si tu ne veux jouir de moi,
Au moins que jouisse de toi.

A votre advis, qui eſt plus malheureux,
Ou le jaloux, qui, ſans joie & lieſſe,
En peine vit, ou l'amant langoureux,
Qui ne reçoit plaiſir de ſa maîtreſſe ?
Certes ils ſont tous deux en grand deſtreſſe :
Mais l'un eſpere avoir allégement ;
L'autre ſans fin vit en peine & tourment.
Parquoi l'amant, qui en eſpoir ſe fonde,
Son purgatoire il fait tant ſeulement,
Et le jaloux ſon enfer en ce monde.

Je me deçois, lorſqu'entreprendre
Je veux d'être ſon ſuborneur ;
Voulant offenſer ſon honneur,
Je ne ſais point où l'aller prendre.

Isabeau n'eſt pas ſi méchante,
Ni ſi Catin comme l'on chante :
A grand tort on en a meſdit :
Elle eſt honnête & bien vivante.
Savez-vous pourquoi je la vante ?
C'eſt qu'elle-même me l'a dit.

Pour beau babil, pour rire & dégoiſer ;
Entre cinq cents je te voudrois élire ;
Ce doux caquet me ſemont te priſer,
Vrai que ce teint, Beline, fait du pire,
Et contre toi ſe débat & conſpire.
Tu ſais cauſer, on le ſait, proprement,
Mais ta laideur effraie grandement :
Ainſi tu as en toi diſcord & ſciſme ;
Car ton parler coule diſertement,
Mais ta beauté fait un lourd ſolécíſme.

Marc-Claude Buttel étoit un Gentil- Marc-Claude Buttel.

homme Savoyard, que l'on prétend avoir été très-ſavant; cependant tous ſes Ouvrages ſe réduiſent à quelques Poéſies amoureuſes. Il donnoit à ſa Maîtreſſe le beau nom d'Amalthée. Il prétend qu'on lui a l'obligation d'avoir le premier fait des vers Saphiques, meſure ordinaire des Odes d'Horace. En liſant ſes Œuvres, j'ai trouvé comme l'Auteur des Annales Poétiques, qu'il n'y avoit rien à y prendre.

Claude Mermet.

Claude Mermet étoit auſſi de la Breſſe: il a nommé les Œuvres de ſa jeuneſſe, le Temps paſſé, parce qu'il les a fait imprimer quand il n'étoit plus jeune: il intitule ſes Poéſies, Œuvres ſentencieuſes & morales, parce qu'il prétend y donner le ſecret d'empêcher les femmes d'être mauvaiſes. Ce ſecret conſiſte à leur laiſſer faire tout ce qu'elles veulent, & à ne les contrarier ſur rien.

On trouve auſſi l'Hiſtoire tragique d'un Souldart (Cavalier), qui fut obligé de manger ſon cheval, & ſe paſſa ſon épée à travers le corps, après avoir mangé tout ſon bien & fait des dettes: ainſi la morale eſt qu'il n'en faut point faire.

Le genre dans lequel Mermet a le mieux réuſſi, c'eſt celui de l'Epigramme; il en a fait cent. Les Annales Poétiques

en rapportent quelques-unes, auxquelles on peut ajouter la suivante, citée par du Verdier.

Tu es tout entier mon ami
Quand tu as affaire de moi;
Mais lorsque j'ai besoin de toi,
Tu n'es mon ami qu'à demi.

Flaminio de Birague est un Poëte qui, s'il n'est pas plus distingué sur le Parnasse que le précédent, jouoit du moins un bien plus grand rôle dans le monde: car il étoit neveu d'un Cardinal Chancelier de France. Son pere fut fait Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, par Henri III, dès les premieres promotions de cet Ordre, & lui-même fut un des Gentilshommes ordinaires de la Chambre du Roi; titre bien plus honorable alors, qu'il ne l'est aujourd'hui. Ses Poésies sont divisées en deux Parties, dont la premiere, intitulée Amours, contient cent trente-cinq Sonnets, mêlés de Chansons & de Stances, & six Elégies. La seconde renferme encore à peu près autant de Poésies du même genre, des Epitaphes, & un Poëme tragique, intitulé Orbeque. Rien n'est si tragique que le sujet de ce Poëme, qui est, je crois, tiré d'une Nouvelle

Flaminio de Birague.

Italienne. On y voit un vieux Roi de Perse, qui, ayant appris que sa femme entretenoit un commerce criminel & incestueux avec son fils, tue l'un & l'autre: ensuite apprenant que sa fille s'est laissée séduire par un jeune Satrape, dont elle a même déjà deux enfans, il fait venir le galant & les fruits de son amour, massacre ces innocens à ses yeux, puis lui donne la mort. Dînant ensuite avec sa fille, qui ignore cette barbare exécution, il lui fait servir les têtes de son amant & de ses enfans. Orbeque, c'est le nom de la Princesse, furieuse, se leve de table, perce le cœur de son pere, & puis le sien. Il y auroit de quoi frémir en lisant ce Poëme tragique, s'il n'étoit pas écrit platement & ridiculement.

Au reste, Flaminio de Birague a fait quelques petites Pieces plus agréables; on les trouvera dans le neuvieme tome des Annales Poétiques.

Du Monin & le Masle.

Du Monin & le Masle ne m'ont pas paru mériter grande attention; cependant on trouve quelques vers du dernier dans le neuvieme tome des Annales Poétiques. Guy de la Garde de Chambonas, qui n'étoit que Lieutenant du Sénéchal de Provence, au Siege d'Arles;

ni Pierre Botton qui étoit de Mâcon, & qui a chanté sa Maîtresse sous le nom de Camille; ni Jean Ruiz, Chanoine de Saint Diez, qui a fait des vers de dévotion; ni Pierre de Javercy, dont les Poésies sont intitulées Récréations Puériles, en vers François, ne méritent pas la peine qu'on s'y arrête.

François Habert.

Si la multiplicité de vers qu'a faits un Poëte, décidoit absolument de sa considération, celle de François Habert, d'Issoudun en Berri, seroit très-étendue, car j'ai sous les yeux deux douzaines de Volumes de sa composition. Dans presque tous il prend la triste qualité de *Banni de Liesse*, c'est-à-dire, ne jouissant d'aucun plaisir, non pas tant parce qu'il étoit malheureux dans ses amours, mais parce qu'il étoit pauvre. Après avoir fait d'assez bonnes études à Paris & à Toulouse, il fut Secrétaire de plusieurs Prélats, & ne fit pas grande fortune dans ces conditions. Il demande souvent au Roi dans ses vers, & même avec assez d'importunité; cependant il obtint le titre de Poëte du Roi Henri II; mais apparemment qu'il y avoit peu de revenu attaché à cette place. François Habert mourut à peu près en 1561. Il avoit un frere, nommé Pierre

Pierre Habert. Habert, qui a fait aussi quelques Ouvrages en vers; entre autres des Quatrains & Distiques moraux; le Miroir de vertu en prose, & le Style de composer toutes sortes de Lettres missives. Ce Pierre avoit un fils, appelé Isaac, qui fit aussi des vers, & composa une Hymne du Soleil; des Elégies sur la mort de sa Maîtresse; trois Livres des Météores, & des Poésies Chrétiennes. Celui-ci fut pere d'Isaac Habert, Evêque de Vabres en 1668, connu par plusieurs Ouvrages de Théologie & d'Erudition. Deux des premiers Membres de l'Académie Françoise étoient aussi de la même famille.

Isaac Habert.

Dans la foule des Ouvrages de François Habert, les Annales Poétiques n'ont jugé à propos de copier que trois Fables, & une Epigramme, & je n'en ajouterai pas beaucoup. Dans la premiere édition de ses Poésies, sous le titre de Jeunesse du Bailli de Liesse, je remarque une orthographe particuliere; tous les *E* muets, lorsqu'ils s'élident, y sont barrés. D'ailleurs le premier Recueil contient quinze Epîtres, dont la deuxieme nous apprend que la Maîtresse de l'Auteur étoit fille d'un Tapissier & d'une merveilleuse beauté; autant de Rondeaux,

dont l'un est adressé à Clément Marot, que Habert compare à Platon; & d'Epitaphes, dont la plus remarquable, du moins quant au titre, est celle de Ragot, Chef de certains coquins de Paris. Le second Ouvrage d'Habert est le premier Livre des Visions Fantastiques. L'Auteur feint qu'il est descendu aux Champs-Elisées, & qu'il est présenté à l'ombre de Virgile; il mêle assez adroitement dans cette fiction l'éloge de Clément Marot: ce Livre finit assez plaisamment par ces quatre petits vers:

Fi de soulas,
Vive tristesse;
Car je suis las
D'avoir liesse.

Le Recueil est terminé par deux Fables tirées des Métamorphoses d'Ovide; celle de Pyrame & Thisbé, & celle de Narcisse. L'une & l'autre sont terminées par une morale en quatre vers très-édifians. Voici celle de Pyrame & Thisbé:

Aimer est bon, voire bien ardemment
Par mariage, ainsi que Dieu commande;
Mais Pyramus & Thisbé follement
En ont usé: n'est bien qu'ainsi s'entende.

Celle de Narcisse est conçue en ces termes :

Voilà comment Narcissus y fust prist,
Pour s'aimer trop ; crains donc que tu lui semble :
De corps mortel ne sois si fort surprist,
Que d'aimer Dieu l'esprit se désassemble.

Les dernieres Pieces sont une Eglogue entre Clarinette & Robinet, & l'Epitaphe de trois Barons Allemands qui venoient étudier à Paris, dans l'espérance de s'y marier, & qui furent écrasés sous les ruines d'une maison.

Le second Recueil du Banni de Liesse est dans le goût du premier ; il contient de même beaucoup d'Epîtres, de Rondeaux & d'Epigrammes : le plus grand morceau est le Jugement de Pâris, qui, comme l'on sait, adjugea le prix à Vénus. L'Auteur dédie cette Fable, qui n'est rien moins qu'édifiante, à un Evêque d'Amiens.

Le second Livre des Visions Fantastisques est encore plus mauvais que le premier ; il est dédié à un autre Evêque ; & on trouve à la fin un assez grand nombre d'Epigrammes, dont quelques-unes sont très-ordurieres.

Le Voyage d'un homme riche, le Temple

de Chasteté, le Jardin de Félicité, & le Philosophe parfait, toujours avec de nouvelles Epîtres, & beaucoup d'Epitaphes; entre autres des Déplorations sur la mort du savant Erasme & des Chanceliers Olivier, Duprat, & Dubourg; la Nouvelle Pallas, la Nouvelle Junon, la Nouvelle Vénus, & enfin des Opuscules; tout cela est mauvais: mais il y a quelques remarques à faire sur ce que la Nouvelle Pallas est dédiée à Monseigneur le Dauphin, & la Nouvelle Junon & la Nouvelle Vénus à Madame la Dauphine. Cette Dauphine d'alors a été depuis la fameuse Catherine de Médicis. Habert lui fait compliment sur la naissance du Duc de Bretagne son fils. Comme c'est en 1546 qu'il écrivoit, il est clair que c'est de François Duc d'Alençon, quatrieme des Princes, fils de Henri II, & de Catherine de Médicis, dont il est ici question. Le Poëte, suivant la mode du temps, prédit qu'il sera un grand homme: assurément il s'est bien trompé, car ce Prince, qui heureusement pour la France, n'est jamais monté sur le Trône, est mort en 1584, âgé de vingt-huit ans. Il eut de grands défauts & de légeres vertus: il pensa épouser la Reine Elisabeth; mais

quand elle le connut bien, elle n'en voulut plus : il fut élu Duc de Brabant, par les révoltés des Pays-Bas. Enfin, son frére avoit, avec raison, de lui une très-mauvaise opinion.

Le Banni de Liesse se trompa bien aussi quelque temps après, à la naissance d'un autre Prince, encore fils de Henri II. Celui-ci fut nommé à son baptême Hercule. Habert prédit qu'il seroit d'une force extraordinaire, & un grand Conquérant : il mourut au bout de deux mois.

Un autre Livre d'Habert est intitulé le Songe de Pantagruel, fils de Gargantua. Ce personnage imaginaire est harangué par Panurge ; ainsi on voit que cette Piece est tirée de Rabelais : d'après cela, on devroit la croire fort gaie & fort plaisante, elle est cependant d'un ennui mortel.

En 1551, Habert publia le Traité des quatre Amours ; il les distingue en Amour délectable (c'est l'amour déréglé), il ne vaut rien ; Amour profitable, ou Amour intéressé, il ne vaut pas mieux ; Amour honorable, c'est celui du mariage, il est bon ; & enfin Amour charitable, il résulte des vertus Chrétiennes, c'est le meilleur de tous.

L'Auteur étant en train de faire de la

morale, publia des *Epîtres héroïdes salutaires*, dans lesquelles il exhorte à la dévotion, & sur-tout à la lecture de l'Evangile. Il en fait un éloge qui paroîtroit aujourd'hui bien extraordinaire.

Ce Testament, c'est le Livre accompli,
Dés dons de Dieu exorné & rempli;
Livre de vie & résurrection,
Du vrai salut & de rédemption;
Livre plus beau qu'un Roman de la Rose,
Et qui du sang de Jésus-Christ s'arrose;
Livre plus beau que celui de Gauvain,
Et Lancelot, dont le langage est vain;
Plus excellent ni que Perceforest,
Ni Chevaliers errans en la forest.

D'ailleurs, entre ses Héroïdes on en doit remarquer trois, une écrite par Dieu le Pere à la Sainte Vierge; une autre de Sainte Magdeleine aux Dames galantes de France, elle les exhorte à suivre son exemple; & une de Sainte Catherine, de sa prison à sa Nourrice.

Des Epîtres d'un genre bien différent, sont celles qu'Habert a intitulées Epîtres Cupidiniques; & le morceau le plus curieux de celles-ci, est une déclamation contre cette cruelle maladie que l'armée de Charles VIII avoit rapportée en France à son retour de la conquête de Naples.

L'Auteur a grand soin d'instruire ses Lecteurs, qu'il a composé cette Satire à l'occasion d'un accident arrivé à un de ses amis, mais qu'il n'y est pas intéressé personnellement.

En continuant la revue des Ouvrages d'Habert, nous trouvons une Epître sur les Poëtes François, écrite à Mêlin de Saint-Gelais, dans laquelle il parle de tous ceux qui ont fleuri jusqu'à lui, & de la plupart desquels j'ai déjà fait mention; il fait entre autres les plus grands éloges de Marot; & enfin quand il vient à lui-même, il dit:

Après j'ouïs que d'Habert on parla,
Mais je ne veux te révéler cela,
Soit mon honneur ou déshonneur qu'il touche;
Il me suffit de passer par la bouche
De ceux qui ont yeux clairs pour bien juger;
Sans le chapeau de laurier m'adjuger, &c.

Habert a traduit du Latin de Philippe de Beroalde, en vers François, deux belles Histoires tragiques; l'une est celle de Tite & d'Egésipe, dont le fond est tiré de Boccace; l'autre celle de Tancrede, Prince de Salerne, & des amours de sa fille Gismonde avec Guiscard. Si ces Romans n'étoient pas connus de tout le monde, on les liroit avec plaisir, même dans la

mauvaise Poésie d'Habert, parce que le fond en est intéressant.

Les Ouvrages originaux d'Habert ne consistent plus que dans une infinité de vers, faits sur tous les événemens arrivés à la Famille Royale, tels que la mort de Henri II; les mariages de Madame Marguerite de Valois, sœur de ce Roi, avec le Duc de Savoie; de Madame Claude de France sa fille, avec le Duc de Lorraine; & enfin de Madame Elisabeth (1), fille aînée d'Henri II, avec le Roi d'Espagne Philippe II.

Enfin, il ne me reste plus à parler que des Traductions d'Habert; elles sont en grand nombre, & la plupart en vers. La premiere est celle des trois Livres de la Chrysopée, ou l'Art de faire de l'or, Poëme Latin d'Aurelius Augurellus: c'est un des plus beaux Ouvrages d'Alchimie que nous ayons; mais l'on sait que le meilleur Livre en ce genre n'est qu'un recueil d'extravagances. L'Auteur original, Augurelli, étoit né à Rimini, & enseignoit les

(1) C'est cette Reine qui devoit être mariée à l'Infant Dom Carlos, fils de Philippe II, & qui ayant épousé le pere, est l'Héroïne de l'Histoire tragique & un peu romanesque écrite par l'Abbé de Saint-Réal, sous le titre de Dom Carlos.

Belles-Lettres à Trévise, dans l'État Vénitien, avec beaucoup de réputation. Il passoit sur-tout pour excellent Poëte Latin : mais s'étant malheureusement entêté de la Chimie, il n'employa plus son talent qu'à décrire en beaux vers les secrets de s'enrichir, qu'il croyoit avoir découverts ; entre autres, celui de transformer le mercure en or. C'est ainsi que fut faite la Chrysopée. Augurelli, croyant avoir fait merveille, alla exprès jusqu'à Rome, pour la présenter au Pape Léon X, à qui il annonça avec emphase, qu'elle contenoit le secret de se procurer des richesses immenses. Ce Pape, protecteur des Lettres & des Arts, mais trop éclairé pour prendre confiance dans une pareille annonce, ne répondit au Poëte Alchimiste que par une plaisanterie amere ; il lui fit présent d'une grande bourse vuide, en lui disant qu'il n'avoit pas besoin d'autre chose pour serrer l'or & l'argent qu'il savoit faire. Le malheureux Professeur, honteux, retourna à Trévise, où il mourut âgé de quatre-vingt-trois ans, au commencement du seizieme siecle.

Habert a encore traduit les quatre Livres de Caton, & les Dits des sept Sages de Grece ; enfin, les divins Oracles de

de Zoroastre que Habert traite de Philosophe Grec, avec un Commentaire moral en vers François & Latins. Dans le même Volume, on trouve la Comédie du Monarque, Piece singuliere & devenue très-rare, mais foncierement mauvaise, & dans laquelle il y a un grand mélange de morale Païenne & Chrétienne. Le personnage principal est Sardanapale, qui, énervé par l'amour & le vin, fait une fin malheureuse. A la suite de cette piece, on a placé la fameuse Tragédie de Sophonisbe de Mairet, traduite de l'Italien fort platement.

Les plus intéressantes traductions d'Habert, sont celles qu'il a faites d'Ovide & d'Horace. Il traduisit d'abord quatre Elégies du premier de ces Poëtes Latins, en vers François de dix syllabes. A la tête est une Epître, dans laquelle il dit que Dame Vergogne a voulu l'empêcher de donner cette Elégie; il auroit bien fait de déférer au conseil de cette Déesse, car sa traduction est mauvaise, & il y a dedans des expressions licencieuses que Dame Vergogne auroit eu grande raison de désapprouver.

Cependant le Roi Henri II ayant été apparemment content de cet essai de tra-

duction d'Ovide, l'engagea à faire celle des Métamorphoses, ou plutôt à continuer celle commencée par Marot. Comme il n'a pas mieux réussi pour les Métamorphoses que pour les Elégies, nous n'en dirons pas davantage, sinon que ce fut cette traduction qui lui donna lieu de translater d'un Poëte Latin moderne, un autre Ouvrage, intitulé les Métamorphoses de Cupido. Le sujet est assez agréable, mais il est bien mal traité, surtout dans la Poésie Françoise d'Habert.

Les deux Livres des Satires d'Horace se retrouvent dans un Recueil de traductions de cet Auteur Latin, qui commence par les Odes traduites par Luc de la Porte. Habert a fait des Satires une double traduction; l'une simple, en vers de dix syllabes, & l'autre paraphrasée, en vers héxametres. Il y a bien peu de bons vers dans l'une & dans l'autre. En voici pourtant un qui est de la Satire seconde.

Quand le fol fuit un vice, il court en son contraire.

Le vers Latin d'Horace dit:

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

Milles de Norry, Guillaume Chevalier, &c.

Milles de Norry, Guillaume Chevalier, Guillaume Bigot, Edmond du Boullay,

Nicolas Hellin, Nicolas Renaud, & Robert de Roques, ne m'ont pas paru mériter que je dise d'eux autre chose que leurs noms : mais je m'arrêterai un peu plus sur François le Poulchre, Sieur de la Mothe-Messemé. C'étoit un Gentilhomme originaire d'Anjou, qui fut élevé en Bearn, par la Reine Marguerite de Navarre, puis entra au service des Rois Henri II, Charles IX, & Henri III. Il fut Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Ecuyer de l'Ecurie du Roi, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre de ce Monarque. Son principal Ouvrage est intitulé, Mes honnêtes Loisirs. Ce sont des Mémoires en vers de ce qui s'est passé de son temps, & qu'il a divisés en sept Livres, sous le nom des sept Planetes, parmi lesquelles il a donné la premiere place à la Lune, & lui a dédié son premier Chant. On sait que ce Gentilhomme Auteur naquit en 1545, & fut toujours Catholique ; mais on ignore précisément le temps de sa mort. Ses Mémoires finissent peu après 1572 : il vivoit encore en 1587, lorsque, cédant à l'empressement de ses amis, il les fit imprimer. Il y a joint quelques Poésies galantes, Sonnets & autres, où il célebre

François le Poulchre.

sa Maîtresse, sous le nom d'Adrastée. On prétend que c'étoit une Demoiselle de la Maison de Beauveau, de la branche établie en Lorraine; on ignore s'il l'épousa. Dans toutes ces Poésies galantes, je n'ai trouvé de bien remarquable qu'un Sonnet à sa Dame, qui finit ainsi :

Vous faites tout cela, croyez-m'en donc, Madame :
D'aller en Paradis le plus certain moyen
C'est de rendre à chacun ce que l'on a du sien :
Rendez-moi donc mon cœur, vous sauverez votre ame.

Mémoires Poétiques.

Dans le premier Livre de ses Mémoires Poétiques, l'Auteur dit qu'il fut tenu sur les fonds de baptême par le Roi François I, & la Reine Marguerite de Navarre sa sœur; que celle-ci s'en amusoit infiniment pendant ses premieres années; qu'il ne la quittoit pas : mais son pere étant mort, on le ramena en Anjou, dans le Château de ses parens, où l'on acheva son éducation. Il nous fait le détail puéril, mais intéressant, de ses regrets de ne plus voir sa bonne Reine; il la demandoit sans cesse, & on lui disoit toujours qu'elle alloit arriver.

Presque tout le reste du premier Livre est employé à parler de sa noblesse, & à faire des réflexions sur l'avantage d'une naissance illustre, & les obligations qu'elle

impose. Il prétend avoir des titres authentiques, qui prouvent une filiation suivie de ses ancêtres, depuis cinq ou six cents ans. Ils viennent, selon lui, d'un Consul ou Proconsul Romain, nommé Pulcher, dont la famille s'étant établie en France, choisit de préférence l'Anjou, & y conserva le nom de le Poulchre, dérivant évidemment du mot *Pulcher*, qui veut dire *le beau*. A cette occasion il s'étend sur les noms qui originairement ont signifié les qualités personnelles de ceux qui les ont pris, & qui ensuite ont passés à leurs descendans, quoiqu'ils ne leur convinssent plus. Les plus illustres sont ceux de Capet ou Capétiens, restés aux Rois de France, Plantagenet aux Ducs d'Anjou & aux Rois d'Angleterre, &c.... Il y a d'autres vrais sobriquets & noms ridicules qui sont devenus illustres par les exploits & le mérite de ceux qui les ont portés; il donne pour exemple ceux de Boucicault & de Gouffier. Revenant aux familles qui prétendent avec autant de raison que lui être issues des Romains, il cite les Pacheco, qui descendent de Quintus Paciecus, qui rendit de grands services à César, quand il faisoit la guerre en Espagne, & quelques autres

familles qui portent encore des noms célebres dans l'ancienne Rome. On sait que différens Auteurs ont fait descendre Messieurs de Cossé, qui sont d'Anjou comme le Poulchre, de la famille des Cocceius, dont étoit l'Empereur Nerva. Passant à une discussion Métaphysique sur les divers caracteres, il fait une singuliere comparaison de nos corps aux différentes parties qui entrent dans la composition de l'orgue. Il compare Dieu au Musicien qui exécute toutes sortes d'airs sur cet instrument. C'est toujours le même vent qui souffle, mais, suivant la force des tuyaux & la volonté de l'Organiste, ils rendent des sons différens. Revenant aux événemens de sa vie & de son temps, Poulchre nous apprend qu'il vint étudier dans l'Université de Paris; qu'il fut témoin de la blessure qui fit perdre à la France Henri II, que se sentant la force de suivre le métier des armes, il fut d'abord simple Archer, & que le Duc de Roanés, de la Maison de Gouffier, Grand Ecuyer de France, le présenta au Roi Charles IX. Ayant continué ses services en différentes occasions, & s'étant trouvé à la bataille de Dreux en 1562, il suivit le Roi Charles IX à Bayonne, en 1565. Ce fut

là qu'il fut fait Ecuyer ordinaire de l'Ecurie du Roi. Il paroît que depuis ce moment il ne quitta plus Charles IX que passagérement, & lorsque ses affaires de famille l'y obligerent. Il perdit son pere vers 1567. Peu auparavant, il convient qu'il étoit devenu amoureux d'une belle Dame, qui s'appeloit Charlotte. Il explique la force de son amour d'une façon très-naïve & assez noble. voici ses vers ; & nous n'en citerons pas davantage de ses longs Mémoires Poétiques.

Je ne pus résister, ni faire aucun rempart
A la divinité des beaux yeux d'une Dame,
Qui d'un brasier ardent me consommoit dans l'ame,
Ainsi qu'il lui plaisoit, & qu'elle a fait depuis
Nombre d'honnêtes gens dedans ses liens pris.
Je recherchois sur-tout d'avoir sa bonne grace,
Et pour cela souvent j'endossois la cuirasse.
Une lance à la main, si n'eussé-je pas craint
Pour elle de combattre un Achille en pourpoint,
Ou tout nud, contre Hector, Rodomont ou Hercule,
Puisque qui a du cœur à cela ne recule.
Je me fusse damné pour avoir un tel bien,
Et l'enfer m'eût semblé, pour son paradis, rien.
S'il y a un enfer ordonné par Justice,
Pour punir ceux qui font à leurs Dames service,
Je n'en eusse jamais eu d'appréhension,
Tant avoit dessus moi gagné ma passion!

Il faut convenir que le Seigneur de la Mothe-Meſſemé aimoit ſa Dame d'une façon très-militaire. Il dit un peu plus bas, que le Roi Charles IX fut lui-même amoureux de cette belle Dame, mais qu'il en avoit été rebuté.

Je ſuis fâché de ne pas pouvoir copier une plus grande quantité de traits curieux & ſingulier des Mémoires Poëtiques du Sieur de la Mothe-Meſſemé : ce n'eſt pas la Poéſie qui en fait le mérite, quoiqu'elle donne à l'Auteur occaſion de faire bien des réflexions qui ſeroient déplacées dans des Mémoires en proſe; mais on y trouve les détails de toutes les affaires de guerre qui ſe paſſerent depuis 1567, juſqu'en 1572. On remarque les noms & les éloges de beaucoup de Guerriers de ce temps-là, dont les familles ſubſiſtent encore. Dans le ſeptieme & dernier Livre, l'Auteur dit qu'en 1570 il épouſa Emée de Savary, héritiere de la terre de Saché; il paroît qu'il en étoit amoureux, ayant ſans doute renoncé à ſa Charlotte. Elle avoit deux cent mille francs de bien, & vingt-deux ans d'âge. Il ne vécut avec elle que ſept ou huit mois, & elle mourut d'une pleuréſie. Le chagrin de cette mort lui cauſa une longue maladie, à la fin de

laquelle il perdit encore son frere Claude le Poulchre, qui fut, dit-il, empoisonné à Amboise : on ne sait si ce fut de dessein prémédité ou par accident, que cela arriva au commencement de 1572. L'Auteur n'a pas poussé plus loin ses Mémoires, & a la sagesse de ne pas parler de l'affreuse scene de la Saint Barthelemi de cette même année : c'est ce que pouvoit faire de mieux un homme qui paroît avoir été très-attaché à Charles IX & à son frere Henri III, bon Catholique, mais sans fanatisme. Il faut taire les défauts de ses Rois & ceux de son siecle, quand on ne peut ni les excuser ni y mettre ordre.

Louis Desmazures étoit Secrétaire du Cardinal de Lorraine ; cependant il se déclara Calviniste ; ce fut apparemment à cause de cela qu'il fut chassé de cette Maison & du Royaume. On ne sait pas bien quand il y rentra ; mais il vivoit sûrement sous François I & Henri II. Son principal Ouvrage est une Traduction des premiers Livres de l'Eneïde de Virgile, dont le Cardinal de Lorraine montra les premiers essais à François I, en 1547. Ce Monarque y applaudit, quoiqu'ils fussent bien médiocres. On

Louis Desmazures.

encouragea l'Auteur à continuer; mais la Traduction entiere des douze Livres ne fut imprimée que dix ans après, en 1557. Dans une Epître préliminaire en vers, l'Auteur prétend que, transporté dans les Champs Elisées, Virgile lui a remis lui-même le soin de les traduire. Si cette Fable étoit vraie, on pourroit dire que Virgile auroit fait un mauvais choix.

Desmazures a aussi traduit le beau Poëme Latin de Jerôme Vida, sur le jeu des Echecs. Je ne rapporterai que les premiers vers de cette Traduction, pour faire juger du mérite du Traducteur.

> Je chante en jeu une guerre pourtraite,
> D'un fier combat la semblance je traite,
> Comme deux Rois l'un à l'autre s'opposent,
> Avec leurs camps au combat se disposent.
> L'un marche blanc, l'autre noir, sur les rangs
> Ainsi couverts de harnois différens.

Ces Traductions ne donnent pas envie de lire le Volume des Œuvres Poétiques de Desmazures, qui contient des petites Pieces de toute espece, toutes très-médiocres; aussi bien que la Traduction de vingt Pseaumes de David, qui peut-être lui fit des tracasseries, & qui se trouve presque entiérement refondue dans

trois Tragédies saintes, froides & sans action, qu'il a fait imprimer, & dont le Roi David est le Héros. La premiere est intitulée David combattant; la seconde, David triomphant; & la troisieme, David fugitif. La premiere est la meilleure, c'est-à-dire, la plus ridicule, car il y a vraiment des choses étonnantes à force de platitude. Telles sont les forfanteries de Goliath, & les naïvetés de David. On voit sur le théatre même le combat à coup de fronde, dans lequel Goliath perd la vie; David lui coupe la tête, & l'emporte. Tous les Philistins voyant leur Héros tué, prennent la fuite; & un Acteur qui fait l'Epilogue, avertit les Spectateurs que la Piece est finie, en leur adressant ces deux vers:

Seigneurs, les Philistins courent plus que le pas;
Ils ont peur d'Israël, & ne reviendront pas.

La seconde Piece qui se représentoit sans doute un autre jour, est moins chargée d'événemens que la premiere, mais elle est plus gaie. On danse à plusieurs reprises, pour célébrer le triomphe de David; c'est une espece d'Opéra, où chaque Acte finit par un ballet, excepté le dernier. Micol, fille de Saül, épouse David: le Roi jaloux de son gendre,

le chasse, & l'Epilogue avertit toujours que David ne reparoîtra pas si-tôt. Effectivement ce n'est que dans la troisieme Piece où David fugitif, après avoir eu bien des persécutions à essuyer, finit enfin par se raccommoder avec Saül, & chante un Cantique. Desmazures n'a pas poussé plus loin l'Histoire Dramatique du Roi David ; mais il a fait encore une Bergerie Spirituelle fort plate & une Tragédie de Josias que je ne connois pas.

Gilles Corrozet.

Gilles Corrozet, contemporain des Poëtes que je viens de nommer, étoit en même temps Auteur, Imprimeur, & Libraire. Heureux les gens de sa profession, qui, comme lui, peuvent suffire seuls à leur commerce ! Aussi a-t-il publié beaucoup d'Ouvrages de sa façon, & il ne s'est pas même ruiné en les imprimant, parce qu'il avoit assez bien trouvé l'art de saisir les sujets intéressans, quoiqu'il les traitât médiocrement tant en vers qu'en prose. Je me réserve à parler dans un autre Volume, de ses petits morceaux sur l'Histoire de France, sur l'origine de toutes les Villes du Royaume, & les antiquités de Paris ; de ses Abrégés des Histoires étrangeres, de ses Recueils des mémora=

bles propos des Hommes illuſtres de la Chrétienté, & de ſes Traductions de pluſieurs Ouvrages ſemblables, écrits originairement en Latin & en Italien, & qu'il a rendus en proſe. Je me réſerve également de parler de ſes Romans d'Appollonius de Tyr, d'Aurelio & Iſabelle, & de la priſon d'Amour, qu'il a traduits en proſe de l'Italien & de l'Eſpagnol. Je ne dois le conſidérer ici que comme Poëte, & ayant mis en vers François le tableau du Philoſophe Grec Cebès, Diſciple de Socrate; deux Livres des Fables d'Eſope; les Sentences des ſept Sages de Grece, & un grand nombre d'autres Apophtegmes, Moralités, Proverbes, Emblêmes, Deviſes, & Quolibets. Enfin, il a fait un Recueil intitulé le Parnaſſe des Poëtes François modernes, c'eſt-à-dire un choix des plus beaux traits des Poëtes François qui l'ont précédé, & quelques Epitaphes en vers. On lui attribue le fameux Conte du Roſſignol, qui ſe trouve à la fin de la plupart des éditions des Contes du célebre La Fontaine, parce qu'il eſt digne d'en être, quoique le véritable Auteur ſoit Corrozet. Je connois ſon petit Livre des Blaſons Domeſtiques, ou Inſcriptions propres à être miſes dans tous

les coins d'une maiſon, & ſon Blaſon des couleurs ; mais je ſuis fâché de ne pas connoître ſon Jeu de Cartes en vers, qui pourroit donner bien des notions ſur la façon dont on jouoit aux cartes de ſon temps.

Je vais tirer de ces Ouvrages, quelques vers contenant des Maximes, Sentences & Proverbes, pour faire connoître le ſtyle poétique de Corrozet, & le goût du temps où il vivoit, ils ont tous eu un aſſez grand ſuccès.

D. Bon homme, dis-moi, ſi tu daignes,
Que regardes-tu dans ce bois ?

R. Je penſe aux toiles des araignes,
Qui ſont ſemblables à nos droits :
Groſſes mouches en tous endroits
Paſſent, mais petites ſont priſes :
Les petits ſont ſujets aux loix,
Mais les Grands en font à leur guiſe.

On prend du riche la querelle,
On flatte celui qui a bruit,
En le trop ſervant on ſe nuit ;
Et c'eſt ainſi que ſe conduit
Le Papillon à la chandelle.

Le foible eſt une pirouette
Qui ſe tourne ſous toute main ;
Aujourd'hui va où on la jette,
Et fera de même demain.

Quand chacun fera ce qu'il doit,
Toutes choses iront à droit;
Le droit enfin son cours aura,
Et à la fin le faux faudra.

Ou fortune, ou maligne engeance
Ont mis mon affaire à mépris;
Pire ne peut être ma chance;
J'ai chassé, les autres ont pris.

Se décider trop promptement
Souvent entraîne repentance,
Raison doit guider sentiment,
De fol Juge, breve Sentence.

Petits morceaux de Poésie tirés du Parnasse des Poëtes François modernes, recueillis par Gilles Corrozet.

Nanni (1) desplaît & cause grand souci,
Quand il est dit à l'ami rudement;
Mais quand il est de deux yeux adouci,
Pareils à ceux qui causent mon tourment,
S'il ne rapporte entier contentement,
Si montre-t-il que la langue pressée
Ne respond pas le plus communément
A ce qu'on dit avecque la pensée.

EPITAPHE d'un bon Ménager.

CI gist qui a toujours tenu
Maison ouverte à tous côtés;

(1) Cette Epigramme est dans ce Recueil même attribuée à Clément Marot; mais elle est différente d'une autre aussi sur le *Oui* & le *Nenni*, que j'ai rapportée dans ce volume-ci, en parlant de ce Poëte.

Et si n'eut oncq de revenu
Deux rouges doubles bien comptés.
Et afin que vous ne doutiez
De ce que je vous en rapporte,
Croyez qu'il fut de telle sorte,
Qu'oncq en sa maison mal couverte
N'y eut ni fenestre ni porte :
Tenoit-il pas maison ouverte ?

IMITATION de la petite Elégie de Catulle, sur la mort d'un moineau.

PLEUREZ, joyeuses amourettes,
Pleurez, caresses joliettes,
Pleurez tous hommes de plaisir,
Puisque mort a osé saisir
Le moineau de ma Damoiselle,
Qui fut tout le passe-temps d'elle.
Je dis le moineau qu'elle aimoit,
Et plus que soi-même estimoit;
Car il étoit doux & joyeux,
Et si le cognoissoit trop mieux
Que la fille ne fait sa mere.
Il estoit de telle maniere,
Que jamais il ne se bougeoit
De son giron où il logeoit;
Mais volletant à l'environ
De la belle & de son giron,
Il alloit pipiant sans cesse
Après sa très-chere maîtresse.
Mais après sa mort inhumaine,
Maintenant va & se pourmaine;
Par celle ténébreuse voie
Dont jamais nul on ne renvoie.

Maudites

Maudites ſoyez-vous, ténebres
Des Enfers, triſtes & funebres,
Qui, par trop grande cruauté,
Raviſſez toute grand beauté.
Oſté m'avez le gai moineau
Qui ſur tous autres eſtoit beau.
O ! le grand tort que m'avez fait,
D'avoir pris oiſeau ſi parfait,
Et ravi en ſi peu de temps
De ma mie le paſſe-temps,
Dont elle a teint, par grand douleur,
Ses clairs yeux de rouge couleur !

Guillaume de la Perriere a travaillé dans le goût de Corrozet. Ses principaux Ouvrages ſont des Recueils d'Apophtegmes, d'Emblêmes, Sentences en quatrains; l'un intitulé la Moroſophie; l'autre la Crême de divine & humaine Philoſophie; & le Théatre des bons Engins. Je n'ai trouvé que trois ou quatre de ces Quatrains qui méritaſſent d'être cités; indépendamment de trois Emblêmes ingénieux que l'on trouve dans les Annales Poétiques. Guillaume de la Perriere.

Faites de vous comme le figuier fait,
Qui, ſans florir, porte fruits à largeſſe;
Semblablement ſes amis par effet
Faut ſecourir, ſans uſer de promeſſe.

Qui tranſplanter un vieux chêne prétend,
Fait périr l'arbre, & du tout perd ſa peine;

Qui abolir un vieil abus, entend
Se fait haïr, & l'abus il n'entraîne.

L'on ne peut voir les astres clairement
Sans que le vent ait déchassé les nues;
Vertus ne sont aussi semblablement,
Sans déchasser les vices, obtenues.

Tout bon Sculpteur de tout bois fait image,
Les travaillant par art comme il suffit;
Semblablement l'homme prudent & sage,
Toute fortune applique à son profit.

Ami Lecteur, faut que tu sois instruit
Que c'est au cœur que l'arbre de sagesse
Prend sa racine, & que là tant se dresse,
Que par la bouche il fait sortir le fruit.

Georgette de Montenay.

Je pourrois parler ensuite de deux femmes, Poëtes Moralistes, ainsi que Corrozet & la Perriere; l'une est Georgette de Montenay, Dame de la Cour de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, & mere d'Henri IV: elle étoit savante, & a fait des Emblêmes, accompagnés de Quatrains Latins & François. Ils lui ont fait honneur; mais les vers ne peuvent se comprendre sans les figures.

Anne de Marquets.

L'autre est Anne de Marquets, Religieuse Dominicaine du Prieuré de Poissy, morte en 1588. L'on juge bien que ses Poésies sont toutes dévotes; ce sont des Cantiques & des Sonnets spirituels. Ces

derniers ſont au nombre de cinq cent quatre-vingts ; & je me diſpenſerai d'en rapporter aucun, car ils ſont plus édifians qu'agréables, quoiqu'ils aient été fort loués dans leur temps.

Etienne du Tronchet, Adrien Gueſdou, & Antoine de Cotel, furent de médiocres Auteurs ; le dernier étoit Conſeiller au Parlement de Paris, & a intitulé ſes Poéſies, Mignardiſes. Les Annales Poétiques nous en ont conſervé une douzaine de morceaux, dont deux ou trois ſont aſſez jolis.

Etienne du Tronchet, Adrien Gueſdou, Antoine de Colet.

Ce n'eſt pas le mérite de la Poéſie d'Artus Déſiré, qui eſt cauſe que je m'arrête davantage ſur ſon compte, mais parce qu'il me donnera lieu à quelques réflexions ſur l'emploi qu'il fit de ſon talent pour la Poéſie. C'étoit un Prêtre Normand, à qui on ſeroit tenté de croire que le zele pour la Religion Catholique fit tourner la tête, du moins à en juger par ſes Œuvres, où il a pouſſé à l'extrême le déchaînement contre les Proteſtans, l'envie de venger la ſainte Religion qu'il profeſſoit, & le ridicule en faveur des Prélats, Prêtres & Religieux ; mais il fit bien pis, car s'étant aviſé de compoſer une Requête adreſſée à Philippe II, Roi d'Eſpagne, pour le

Artus Déſiré.

prier d'employer toutes ses forces à soutenir la Religion Catholique en France, & s'étant mis en chemin pour la porter, cette démarche fut regardée comme une rebellion. Artus Désiré fut arrêté en 1561, conduit en prison, & son procès lui fut fait en premiere instance au Châtelet. Il demanda par de nouvelles Requêtes en vers au Roi, de n'être que condamné aux Galeres, & il le fut; mais en ayant appelé au Parlement, il s'en tira à meilleur marché, & fut quitte pour faire amende honorable, & être enfermé pendant cinq ans aux Chartreux: encore sa peine fut-elle abrégée; & deux ans après il recommença à faire des vers en faveur de la Religion Catholique. Il s'attira des critiques & des injures de la part des Ministres Protestans, & les leur rendit avec usure. On ne voit pourtant pas qu'il ait obtenu aucun gros bénéfice, car il mourut assez pauvre & vieux, après 1578, date de son dernier Ouvrage. Ceux qu'il a faits sont en grand nombre; ils sont tous en vers, mais pas tous de controverse; quelques-uns sont de pure dévotion. Je ne m'arrêterai qu'aux plus intéressans, aux plus singuliers, & à ceux que j'ai sous les yeux; encore n'en dirai-je que peu de

chose. » Les combats du fidele Papiste, » Pélerin Romain, contre l'Apostat de » la Synagogue de Geneve », ont eu deux éditions; je possede la seconde de 1550. L'Ouvrage contient plus de six mille vers, & est dédié au Roi Henri II, auquel l'Auteur propose de lire ce Livre par récréation, l'assurant qu'il y verra de merveilleuses choses; elles consistent dans un Dialogue contradictoire entre le Papiste & l'Antipapiste. Ce dernier attaque son adversaire sur tous les points qui divisent les Calvinistes d'avec nous; le Catholique lui répond, & ils se disent beaucoup d'injures. Dans une troisieme édition de 1552, on a ajouté la Description de la Cité de Dieu, assiégée par les malheureux Hérétiques. Artus Désiré invite les Catholiques à la défendre; & s'adressant au Pape, il lui dit:

Or, vous Saint Pere, allez devant,
Debandez votre artillerie.

Adressant ensuite la parole au Sacré Collége:

Cardinaux, marchez en bataille;
Vous avez de grandes vertus,
Car êtes de rouge vêtus.

Enfin il dit aux Moines :

Suivez après, Moines, Moineaux,
Qui tenez de Saint Benoît l'Ordre,
Marchez sans faire aucun désordre.

En 1554, Artus Désiré publia le Miroir des Francs-Taupins, c'est-à-dire, des Luthériens, dont il parut une deuxieme édition en 1564.

En 1557, les Batailles du Chevalier Céleste, contre le Chevalier Terrestre ; c'est encore un Poëme de cinq à six mille vers. Peut-être ne s'est-il jamais trouvé de Catholique qui ait eu le courage & la patience de le lire ; mais un Calviniste, nommé Bienvenu, composa, pour le réfuter, un Poëme aussi long.

En 1560, il fit imprimer les Contre-poisons des cinquante-deux Chansons de Clément Marot, c'est-à-dire, cinquante Pseaumes & deux Cantiques, pour opposer à ceux de ce Poëte, qui lui étoit infiniment supérieur du côté du talent, mais qui effectivement n'étoit pas si bon Théologien. Le public les a mis tous deux d'accord, en ne lisant plus la Traduction ni de l'un ni de l'autre.

Après sa sortie des Chartreux, il pu-

blia, en 1568, la dispute de Guillaume le Porcher, & de la Bergere de Saint Denis en France, contre Jean Calvin. C'est encore un grand Poëme de controverse. Ce que j'y ai trouvé de plus curieux, c'est la généalogie de tous les Hérétiques qui ont existé depuis Simon le Magicien jusqu'à Calvin, à qui il dit des injures atroces; la moindre est qu'il rime à *sac-à-vin*.

En 1574 parurent les » grands Jours » du Parlement de Dieu, publiés par » Saint Matthieu, &c. «. La même année, » la Singerie des Marmots, Guenons & » Huguenots «, contenant leur Arrêt & Sentence par Jugement de raison naturelle. En 1575, » le Moyen de voyager » sûrement par les champs, sans être » détroussé des Larrons & Voleurs, avec » le chapeau du Pélerin, sa malette, son » pain, son vin, la chere qu'il doit man- » ger, &c..... «. Rien de si ridicule que cet Ouvrage, si ce n'est le dernier d'Artus Désiré, intitulé » Ravage & Déluge » des Chevaux de louage, avec la fin de » leur misérable vie, &c..... «. Ces chevaux de louage que nous appellerions aujourd'hui chevaux de fiacre, sont les Calvinistes.

Je termine l'article d'Artus Désiré, par une réflexion qui ne peut manquer d'être faite par tout bon Catholique tel que moi ; c'est que je n'approuve point qu'on s'avise de défendre en vers, & encore moins par de la gaieté & de la plaisanterie, une Religion aussi grave que la nôtre. N'envions point aux Hérétiques & aux Incrédules la fausse gloire de plaisanter sur ce qu'ils devroient respecter. Les rieurs pourront être de leur côté, mais la raison sera toujours du nôtre. C'est en prose, & en suivant les regles de la Logique la plus vraie, la plus juste & la plus pressante, que nous devons plaider la cause du Christianisme & du Catholicisme, & laisser le langage de la Fable à ceux qui veulent établir des erreurs.

François de Belleforêt.

François de Belleforêt, né dans le Comté de Comminges, est beaucoup plus connu comme Romancier & Traducteur d'Ouvrages en prose, que comme Poëte. Nous le considérerons sous ce point de vue ; & quoiqu'il soit médiocre dans tous les genres, il méritera alors de nous arrêter davantage. Quant à présent, il nous suffira de dire qu'il naquit en 1530, qu'il mourut en 1583. Il étoit Gentilhomme, & fut toujours pauvre, & ne vivant que

de sa plume : il n'est pas étonnant qu'il ait beaucoup écrit, & toujours assez médiocrement. Il n'y a pas un de ses vers que l'on puisse citer.

Joachim Blanchon n'est pas meilleur ; Jean de la Jessée ne mérite pas plus d'attention, quoique nous ayions de lui jusqu'à six Livres de Sonnets, sept Livres de Mélanges, neuf de ses Amours, adressés à trois de ses Maîtresses, & je ne sais combien de Discours sur différens sujets. Tout cela a été imprimé à Paris chez Corrozet, & à Anvers chez les héritiers du fameux Imprimeur Plantin, en 1583. Il paroît que l'Auteur vivoit encore alors. On trouve dans les Annales Poétiques un assez grand nombre de petites Pieces tirées de ce Recueil, entre lesquelles il y en a quelques-unes d'agréables. Joachim Blanchon. Jean de la Jessée.

Nous avons encore les productions d'un M. Hesteau de Nuissemant, qui a fait des Œuvres poétiques & galantes en plusieurs Livres, & composa sur la fin de ses jours, des Traductions en vers, de plusieurs fameux Ouvrages Alchimiques, tels que ceux de Bazile Valentin, & la Table d'Hermès. Ceux qui ont encore la foiblesse de croire à la pierre philosophale, font cas de ses Ouvrages, & les achetent Hesteau de Nuissemant.

aſſez cher, d'autant plus que l'Abbé Lenglet en a fait de grands éloges dans ſon Hiſtoire de la Philoſophie Hermétique.

J'ai remarqué dans les premieres Œuvres de cet Auteur, des Stances à Monſieur (Duc d'Alençon & d'Anjou, frere du Roi Henri III), pour l'exhorter à fonder & protéger une Académie. Il paroît que l'idée de M. de Nuiſemant étoit qu'elle concernât tous les genres de Sciences, d'Arts & de Littérature. Je ne rapporterai que trois Strophes de cette Piece, aſſez belle par ſon idée, & fort ridicule par ſa Poéſie. Après avoir fait le portrait d'un Monarque triomphant & glorieux, il dit à Monſieur :

Mais qui pourroit montrer cette gloire bâtie,
Sinon formant un corps, duquel chaque partie
Serve d'une colonne, afin qu'il ſoit plus ſeur ?
Ce corps eſt un amas d'illuſtres perſonnages,
Qui rendront à nos ans l'honneur des premiers âges,
Et ſeront les piliers portant votre grandeur.

Ce qui a élevé les grandes Républiques,
Ce ſont les beaux ſecrets que les Académiques
Prenoient à la nature, entrant dans ſon tréſor ;
Et ſi par vos vertus la clef nous eſt rendue
De ces ſacrés ſecrets, en cet âge perdue,
Ne ferez-vous pas naître un ſecond ſiecle d'or ?

Ainſi donc, Monſeigneur, ſi, par l'Académie,
Vous rengendrez Minerve & lui rendez la vie,

Qui des mortels pourra votre los mériter ?
Qu'un Monarque ici bas jouisse de sa gloire,
Vous, gravant votre nom sur l'Autel de Mémoire,
Vous serez à jamais surnommé Jupiter.

On voit bien que c'est la rime qui l'a forcé à donner cette épithete au Prince, qu'il vouloit engager à protéger les Sciences & les Lettres. Les Annales Poétiques ont cité quelques autres Pieces galantes de M. Hesteau, qui ne sont pas encore si bonnes que ces trois Strophes-ci.

Un Médecin nommé le Docteur Bretonnayau, composa dans ce même temps un Poëme, dont le sujet devoit être immense, mais dont il n'a publié qu'une partie, qui forme cependant un Volume in-4°. de grosseur raisonnable. Cet Ouvrage parut en 1583; mais nous ignorons quand l'Auteur naquit & mourut; nous savons seulement qu'il étoit d'Anjou, & qu'il exerça long-temps la Médecine à Loches en Touraine. Le Poëme entier devoit être intitulé l'Esculape moderne, & les fragmens que nous en avons, contiennent premiérement deux grands morceaux séparés en plusieurs Chapitres, traitant de la génération & de la conception de l'homme. En voulant orner des fleurs de la Poésie les détails naïfs dans lesquels

Bretonnayau.

Esculape moderne.

entrent les Médecins & les Chirurgiens, sur les deux objets dont nous venons de parler, & voulant égayer ses Lecteurs, le Docteur Bretonnayau a rendu cette Partie de son Poëme médical, inlisible pour les personnes délicates & scrupuleuses ; mais je peux assurer celles qui ne le seroient pas, qu'il y a quelques endroits les plus plaisans du monde.

Il s'en faut de beaucoup que le Livre ou Chant suivant soit aussi agréable ; il est intitulé le Temple de l'Ame, & c'est de la Métaphysique très-obscure. Vient ensuite un autre sur la fabrique de l'œil, qui est plus à la portée de tout le monde, & puis » le Cœur ou le Soleil du petit » monde, avec un ample Discours du » pouls & du ris «. Tout le monde sait qu'on a souvent comparé le corps de l'homme au monde entier, & qu'à cause de cela les anciens Médecins Grecs l'ont appelé Microcosmos, c'est-à-dire, petit monde. Il y a dans ce Chant des remarques tout-à-fait curieuses. Je n'en citerai qu'une seule, touchant une opinion des anciens Médecins Egyptiens.

C'est que notre cœur croît, jusques à cinquante ans,
De deux dragmes chaque an ; & d'autant, chaque année,
En cinquante ans décroît, & l'âge est terminée.

Quand le cœur vient à rien ; car de vivre ſans cœur
Poſſible n'eſt-il pas, s'il eſt de vie auteur.

Le Livre ſuivant traite du foie ; il y indique, entre autres, pluſieurs remedes excellens contre les maux & les coliques hépatiques. Paſſant enſuite aux maladies les plus graves, il en recherche les cauſes, les ſymptomes & les remedes. La premiere eſt la frénéſie ; la ſeconde, la mélancolie ; la troiſieme, la pierre ou la néfrétique ; la quatrieme, la colique ; la cinquieme, la goutte ; & la ſixieme, les hémorroïdes. Le Docteur nous indique des recettes pour guérir ou du moins ſoulager tous ces maux. Entre ces remedes il y en a qui ſont à préſent inconnus, ou du moins hors d'uſage. Mais le plus beau & le plus curieux des Chapitres de l'Eſculape moderne du Docteur Bretonnayau, eſt la Coſmetique, ou l'Illuſtration de la face & des mains, c'eſt-à-dire, l'art de l'embelliſſement à l'uſage des Dames. C'eſt ainſi que commence ce Chapitre.

Eſculape

De l'Epidaurien, apprenez, Damoiſelles,
Les ſouverains ſecrets pour vous maintenir belles ;
Car pas une n'y a deſſous le ciel voûté,
Qui n'envie le prix de la prime beauté......

mencée par Hugues Salel. Il fut d'abord, dit-on, Page de Ronſard, & ami de ce grand Poëte juſqu'à ſa mort; enſuite Secrétaire de la Chambre du Roi Charles IX. On ne ſait pas bien dans quelle année il mourut. Son plus bel Ouvrage eſt certainement ce qu'il a fait de la Traduction de l'Illiade, c'eſt-à-dire, les treize derniers Chants; mais il y a encore d'aſſez bonnes choſes dans ſes Œuvres particulieres, contenues en deux Volumes, chacuns diviſés en cinq Livres. Trois portent le nom des Maîtreſſes de l'Auteur, ſavoir: Oriane, Callirée, & Artemice. On rencontre un aſſez grand nombre de ſes Poéſies dans les Annales Poétiques, Tome IX.

Augier Gaillard.

Augier Gaillard étoit Languedocien, de Rabaſtéens en Albigeois. Il avoue franchement qu'il n'eſt devenu Poëte que par néceſſité, après avoir vu deux fois ruiner ſon commerce; il étoit faiſeur de roues, c'eſt-à-dire, Charron. Ce fut ſeulement alors qu'il apprit à lire & à écrire, & qu'il embraſſa le métier de la Poéſie. Il paroît qu'il vint à Paris, où il réuſſit aſſez bien, parce qu'on le trouva plaiſant. Il prétendoit qu'il négligeoit ſes vers exprès pour ſe faire reconnoître, & pour qu'on ne crût pas qu'ils étoient de Ronſard. Le premier

premier Livre de ses Œuvres n'ayant pas eu un grand succès, parce que la Poésie en étoit médiocre, il en publia un second, qu'il intitula le *Livre gras*; on se doute bien pourquoi : il fut défendu (1).

On ne voit pas qu'il ait été marié; il en dit les raisons dans une Piece de vers très-plaisante. Il prétend cependant avoir eu des Maîtresses, & avoit fait son Epitaphe au cas qu'il mourût accablé des rigueurs d'une belle; la voici :

Cy gist Augier, qu'on regrette bien fort;
Car il rimoit mieux qu'aucun de sa race.
Une Maîtresse est cause de sa mort,
Ah! plût à Dieu qu'elle fût à sa place!

Une partie des Poésies d'Augier Gaillard, est en patois de son pays.

Gabriel Bounin, Bailli de Châteauroux en Berri, & Maître des Requêtes du Duc d'Anjou, frere de Henri III, fut traité avec bonté par la Cour de son temps, surtout quand il fut député aux Etats-Généraux, d'autant plus qu'il y parut tout-à-fait dévoué au Gouvernement: mais cette considération ne prouve rien pour son talent *Gabriel Bounin.*

(1) Cette défense le fit mieux vendre, & même fit débiter le premier Livre, parce que l'Auteur ne voulut pas que l'on donnât l'un sans l'autre.

fait des Livres d'Astronomie, de Géométrie, & d'Histoire Naturelle, & traduit quelques Livres de l'Italien. Ses Poésies sont en assez grand nombre; mais je crois qu'il n'y a de remarquable que les titres de quelques-unes: tels que » la Sourdine Royale, Poëme sonnant le Boute-» selle, l'à cheval & à l'Etendard à la » Noblesse Catholique de France, pour le » secours du Roi Charles IX «. Il a donné des leçons qu'il a crues propres à l'éducation des filles, & les a intitulées *l'Attifet des Demoiselles*. D'ailleurs il a composé un grand nombre de vers amoureux pour une belle Dame, qu'il appeloit sa Divine. On trouve dans ses Œuvres quelques petites Pieces, qu'il a intitulées *Strombotti*, d'un mot Italien qui veut dire Chanson amoureuse.

Madame & Mademoiselle des Roches.

Je dois parler à présent d'une mere & d'une fille qui jouirent, il y a deux cents ans, de toute la considération que peuvent espérer des personnes de leur sexe, quand elles ont de l'esprit, des talens, beaucoup de connoissances, & une conduite estimable. Elles passerent leur vie à Poitiers, qui paroît avoir été la patrie de Madame des Roches; elle y fixa son mari qui étoit Breton, & ils vécurent

vingt-huit ans ensemble. Mademoiselle des Roches fut le seul fruit de leur mariage. Ayant reçu l'éducation la plus soignée, elle fit le bonheur & les délices de sa mere, qu'elle aima aussi tendrement. Elles ne voulurent jamais se quitter; & ce fut sans doute pour cette raison que Mlle. des Roches refusa de se marier, quoiqu'elle fût courtisée & recherchée par tout ce qu'il y avoit de gens de mérite en France. La maison de ces deux Dames à Poitiers étoit le rendez-vous général, tant de ceux qui demeuroient dans le Poitou, que de ceux qui y passoient. Les grands Jours qui se tinrent à Poitiers en 1579, y attirerent de savans Magistrats & des Gens de Lettres, qui venoient chaque jour se délasser des affaires dans cette maison : on remarquoit parmi eux Scevole de Sainte-Marthe, & Etienne Pasquier. Ce dernier ayant apperçu une puce sur la gorge de Mlle. des Roches, fit une jolie Piece de vers à ce sujet; & toute la docte compagnie ayant adopté cette plaisanterie, le Recueil des vers sur la puce devint un petit Volume, dans lequel on trouve des vers Grecs, Latins, François, Italiens & Espagnols. On pouvoit parler toutes ces Langues à

la mere & à la fille, car elles les possédoient toutes. Elles répondirent aux Poëtes *Chante-puce* par d'assez jolies Stances, que l'on trouve dans leurs Œuvres, avec une quantité de vers assez galans ; mais de cette galanterie d'alors, qui n'étoit qu'un jeu d'esprit, & intéressoit fort peu le cœur. Il paroît que celui de Mademoiselle des Roches étoit fort insensible pour tout autre que pour sa mere, du moins rebuta-t-elle cruellement un Poëte Avocat, nommé Jules Guersens. Il resta longtemps à Poitiers, attaché au char de cette belle, & disposé à faire pour elle toute sorte de sacrifice; il composa une Tragédie intitulée Panthée, qu'il voulut publier sous son nom: mais la Demoiselle ne voulut partager ni sa gloire, ni son amour. Guersens, de dépit, se retira à Rennes en Bretagne, dont il fut Sénéchal. Mais il jouit peu de temps de cette dignité, étant mort en 1583. Pour Mesdames des Roches, elles vécurent jusqu'en 1587, que la peste s'étant répandue à Poitiers, elles en moururent toutes les deux le même jour & presque au même instant, par une espece de bonheur, ne s'étant jamais quittées.

Les Poësies de Madame des Roches la

mere, sont en assez bons vers pour le temps, & pleins de justesse & de raison: celles de la fille sont plus délicates & plus tendres; il y a des Dialogues en prose, mêlée de vers remplis de bonne philosophie. Le meilleur morceau de sa composition, est l'*Agnodice* ou l'Ignorance bannie de chez les femmes. Il est copié dans le Tome septieme des Annales Poétiques, avec quelques autres Sonnets, Chansons, & Epitaphes; entre ces dernieres, on voit celle de Médée, qui finit par ce singulier vers:

Je tuai pere, mere, enfans, époux, & moi.

Je m'en remets pour tout le reste des Poésies de la mere & de la fille, à ce qui en est rapporté dans le Volume des Annales Poétiques que je viens de citer. Madame des Roches a traduit du Grec en vers François, les Vers dorés & les Enigmes de Pytahgore. Il suffit aux Dames de nos jours de savoir qu'il y a eu dans le seizieme siecle, des Françoises capables d'exécuter une si belle entreprise.

Ces Dames vivoient encore lorsqu'elles ont été célébrées par une Demoiselle qui prit le parti de son sexe, en publiant un Discours en vers, dont l'objet étoit de

montrer que l'excellence de la femme surpassoit celle de l'homme. Cette Demoiselle s'appeloit Marie de Romieu ; & son frere Jacques Romieu, Gentilhomme du Vivarais, prenoit le titre de Secrétaire de la Chambre du Roi. On trouve de l'un & de l'autre quelques jolies Pieces dans les Annales Poétiques. Le frere a fait une Chanson imitée de Catulle, qui m'a paru très-agréable ; & la sœur, l'Hymne de la Rose.

Marie de Romieu.

Odet de Turnebe.

Odet de Tournebu ou Turnebe, fils du fameux Adrien Turnebe, fut un de ceux qui, pendant les grands Jours de Poitiers, eurent part aux vers sur la puce de Mademoiselle des Roches. Il mourut en 1581, étant nommé premier Président de la Cour des Monnoies de Paris. Il a fait une suite de Sonnets sur la prise & la destruction du Château de Lusignan en Poitou, qui arriva en 1574. Il y rappelle toute l'Histoire des Seigneurs de cet ancien Château, dont une branche remplit les Trônes de Jérusalem & de Chypre. On croit bien qu'il n'oublie pas d'y faire mention de Geoffroy à la grand'dent, & de Mélusine. Le plus considérable Ouvrage d'Odet Turnebe, est la Comédie intitulée les Contens ; elle est en cinq Actes & en

prose, composée, à ce que l'on croit, en 1580; mais elle n'a été imprimée qu'en 1584 : je crois que c'est la premiere Comédie Françoise en prose qui existe; c'est-là, à mon avis, son principal mérite. D'ailleurs elle est mal écrite & très-indécente, & par ces deux raisons seroit insupportable dans le siecle où nous vivons.

Christophe de Beaujeu.

Christophe de Beaujeu étoit un homme de qualité, qui s'attacha au Duc de Guise, & à celui de Joyeuse, favori & beau-frere d'Henri III. Il fut la victime de cette faveur, & obligé de sortir de France & de se réfugier en Suisse. Au bout de quelque temps, il revit sa patrie, & entreprit un grand Poëme en l'honneur du pays dans lequel il avoit vécu quelque temps (la Suisse) : mais il n'en a publié que le premier Chant. Le reste de ses Œuvres sont des Poésies galantes, entre lesquelles on remarque ce qu'il appelle lui-même un torrent de Sonnets, de Motets, & des *Chapons*, c'est-à-dire des Lettres missives galantes. On conçoit aisément que les Poulets galans sont des diminutifs de ces Chapons-là.

Suit un beau détail de l'enterrement du Duc de Joyeuse. A en juger par une

pompeuse description en vers, il n'y en eut jamais un plus beau : la liste des Prélats, Prêtres, Moines, Pénitens, Enfans Rouges, Bleus & Gris, des Membres de l'Université, & même du Parlement, qui y assisterent, forme un catalogue très-étendu. C'est ainsi que Henri III voulut honorer son favori.

G. Saluste du Bartas.

Guillaume de Saluste, Seigneur du Bartas, est un des Poëtes du seizieme siecle sur lequel nous pourrions le plus nous arrêter, parce que c'est un de ceux qui caractérise le mieux le mauvais goût de son temps, mais aussi le génie, qui est de tous les temps & de tous les pays. Quoiqu'il ne fût pas d'une ancienne Noblesse, il étoit regardé comme Gentilhomme, Militaire estimé, Négociateur habile, & cependant franc & sincere, &, comme il le dit lui-même, réputé *homme rond & non flatteur.* Du Bartas étoit Gascon, & l'on s'en apperçoit bien en lisant ses vers. Quoiqu'il eût assez voyagé, il avoit passé peu de temps à Paris, & convenoit lui-même que cette résidence lui eût été nécessaire pour former son goût. En attendant, il n'avoit pu qu'imiter les Poëtes les plus fameux, dont les Ouvrages étoient déjà imprimés, tels que Ronsard : mais

en ſuivant les traces de celui-ci, il le ſurpaſſa à bien des égards. Il avoit encore plus de force, plus de nerf & plus d'imagination que lui. Au reſte, pour déterrer ces grandes qualités dans du Bartas, il faut être en garde contre ce qui, ſur-tout dans ce ſiecle-ci, prévient étonnamment contre lui : des mots nouveaux, des expreſſions & des tournures de phraſes métaphoriques, allégoriques, obſcures & ridicules, des détails puériles, & quelquefois même mal rendus ; mais à travers tout cela, on voit le Poëte & l'homme de génie. Je ne veux point répéter ſur du Bartas ce que l'on trouvera dans les Annales Poétiques, tome X, d'autant plus que ſon portrait eſt bien fait, le genre de ſa Poéſie bien caractériſé, l'éloge & la critique bien diſpenſés dans ce tableau. Je ne pourrois rien citer de lui de mieux que les vers qui y ſont rapportés ; mais j'ajouterai ici quelques obſervations nouvelles, & quelques traits de ſes Œuvres, tirés des dernieres éditions qui en ont paru aſſez long-temps après la mort de l'Auteur : ce ſont celles de 1608, en deux gros volumes *in*-12, billots, & de 1611, en un volume *in-folio*. L'Editeur de l'une & de l'autre, entre leſquelles il

n'y a de différence que le format, a accompagné les principales Pieces d'un Commentaire qui n'eſt pas d'un grand mérite, mais qui contient des détails de toute eſpece : ce qu'il y a de plus utile, ſont les Sommaires & les Notes marginales. L'Editeur Simon Goulard, de Senlis, eſt connu par un aſſez grand nombre d'Ouvrages, médiocres.

On trouve dans les premieres Œuvres de du Bartas, un petit Poëme en Dialogue, qu'il fit pour l'entrée de la Reine de Navarre à Nérac. Il eſt en trois Langues, entre trois Nimphes ou Muſes, qui ſe diſputent l'honneur de recevoir la Reine. L'une eſt la Latine, qui débite des vers Latins très-beaux, & demande la préférence pour haranguer la Reine, traitant les deux autres de Barbares. La Muſe Françoiſe lui diſpute la ſupériorité, parce qu'elle parle la Langue dominante dans l'étendue de l'ancien Empire des Gaules : mais enfin la Gaſconne l'emporte, comme étant la Langue nationale de la ville de Nérac : Voici quelques vers de ſa Harangue.

Je ſuis Nymphe Gaſconne, à préſent vous êtes Gaſconne.
Jou ſon Nymphe Gaſcoune, ere es arè Gaſcoune.
Votre mari eſt Gaſcon (Henri IV), & vos ſujets Gaſcons.
Son mari es Gaſcoun, & ſou ſubjets Gaſcouns.

Grandis, petit Nérac, augmente tes prétentions;
Creicho, petit Nérac, creich tas barralhes;
Eleve tes tours aux cieux, avec tes murailles.
Leve tas tours au ceu, cente de tas muralhes.

A la Reine.

Dieu fasse ton mari le plus grand Roi du monde.
Doiu hasse toun marit lou plus gran Rei dou moun (1).

A Nérac.

Puisses tu appartenir à Henri pendant cent ans, & Henri être cent ans ton seigneur!
Cent ans sies-tu d'Henric, cent ans Henric sies toun!

Les Semaines de du Bartas.

Le plan des Semaines de du Bartas est vaste & beau. La premiere Semaine ne roule que sur la création & le développement de ce grand œuvre pendant les six jours qu'il s'opéra. La magnificence du sujet a sûrement contribué au succès du Poëme, qui fut d'abord très-brillant: mais les défauts dont nous avons parlé, & dont est remplie la Poésie de du Bartas, lui ont bientôt fait perdre toute sa gloire. Je suis pourtant convaincu que tout homme qui prétend faire des vers héroïques, & sur-tout un Poëme épique, lira cet Ouvrage avec satisfaction & intérêt. Il y trouvera des tableaux poétiques, nobles & grands, & quelquefois même agréables,

(1) Le souhait a été accompli.

l'Hébraique, comme la plus belle de toutes. Cependant il rend justice aux autres, & cite les Auteurs qui ont le mieux écrit en Grec, en Latin, en Arabe, en Italien, en Espagnol, en Allemand, & en Anglois. Il fait l'éloge de la Reine Elisabeth, & enfin des Ecrivains François de son temps, en commençant par Clément Marot, qu'il regarde déja comme un Auteur antique & respectable, quoiqu'il y eût peu de temps qu'il fût mort. Il loue ensuite Ronsard, Amiot, & Duplessis Mornay. Le troisieme Livre est intitulé Colonies; il parle de la dispersion des enfans d'Adam par toute la terre: & le quatrieme & le dernier, les Colonnes, ou ces fameux monumens sur lesquels on prétend que les enfans de Noé graverent toutes les Sciences avant que de se séparer.

On trouve ensuite cinq autres Poëmes qui étoient destinés à entrer dans les cinq dernieres Journées de la seconde Semaine. L'un est intitulé les Peres: c'est l'Histoire d'Abraham & de son fils Isaac; il y a un beau morceau du Sacrifice que ce premier des Patriarches étoit prêt à faire de son fils: on le trouve tout entier dans les Annales Poëtiques. Le Livre suivant, intitulé

la Loi, contient l'Histoire de Moïse, Conducteur du peuple d'Israël dans le désert. On y trouve une Traduction des dix Commandemens de Dieu, en seize vers, qui m'ont paru propres à faire connoître la Poésie de du Bartas à ceux qui, n'ayant pas les Annales Poétiques sous leurs mains, ne pourroient pas lire les morceaux de ce Poëte qui y sont rapportés.

C'est Dieu qui parle :

Ecoute-moi, mon peuple, écoute, & suis la Loi
Que je vais te dicter ; je suis ton Dieu, ton Roi,
L'Eternel, dont la main, de miracles armée,
Pour toi dans le flot rouge a l'Egypte abymée.

Adore-moi de cœur, de parole & de fait,
Car seul je suis ton Dieu, comme étant seul parfait.
Ne peins point ma grandeur, ne sers pas mes images,
Et ne transporte point ma gloire à tes ouvrages ;
Ne prononce mon nom qu'avec respect & peur ;
Ne sois jamais parjure, & moins blasphémateur.
Six jours gagne ton pain, & pour vaquer au Temple,
Tout le septieme jour repose à mon exemple.
Veux-tu vivre long-temps ? que ceux par qui tu vis
Soient révérés de toi, & par toi soient chéris.
Ne te souille jamais dans l'étrangere couche ;
Ne sois lascif, mais chaste, au bien d'autrui ne touche ;
Ne sois point faux témoin, & ne convoite pas
D'avoir de ton prochain la femme entre les bras.
N'attire dans ton parc son troupeau porte-laine,
Dans ton coffre son or, sa terre en ton domaine.

Vénérables édits dessus Sina donnés,
Combien sous peu de mots de sens vous comprenez !
Combien s'étendent loin vos reglés équitables !
Combien vous êtes clairs, saints, profonds, admirables !

Le Livre suivant est intitulé les Trophées, ou les Victoires de David. L'on trouve ensuite la Magnificence, ou l'Histoire de Salomon ; les plus beaux morceaux des Livres des Proverbes & de la Sagesse étant transportés dans ce Livre, y sont quelquefois noblement exprimés ; témoin ces deux vers :

Assez vit qui vit bien, & de l'âge le cours
Ne se mesure point par le nombre des jours.

C'est dans ce Livre que se rencontre une charmante Description, que l'Editeur des Annales Poétiques a jugé à propos d'intituler la Forêt d'Amour, & que l'on peut lire avec plaisir dans son Recueil.

L'Histoire de Jonas forme un petit Livre à part ; après quoi revenant sur ses pas, du Bartas a publié, sous le nom des Capitaines, l'Histoire de Josué & de quelques autres Juges d'Israël, entr'autres de Samuel ; ensuite le Schisme, c'est-à-dire le partage du Royaume de Jérusalem entre Roboam & Jeroboam après la mort de Salomon ; enfin, la décadence, ou la

ruine des Royaumes de Juda & de Jérusalem, & la captivité des Juifs à Babylone.

C'est-là tout ce que du Bartas avoit fait & préparé pour ses Semaines. On prétend que s'il eût vécu davantage, il auroit de semaine en semaine écrit le reste de l'Histoire des Juifs, & celle de l'Eglise Chrétienne, jusqu'à nos jours.

Les deux derniers morceaux de Poésie de du Bartas sont un Poëme sur la bataille de Lépanthe, gagnée par les Chrétiens sur les Turcs en 1571. Le Roi Jacques VI d'Ecosse, qui régna depuis en Angleterre, sous le nom de Jacques I, Prince qui se piquoit d'être Poëte, Historien, &c..... composa sur cette victoire un Poëme Latin, dont celui de du Bartas n'est que la Traduction. Le Monarque Auteur en fut si content, qu'il voulut attirer le Traducteur à son service; mais celui-ci le refusa, & mourut dans sa patrie à la fin de l'an 1590, n'étant âgé que de quarante-six ans. Il eut pourtant encore le temps de célébrer la bataille d'Ivry, qui se donna la même année, fut gagnée par Henri IV, & lui assura la Couronne de France. Il y a d'assez beaux traits de sentiment dans ce der-

V ij

nier Ouvrage ; témoin ceux-ci adressés à Henri IV.

Hélas ! prends garde à toi, n'expose, ô grand Monarque,
En proie si souvent ton bon sang à la Parque !
Sois chiche de ta vie, & crois que notre bien
Se tourne seulement dessus les gonds du tien.
Ah ! si tu fais le sourd à l'humble remontrance
D'un Chantre de ton los, écoute au moins la France.
Mon cher fils, te dit-elle, ou plutôt, mon tuteur,
Mon appui, mon rempart, mon second fondateur,
Mon époux, mon bon Roi, ménage mieux ta vie,
Qu'une ardeur indiscrette, une bouillante envie
De voir tout, faire tout, acquérir trop de los,
Ne te fasse aux dangers courir mal-à-propos.
Ah ! si ce trop de cœur, prodigue de ton ame,
Ne tranche avant ses ans de ta vie la trame,
J'espere refleurir plus que jamais en Arts,
En bonnes mœurs, en loix, en nombre de Soudars,
En foi, savoir, richesse, & que ton siecle juste
Bientôt ne devra rien au siecle heureux d'Auguste.

Pierre de Brach.

Pierre de Brach étoit contemporain & ami de du Bartas ; il lui survécut, puisqu'il étoit encore en vie en 1600. Tous ses vers galans sont adressés à une Demoiselle qu'il appelle Emée : d'ailleurs, son principal Ouvrage est une Hymne à la Ville de Bordeaux, dans laquelle il célebre la plupart des hommes illustres de sa patrie. Quelques-unes de ses petites Pieces ont mérité d'être conservées dans les An-

nales Poétiques. Il a de plus traduit en vers quatre Chants séparés de la Jérusalem délivré du Tasse, mais sans ordre & sans suite. Il a traduit de même l'Aminte, Pastorale du même Auteur.

Florimond de Raymond, Conseiller au Parlement de Bordeaux, étoit aussi ami des deux Poëtes précédens ; il a fait quelques petites Pieces de Poésie assez agréables, entre autres le Cousin, qu'un de ses amis appeloit en riant un morceau piquant. Mais il est beaucoup plus connu par des Ouvrages en prose d'un genre plus sérieux, tels qu'un Livre sur l'erreur de la Papesse Jeanne, & une Histoire de l'Hérésie, dans lesquels il se déclare zélé Catholique. Florimond de Raymond.

En passant de la Guienne dans la Bourgogne, nous nous occuperons quelques momens d'Etienne Tabourot, dit le *Seigneur des Accords*. Il mourut en 1590, âgé de quarante-trois ans, étant né en 1547 à Dijon, où son pere étoit Maître des Comptes. Pour lui, après avoir étudié en Droit à Toulouse, il fut Procureur du Roi, du Bailliage de sa Ville natale, s'y maria, & eut deux enfans. On peut le ranger dans la classe de ceux que l'on appelle encore dans la petite Bourgeoisie, & Etienne Tabourot.

ſur-tout dans les Provinces, *Drôles de corps*. Il étoit galant, mais ne formoit aucune liaiſon ſolide & durable, car de ſon aveu il eut juſqu'à trente Maîtreſſes. Il s'attacha au parti de la Ligue, & en fut un des plus zélés partiſans en Bourgogne, mais toujours en riant & en plaiſantant. Le nom de Seigneur des Accords étoit même une plaiſanterie, jamais il n'a poſſédé de Seigneurie de ce nom; mais les armes de la famille des Tabourot étant un tambour ou tabourin, il prit pour deviſe, *tous Accords*; & de là vint l'idée de cette Seigneurie imaginaire.

Les Bigarrures.

Il eſt beaucoup plus connu par ſon Livre des Bigarrures, que par ſes autres écrits. Ce Livre contient la plus riche Collection de Coqs-à-l'âne, de Rebus, de Calembours, d'Equivoques, tant en vers qu'en proſe. Il y en a bien de mauvais, mais au moins il fournit des modeles de toutes les facéties de ce genre. On trouvera dans la Bibliotheque des Romans, ſecond Volume du mois d'Avril 1776, un petit extrait & un choix de ce qu'il y a de plus ſupportable dans les Bigarrures. L'Auteur a publié un autre Recueil, intitulé les Touches du Seigneur des Accords: la plupart ſont des Epigrammes qui finiſ-

ſent par un trait de morale ou de politique, que l'Auteur appelle la contretouche.

Il a fait imprimer d'ailleurs un Eloge facétieux & ironique, intitulé Eloge du Pou enſemble du Ciron.

Mais Etienne Tabourot n'eſt pas ſeulement Auteur des Ouvrages qu'il a publiés ſous le nom du Seigneur des Accords; on croit qu'il l'eſt encore d'un Recueil qui a paru ſous le nom de Jean Deſplanches, Jean Deſplanches.
Libraire de Dijon. Celui-ci étoit compere & ami de jeuneſſe de Tabourot. Ils buvoient enſemble, & ce fut entre la poire & le fromage qu'ils composerent l'Ouvrage, intitulé Sinatriſie, de deux mots Grecs, qui veulent dirent, *recueil confus*. Deſplanches l'imprima ſous ſon nom; & pour dépayſer ſes Lecteurs, il ſe dit Libraire de Rouen. Le Privilége eſt en Latin, eſt c'eſt encore une facétie. Il y a dans ce Livre aſſez de jolies Pieces pour que les Annales Poétiques en aient choiſi quelques-unes; mais l'Editeur les a miſes ſous le nom de Jean Deſplanches, n'en connoiſſant pas le véritable Auteur. Le Seigneur des Accords avoit un oncle Chanoine & Official de Langres, qui mourut en 1595, âgé de ſoixante-ſeize ans. Cet

Jean Tabourot.

Le Calendrier des Bergers.

Eccléſiaſtique étoit auſſi Poëte & aſſez gai. Il a fait un Almanach rempli de vers, intitulé le Calendrier des Bergers, en dialogue. Cet Ouvrage s'eſt imprimé longtemps d'année en année, & a été pendant plus d'un ſiecle l'Almanach le plus connu du Peuple & des Payſans. Les vers étoient toujours les mêmes, & les ſieurs Oudot, Imprimeur à Troyes, Ourſel de Rouen, & autres Débitans de la Bibliotheque Bleue, y faiſoient chaque année ajouter un calendrier nouveau, & des prédictions faites à tout haſard ſur la pluie & le beau temps. Jean Tabourot eſt Auteur d'un autre Livre encore moins analogue à ſon état que le premier; c'eſt un Traité de la Danſe, imprimé en 1589, *in*-4°. Il prit à la tête de cet Ouvrage le nom de Toinot Arbeau, qui eſt l'Anagramme de Jean Tabourot. J'aurai occaſion de parler dans un de mes autres Volumes, de ce Livre, le premier qui ait été imprimé ſur la Danſe; il eſt curieux, ſingulier, & compté parmi les Livres rares.

Les Annales Poétiques nous ont conſervé une aſſez grande quantité de vers d'Etienne Tabourot, tant ſous ſon nom que ſous celui de Jean Deſplanches. Il y en a de charmans

& de très-plaisans ; mais il faut se souvenir qu'ils sont tirés d'un Recueil assez étendu, où il y en a beaucoup de plats & de mauvais.

Je ne m'arrêterai point sur Roland Brisset, qui n'est connu que par quelques traductions de Tragédies de Séneque & de Buchanan, & quelques Pastorales Italiennes ; sa Poésie Françoise est mauvaise, & comme ses Pieces ne sont que des traductions, elles ne peuvent pas faire juger de l'état du Théatre dans ce temps-là. Roland Brisset.

Claude & Gabriel de Trellon, freres, ont composé plusieurs Volumes de Poésies, dans lesquelles il y a quelques bons vers, & beaucoup de médiocres. Claude, l'aîné, étoit Militaire ; il servit particuliérement sous Messieurs de Nemours, de Guise & de Joyeuse ; il fut grand Ligueur, & en convient lui-même. Aussi fut-il bon Catholique, & il fit en Italie un pélerinage à Notre-Dame de Lorette. Il se vante souvent dans ses vers, de sa bravoure & de ses exploits ; il pousse même quelquefois la vanterie jusqu'à paroître un Rodomont & un Capitan. Le premier Recueil de ses Poésies est intitulé la Flamme d'amour ; effectivement il est plein de Sonnets galans. On y trouve Claude & Gabriel de Trellon.

un petit Roman en prose, intitulé Histoire de Padre-Miracle, & de l'Amant fortuné. On pretend que c'est une allégorie, sous laquelle est comprise l'Histoire de l'Auteur même.

Claude de Trellon n'avoit que quatorze ans lorsqu'il publia ce premier Recueil ; il en a composé un deuxieme quelques années après, sous le titre de Muse guerriere. Enfin, étant plus vieux, il fit imprimer les Flammes divines & spirituelles. Nous avons encore de lui l'Hermitage du Sieur de Trellon.

La plus grande partie de ses Poésies a été recueillie après la mort de l'Auteur, sous le nom du Cavalier parfait. On y retrouve les Amours de Sylvie, les Amours de Félice, deux de ses Maîtresses, qui sont tirées de la Flamme d'amour. Les Mélanges sont la même chose que la Muse guerriere, & l'Hermitage & les Lamentations sont partie des Flammes divines.

Les Annales Poétiques, tome douzieme, ont copié un assez grand nombre de Pieces de Claude de Trellon, & quelques morceaux des Poésies de Gabriel de Trellon, son frere, qui étoit Conseiller au Parlement de Toulouse, & apparemment dévot, car ses

Œuvres se réduisent à un grand Poëme, en six Livres, intitulé Chant des Vertus. Ce Poëme forme seul un Volume ; je me garderai bien de rien ajouter à ce qui en a été dit dans les Annales Poétiques, mais je vais repasser sur quelques Chansons de son frere Claude, qui m'ont paru assez jolies, & dire quelques mots du Roman de Padre-Miracle.

CHANSON tirée de la flamme d'Amour de Claude de Trellon.

Certes si mon ame
Se plaît en sa flamme,
J'aimerai toujours ;
Mais si ma Maîtresse
Use de rudesse,
Adieu mes amours.

Quand je vois qu'on m'aime,
Un amour extrême
Tient ma volonté ;
Si l'on me méprise,
On n'a plus de prise
Sur ma liberté.

Je n'ai point envie
De faire ma vie
Finir tristement ;
Pourvu qu'on caresse
Le mal qui me blesse,
J'aime mon tourment.

Autre CHANSON *en l'honneur du bleu céleste.*

LE Ciel pour montrer sa beauté,
Tout bleu paroît à notre veue ;
Moi, pour montrer ma loyauté,
Je m'habille de couleur bleue.
Beau bleu, que j'aime ta couleur !
Tu es le blason de mon cœur.

Quand d'amour je ressens les maux,
Le bleu nourrit mon espérance,
La loyauté de mes travaux
Me doit amener allégeance.
Beau bleu, que j'aime ta couleur !
Tu es le blason de mon cœur.

Ma Dame n'aime que le bleu,
Aussi sage & loyale est-elle ;
Cette couleur m'a toujours pleu,
Parce qu'aussi je suis fidele.
Beau bleu, que j'aime ta couleur !
Tu es le blason de mon cœur.

Fais un cœur froid devenir chaud,
Appaise sa rigueur extrême,
Et lors je chanterai plus haut
Que tu mérites que l'on t'aime.
Beau bleu, que j'aime ta couleur !
Tu es le blason de mon cœur.

Troisieme CHANSON.

D'OU vient cette fadeur extrême ?
Vous m'estimiez comme vous-même ;

Vous semblez ignorer mon nom,
Petite Manette, petite Manon:
Ah ! vous étiez bien plus jolie,
Quand ensemble sur le gazon
Nous fîmes la folie.

Ah ! devroit-on, pour une absence,
Perdre ainsi votre souvenance !
Et ce tour doit-il sembler bon !
Petite Manette, petite Manon :
Ah ! vous étiez bien plus jolie,
Quand ensemble sur le gazon
Nous faisions la folie.

Si j'ai la barbe un peu plus grise,
Je n'ai pas encor laché prise ;
Je suis toujours bon compagnon,
Petite Manette, petite Manon, &c.

N'oublions pas notre exercice,
Je vous aime sans artifice,
Et vous répete ma Chanson,
Petite Manette, petite Manon.
Ah ! vous étiez bien plus jolie,
Quand ensemble sur le gazon
Nous fîmes la folie.

Le Roman de Padre-Miracle est l'Histoire des Aventures de la jeunesse de Trellon, du peu de bonnes fortunes qu'il eut alors, & de celles en grand nombre qu'il procura à un jeune Seigneur, auquel il étoit attaché, & qu'il ne désigne que par le titre d'Amant fortuné. Il se chargea de faire pour lui une déclaration à une belle

Dame, & lui ménagea les moyens d'obtenir d'elle le don d'amoureuſe merci; pour ſa peine il eut la Soubrette. Cette Aventure aſſez gaillarde eſt ſuivie d'un grand nombre d'autres du même genre. Il paroît que Padre-Miracle ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de rendre des ſervices de tout genre à l'Amant fortuné, & que celui-ci, à force de réuſſir dans ſes amours, devint fort libertin, & faiſoit de fréquentes infidélités à ſa femme, qui, de l'aveu même de Trellon, étoit une Dame d'une grande ſageſſe & d'un grand mérite. La fin de ce petit Roman contient des Aventures de guerre. Il paroît que l'Amant fortuné, accompagné de Padre-Miracle, ſuivit le Duc de Joyeuſe, qui eſt ici appelé Neptune, parce qu'il étoit Amiral de France. Après pluſieurs exploits & proueſſes, l'Amant fortuné fut tué dans une bataille, & Padre-Miracle en fut ſi affligé & le regretta ſi fort, qu'il dit qu'il a été tenté pluſieurs fois depuis de ſe faire Capucin, & qu'il ne ſait pas encore trop ce qui en arrivera.

Guy le Febvre de la Boderie.

Guy le Fevre de la Boderie n'étoit pas Militaire comme Trellon, mais un peu Eccléſiaſtique, étant ſimplement tonſuré, & d'ailleurs très-ſavant. Son pere étoit

un Gentilhomme Normand, qui avoit beaucoup d'enfans; il ſavoit parfaitement l'Hébreu & le Syriaque, & eut grande part aux deux verſions de la Bible en ces Langues, qui ſe trouvent dans la fameuſe Polyglotte d'Anvers. Le Duc d'Alençon, frere de Charles IX, étant allé dans les Pays-Bas, où il fut reconnu Duc de Brabant par les révoltés, la Boderie eut l'honneur de lui être attaché en qualité de Secrétaire-interprete des Langues Etrangeres, & ſuivit ce Prince juſqu'à ſa mort. En ne le conſidérant que comme Poëte, il nous a laiſſé deux gros Volumes, dont l'un contient des Poéſies de toute eſpece, la plupart Morales & Chrétiennes; entr'autres, un grand Poëme intitulé l'Encyclie des ſecrets de l'Eternité : on y trouve de plus des Hymnes & Cantiques, traduits d'après ceux de l'Egliſe, &c...... Mais le ſeul morceau des Poéſies de la Boderie, que l'on pourroit être tenté de lire, c'eſt ſa Galliade, ou de la Révolution des Arts & des Sciences, Poëme en cinq Chants ou Cercles, que la Boderie dédia, en 1578, à Monſeigneur, Frere unique du Roi, c'eſt-à-dire, au Duc d'Alençon & d'Anjou. Certainement la Révolution des Arts & des Sciences n'é-

toit pas encore bien avancée en France quand la Boderie écrivoit, & il y paroît par ce Poëme même, qui est obscur & mal entendu, tant dans sa conduite, que dans sa Poésie. On y trouve les noms de presque tous les Savans & les Gens de Lettres du seizieme siecle, mais ils y sont très-mal amenés; leur éloge est communément fort sec, & consiste dans un Rebus ou une Anagramme. Enfin après avoir lu ce Poëme dans l'espérance d'y trouver beaucoup d'Anecdotes intéressantes, il ne m'est pas possible d'en rapporter un seul vers ni une seule pensée.

Jean-Baptiste Chassignet.

Jean-Baptiste Chassignet, Docteur en Droit, & natif de Besançon, n'a fait que des Poésies très-morales & très-dévotes; mais les vers en sont exacts, bien frappés; &, à quelques expressions près qui ont un peu vieilli, on ne pourroit pas faire aujourd'hui une meilleure traduction des Pseaumes, que n'est la sienne, à en juger du moins par l'échantillon que nous en a donné l'Auteur des Annales Poétiques. On trouve dans son Recueil dix de ces Pseaumes, & cinq ou six Sonnets, ou autres petites Pieces de Poésie également sages & bien écrites. Il est sûr que l'on commence à s'appercevoir que,

d'Auteur

d'Auteur en Auteur, notre Poésie devenoit dans ce temps-là meilleure, quant à la fabrique des vers; mais quant au mérite des pensées, elle a toujours dépendu de l'esprit & des talens personnels de l'Auteur.

En 1583, Gérard François, Médecin, qui le fut depuis du Roi Henri IV, mais qui ne l'étoit alors que du Chancelier de Chiverni, publia un Poëme sur la Santé, dont il n'a fait imprimer que les trois premiers Livres. Les principes en parurent très-communs, & la Poésie très-plate. Environ dix ans après, il s'avisa d'appliquer sa Médecine à la Politique, & publia un nouveau Poëme » de la maladie » du grand Corps de la France, des causes » de son mal, & des remedes pour le » recouvrement de sa santé ». Celui-ci parut encore plus ridicule que l'autre n'étoit plat. Gérard François.

Guy, surnommé de Tours, parce qu'il étoit de cette Ville, étoit Avocat & fils de Procureur; mais il ne fit d'autre métier que celui de Poëte. Il eut deux Maîtresses; l'une nommée Ente, & l'autre Anne. Il les célébra par un grand nombre de vers qui ont fait peu de bruit dans leur temps, mais qui sont pourtant assez jolis. On trouvera les meilleurs dans Guy de Tours.

les Annales Poétiques, tome dixieme.

De la Roque.

S. G. de la Roque étoit Militaire. Après la mort d'Henri légitimé de France, fils naturel d'Henri II, qui mourut en 1586, Grand Amiral, & Gouverneur de Provence, il s'attacha à la Reine Marguerite, premiere femme d'Henri IV. On ignore en quelle année est mort la Roque; mais il y a de très-jolis vers, de l'esprit & de la délicatesse dans ses Poésies, dont les unes sont galantes & légeres, telles que ses Chansons; les autres ingénieuses, comme ses Sonnets: il en a fait d'assez héroïques, traduites ou imitées du Latin & de l'Italien, particuliérement une Epître (Héroïde) de Didon à Enée. On la trouvera avec quelques autres jolis morceaux du sieur de la Roque, dans les Annales Poétiques, tome douzieme.

Jean Passerat.

Jean Passerat n'est mort qu'en 1602; mais il étoit né en 1538; & tout ce qu'il a fait de Poésies Françoises naïves, ingénieuses & agréables, a été composé pendant le seizieme siecle. C'étoit un homme très savant, qui avoit étudié le Droit sous le fameux Cujas, la Littérature sous les meilleurs Maîtres, & l'enseigna long-temps à Paris, avec un grand éclat & une grande distinction. Le savant Marc-Antoine Mu-

ret vint le visiter comme un des plus savans hommes de Paris ; & Ronsard, & Jean-Antoine de Baïf, se firent honneur de prendre de ses leçons. Les troubles de la Ligue le forcerent à interrompre celles d'Eloquence Latine, qu'il donnoit au Collége Royal ; & pendant ces tristes vacances, il employa son loisir à faire une bonne partie des vers qu'on lit dans la Satyre Ménipée, Ouvrage charmant, plein de sel & de gaieté, quoiqu'il soit composé sur le sujet le plus déplorable. Il montre bien quel est le véritable caractere de notre nation, à laquelle le crime & la noirceur sont si étrangers, que quand elle a été quelque temps livrée au chagrin, elle se console par le ridicule qui la frappe dans la personne ou dans la conduite de ses tyrans.

Paris étant soumis, & Passerat ayant repris le cours de ses leçons, il les continua jusques vers la fin de ce siecle : il tomba alors en apoplexie, mais ne mourut tout à fait, comme je l'ai dit, qu'au commencement du suivant. Il fut toujours bon Catholique, bon François, & jamais Ligueur. Ses Poésies Latines sont aussi estimées que ses Françoises : les meilleures de celles-ci sont rapportées dans

les Annales Poétiques, tome huitieme; elles y occupent plus de cent pages, qui n'ennuyeront certainement point les Lecteurs.

La Valleterie.

Je passe légérement sur quelques Poëtes de ce temps, qui avoient conservé le vieux goût de la dure & obscure Poésie du temps de Henri II, pour parler d'un Monsieur la Valleterie, qui étoit d'Angoulême, & a publié en 1602, étant déjà vieux, un Recueil de Poésies qu'il avoit composées dans sa jeunesse, parmi lesquelles il y en a plus de singulieres que d'estimables. On y remarque, entre autres, une suite de dix-huit Sonnets, intitulée le faux honneur des Dames. La morale de ce petit morceau de Poésie, n'est nullement réguliere. L'Auteur affecte d'y décrier ce que les Dames appellent leur honneur, & qu'elles paroissent avoir tant de soin de conserver. Il leur dit:

SONNET *second*.

L'HONNEUR dont vous parlez si souvent à votre aise
N'est pas si rigoureux que vous le dites bien;
Il vous permet d'aimer, & de faire du bien
Aux amans que vos yeux ont pu réduire en braise.....&

Il permet les faveurs, mais il veut qu'on les taise,
Et que les indiscrets sur-tout n'en sachent rien.

Belles, si vous usez de tout autre moyen,
Le peuple parlera, qui jamais ne s'appaise.

Mais ce beau mot d'honneur pour les sottes fut fait ;
Qui ne peuvent cacher un amoureux effet,
Et qui ne peuvent pas s'empêcher de le dire ;

Et non pour celle-là qui en cachette rit,
Et qui cueille à propos les fruits qu'elle désire ;
Car l'honneur ne se perd que par faute d'esprit.

SONNET *quatrième.*

Que ta naissance fut aux hommes malheureuse ;
Toi qui du nom d'honneur indignement te sers,
Car tout ce qu'ils avoient de vrai bonheur fut pers
Par le pouvoir acquis à ta loi rigoureuse !

Par toi le jour fut fait une nuit ténébreuse ;
Par toi la liberté fut mise dans les fers ;
Les paradis d'amour devinrent des enfers,
Et l'eau fut refusée à la soif amoureuse.

Ce fut quelque Avocat, ou je suis bien trompé ;
Qui eut crainte, qu'étant au Palais occupé,
Quelque galant chez lui ne vînt porter sa flamme ;

Qui, par un tour subtil d'habile chicaneur,
Inventa cette ruse & fausse loi d'honneur,
Croyant en paix ainsi posséder seul sa femme.

La Chasteté repentie.

L'Ouvrage le plus considérable de la Valleterie, est une Pastorale intitulée la Chasteté repentie : elle est absolument dans le goût de l'Aminte & du *Pastor fido* ; mais l'intrigue est un peu différente, & la morale aussi vicieuse que celle des Son-

nets que nous venons de citer. Un Berger nommé Merlinſe, eſt amoureux d'une Bergere nommée Amaranthe : celle-ci fait de la réſiſtance, & l'Amour perſonnifié perſuade nonſeulement à ces deux Amans, mais à un Berger & une Bergere qui étoient indifférens, qu'on ne peut mieux faire que d'aimer. Il leur apprend que Diane elle-même, qui paſſe pour une Déeſſe ſi réguliere, aime en ſecret le jeune Endymion ; ils ſe rendent au conſeil & à l'exemple. Voici les derniers vers de l'Amour :

Cependant que Diane, en ſes forêts cachée,
Des charmes d'un Berger occupe ſa penſée,
Faites de votre honneur ce qu'elle fait du ſien ;
Il eſt toujours entier tant que l'on n'en fait rien :
Et par elle apprenez, que les plus belles Dames
De pareilles douceurs entretiennent leurs ames
Dedans leurs cabinets, & que bien ſottes ſont
Les filles d'aujourd'hui qui comme elles ne font.

Au reſte, il eſt étonnant que l'on trouve mêlée avec des Sonnets & une Paſtorale de pareille morale, des Poéſies Chrétiennes & dévotes ; mais les inconſéquences en Poéſie n'ont jamais été rares.

Claude Gauchet. En 1583 parut pour la premiere fois un Poëme, intitulé les Plaiſirs des champs, par Claude Gauchet, Aumônier du Roi,

Je ne ſais rien de plus ſur l'Auteur ; quant au Poëme, il eſt diviſé en quatre parties, ſuivant les quatre ſaiſons. La Poéſie en eſt foible ; & ceux qui ne voudroient conſidérer cet Ouvrage que du côté du mérite des vers, doivent ſe diſpenſer de le lire : mais il y a des détails curieux ſur les divers amuſemens de la campagne, & ſur les differentes eſpéces de chaſſe, qui ſont auſſi bons à lire rimés qu'en proſe.

Théodore de Beze.

Théodore de Beze n'eſt mort qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, mais il avoit alors plus de quatre-vingts ans ; il eſt connu à bien d'autres titres que comme Poëte François. Ce fut un des premiers Patriarches de la Religion prétendue réformée ; & après la mort de Calvin ſon ami, il en fut regardé à Geneve comme le Chef, pendant plus de quarante ans. Quoique ſes mœurs ne fuſſent rien moins que pures, il étoit cependant très-conſidéré, & conſulté comme un oracle par tous les Proteſtans de l'Europe. Grand Controverſiſte, il attaquoit vivement les Catholiques, ne leur épargnoit pas les injures, & en reçut longtemps de leur part : il étoit très-ſavant. Son oncle, Conſeiller au Parlement de Paris, l'avoit fait étudier ſous les meilleurs

Maîtres : sa famille subsiste encore dans ce Parlement. Il fut reçu Licencié & Docteur en Droit à Orléans, prit l'Etat Ecclésiastique, & avoit obtenu une Abbaye & plusieurs autres Bénéfices; cependant il n'étoit pas encore Prêtre, lorsqu'il quitta la France en 1548, se déclara Calviniste, & passa en pays étranger. Après avoir parcouru l'Allemagne, il se fixa enfin à Geneve auprès de Calvin, avec qui il forma la liaison la plus intime. Il fut chargé de soutenir au fameux Colloque de Poissy la cause des Huguenots, & il le fit avec tout le zele, l'esprit & l'éloquence dont la cause étoit susceptible. Il fit plusieurs voyages en France pendant les guerres civiles : on juge bien qu'il y fut appelé par les Princes qui soutenoient le parti des Calvinistes ; mais il revint toujours à Geneve, où il avoit fixé son domicile, & ne mourut qu'en 1605, âgé de quatre-vingt-six ans.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ses Ouvrages de Controverse, & de dévotion Calviniste, ni même ses Poésies Latines, dont les plus agréables & les plus galantes sont imprimées sous le titre de *Juvenilia*. Je ne parlerai que de ses Poésies Françoises, qui consistent dans la Tra-

duction des Pseaumes que Marot n'avoit pas mis en vers François ; ce sont les deux tiers c'est-à-dire, cent Pseaumes, & ils ne sont pas si bons, à beaucoup près, que ceux de Marot. Il a aussi mis en vers François les Cantiques tirés de l'Ancien & du Nouveau Testament, & fait une espece de Tragédie intitulée le Sacrifice d'Abraham, dont il y a sept ou huit éditions Françoises, & qui a été traduite en Latin & en Allemand. Le mérite de l'Auteur a sûrement beaucoup contribué à sa réputation : d'ailleurs cette Piece est peut-être la plus singuliere de toutes celles de ce siecle. Elle est remplie de traits & de vers infiniment ridicules, qu'il faut attribuer au mauvais goût du temps ; cependant il y a des beautés qui sont de tous les temps. Je vais mettre en état de juger des unes & des autres, en copiant quelques tirades de cette Tragédie. Voici d'abord des vers tirés de la fin du Prologue :

Bientôt verrez Abraham & Sara,
Et tôt après Isaac sortira.
Ne sont-ils pas témoins très-véritables ?
Qui veut donc voir choses tant admirables,
Nous le prions seulement d'écouter,
Et ce qu'il a d'oreilles nous prêter,
Etant tout sûr qu'il entendra merveilles,
Et puis après lui rendrons ses oreilles.

Dans le Cantique d'Abraham & de Sara; ce couple de Patriarches s'adressant aux méchans & aux infideles, s'écrient :

Tremblez donc, ô pervers!
Qui dans tout l'univers
Etes si dru semés,
Et qui vous êtes faits
Mille Dieux contrefaits
Qu'en vain vous réclamez !

Abraham & Sara, délibérant ensemble sur le soin qu'ils doivent prendre de leur fils, le Patriarche dit à sa femme :

Or sus, Sara, sur-tout prenons bien garde
A notre fils, que trop ne se hasarde
Par fréquenter tant de malheureux hommes
Parmi lesquels vous voyez que nous sommes.
Un vaisseau neuf tient l'odeur longuement,
Dont abreuvé il est premiérement.
Quoiqu'un enfant soit de bonne nature,
Il est perdu sans bonne nourriture.

Le Diable survient vêtu en habit de Moine, & débite un Monologue très-insolent contre Dieu : en voici les principaux traits.

Dieu est aux cieux par les siens honoré,
Des miens je suis en la terre adoré;
Dieu est au ciel, eh bien! je suis en terre;
Dieu fait la paix, & moi je fais la guerre.

Dieu regne en haut, eh bien ! je regne en bas;
Dieu fait la paix, & je fais les débats.
Dieu a créé & la terre & les cieux;
J'ai bien plus fait, car j'ai créé les Dieux.
Dieu est servi de ses Anges luisans,
Et sont aussi mes Anges reluisans.
Il n'y a pas jusques à mes pourceaux,
A qui je n'aye enchassé les museaux.
Tous ces paillards, ces gourmands, ces ivrognes,
Qu'on voit reluire avec leurs rouges trognes,
Portant saphirs & rubis des plus fins,
Sont mes Suppôts, sont mes vrais Chérubins.

Dans un Chœur des serviteurs d'Abraham, on trouve cette Strophe, qui veut dire en un mot, que les jours se suivent & ne se ressemblent pas.

Si deux jours on met ensemble,
L'un à l'autre ne ressemble :
L'un passe légérement,
L'autre dure longuement ;
L'un est sur nous envieux
De la lumiere des cieux ;
L'un, avec sa couleur bleue ;
Nous veut éblouir la veue :
L'un veut le monde brusler,
L'autre essaye à le geler.

La bonne mere Sara, inquiete de ne point voir son mari & son fils, qui l'ont quittée pour six jours, dont il y

en a déjà trois de passés, se lamente, & dit:

Plus on vit, plus on voit, hélas!
Ce que c'est de vivre ici-bas.
Soit en mari, soit en lignée,
Il n'y eut onques femme née
Autant heureuse que je suis;
Mais j'ai tant enduré d'ennuis
Ces trois derniers jours seulement,
Que je ne sais pas bonnement
Lequel est le plus grand des deux,
Ou le bien que j'ai reçu d'eux,
Ou le mal que j'ai enduré
En trois jours qu'ils ont demeuré.

La scene d'Abraham prêt à sacrifier son fils, est vraiment touchante. Il m'a semblé que c'étoit un trait de Maître d'avoir introduit dans cette scene le Diable lui-même s'*appitoyant* sur le sort d'Isaac.

ABRAHAM.

Ah! mon ami! je tremble voirement.
Hélas! mon Dieu!

ISAAC.

Dites-moi hardiment
Que vous avez, mon pere, s'il vous plaist.

ABRAHAM.

Ah! mon ami! si vous saviez que c'est!
Miséricorde! ô Dieu! miséricorde!
Mon fils! mon fils! voyez-vous cette corde?

Ce bois, ce feu, & ce couteau ici ?
Iſaac ! Iſaac ! c'eſt pour vous tout ceci.

SATAN.

Ennemi ſuis de Dieu & de nature,
Mais pour certain, cette choſe eſt ſi dure,
Qu'en regardant cette unique amitié,
Bien peu s'en faut que n'en aye pitié.

ABRAHAM.

Hélas ! Iſaac !

ISAAC.

Hélas ! pere très-doux,
Je vous ſuppli, mon pere, à deux genoux,
Avoir au moins pitié de ma jeuneſſe.

ABRAHAM.

Oh ! ſeul appui de ma foible vieilleſſe !
Las ! mon ami ! mon ami ! je voudrois
Mourir pour vous cent millions de fois ;
Mais le Seigneur ne le veut pas ainſi.

ISAAC.

Mon pere, hélas ! je vous crie merci.
Hélas ! hélas ! je n'ai ne bras ne langue
Pour me défendre ou faire ma harangue :
Mais, mais voyez, ô mon pere ! mes larmes ;
Avoir ne puis ni ne veux autres armes
Encontre vous : je ſuis Iſaac, mon pere !
Je ſuis Iſaac, le ſeul fils de ma mere.

Enfin, l'épilogue & la morale de la Piece ſont contenues dans ces vers :

Par quoi, Seigneurs, Dames, Maîtres, Maîtreſſes,
Pauvres, puiſſans, joyeux, pleins de détreſſes,

Grands & petits, en ce tant bel exemple,
Chacun de vous ſe mire & ſe contemple;
Tels ſont pour vrais les miroirs où l'on voit
Le beau, le laid, le boſſu & le droit.
Car qui de Dieu taſche accomplit ſans feinte
Comme Abraham la parole très-ſainte,
Qui, nonobſtant toutes raiſons contraires,
Remet en Dieu & ſoi & ſes affaires,
Il en aura pour certain une iſſue
Meilleure encor qu'il ne l'aura conçue.

Jean Aimé de Chavigny.

Jean Aimé de Chavigny, né à Beaune en Bourgogne, Docteur en Droit & en Théologie, étoit de la famille de Chevignard de Chavigny, qui a produit de nos jours un Négociateur qui a été célebre dans toute l'Europe. Celui-ci a fait beaucoup de vers François & Latins, juſqu'à l'an 1604, où il mourut dans un âge fort avancé: mais aucune de ſes Poéſies n'a rien de bien remarquable, & je ne m'arrêterai que ſur le Commentaire qu'il a publié en 1596, ſur les Centuries & Pronoſtications de Michel Noſtradamus, d'autant plus qu'il me fournit l'occaſion de parler de ce Médecin Provençal, & de ſes Prophéties, qui ont été écrites en vers François en ce même ſeizieme ſiecle, dont j'examine l'Hiſtoire Littéraire. L'obſcurité des Centuries, & le mauvais goût de leur Poéſie, eſt cauſe que ce ne peut

pas être une lecture agréable par elle-même ; mais la peine qu'on a prise depuis de les interpréter, fait qu'on pourra s'amuser à les parcourir, & qu'on ne sera pas fâché d'en voir ici quelques échantillons. Commençons par dire quelque chose du principal Auteur. Il naquit en Provence en 1503, d'une famille originaire Juive, qui prétendoit être de la Tribu d'Issacar : mais il fit toujours profession du Christianisme, fut reçu Docteur en Médecine à Montpellier, se maria à Agen, & étant devenu veuf, retourna dans sa patrie, & s'établit entre Arles & Aix, dans la petite Ville de Salon, où s'étant remarié, il continua d'exercer sa profession, & même de prédire l'avenir. Ce fut en 1555 qu'il publia sept de ses Centuries ; elles eurent un très-grand succès, parce que comme on n'y comprenoit rien, on croyoit y trouver tout ce qui arrivoit. Encouragé par cette premiere réussite, Nostradamus publia encore successivement trois nouvelles Centuries, & les dédia au Roi Henri II & à la Reine Catherine de Médicis son épouse, à qui il les présenta en personne. Il fut reçu à la Cour avec grande distinction. On voulut qu'il tirât l'horoscope des

Michel Nostradamus.

Princes ; il obéit, & communiqua ses conjectures à Catherine de Médicis, qui ne voulut jamais dire en quoi elles consistoient, mais qui en parut satisfaite, & a assuré toute sa vie qu'il avoit rencontré juste. Il se pressa de repartir pour Salon avant la mort de Henri II, qu'on dit qu'il avoit prévue, aussi bien que les troubles qui la suivirent. Il vécut encore quelques années dans sa patrie, & y fut visité par plusieurs Souverains, comme un personnage singulier, qu'il étoit effectivement. Charles IX, entre autres, lui fit l'honneur de l'aller voir un peu avant la mort de ce prétendu Prophete, arrivée en 1566. Il est enterré dans l'Eglise des Cordeliers de sa petite Ville, & il est très-faux qu'il se soit fait enfermer vivant dans un caveau ; son Epitaphe même prouve le contraire. Il avoit un frere puîné, qui s'appeloit Jean ; il étoit Procureur au Parlement d'Aix. Nous avons de lui des Poésies en Provençal & en François, parmi lesquelles on trouve quelques Chansons assez jolies, mais trop gaillardes. Il a fait aussi la vie des Poëtes de son pays, à commencer par les Troubadours : mais c'est un Ouvrage fort imparfait ; il a été imprimé en 1575.

Michel eut pour fils César Nostradamus, mort en 1629. Celui-ci est Auteur d'une Histoire ou Chronique de Provence, qui a été imprimée in-folio en 1614. Elle ne vaut pas grand'chose.

La meilleure édition & la plus jolie des Centuries de Nostradamus, est celle d'Amsterdam, 1668; elle est des Elzevirs, quoiqu'elle ne porte pas le nom de ces fameux Imprimeurs, très-complette, mais sans aucun commentaire. On a représenté à la tête les deux principaux événemens qu'on prétend qu'il a prédits, quoiqu'ils se soient passés long-temps après sa mort: l'un est le supplice & la mort du Roi Charles I, décapité en Angleterre en 1649; l'autre, le grand embrasement de Londres, arrivé en 1666.

Il est certain que la mort de Henri II, arrivée en 1559, est assez clairement exprimée dans le trente-cinquieme Quatrain de la premiere Centurie de Nostradamus, & que cependant cette Centurie a été imprimée dès 1555. Le Prophete a aussi assez clairement prédit le massacre de la Saint Barthelemi, arrivé en 1572, quoiqu'il fût mort dès 1566. Quant à tout le reste, il est vrai de dire que l'on se perd dans les conjectures qu'on peut tirer d'un

pareil Ouvrage. Un certain Seigneur du Pavillon a fait des Contredits à Noſtradamus, c'eſt-à-dire, qu'il a voulu prouver que toutes les choſes qu'on prétend trouver dans ſon Livre, ſont des folies. Jean-Aimé de Chavigny s'eſt donné la peine d'y répondre; mais en vérité on peut croire de tout cela le pour & le contre, comme on veut. Le plus grand uſage que l'on puiſſe faire des Centuries de Noſtradamus, c'eſt de compoſer des Quatrains, à l'imitation de ſon ſtyle & du goût du ſeizieme ſiecle, avec leſquels il eſt poſſible d'amuſer les perſonnes de ſa ſociété.

Philippe Deſportes. Philippe Deſportes, quoiqu'il ne ſoit mort qu'en 1606, doit être regardé comme étant du ſeizieme ſiecle, puiſque preſque toutes ſes Poéſies ont été compoſées avant 1600, & que la plus grande partie des éditions de ſes Œuvres ſont antérieures à cette année-là. D'ailleurs, c'eſt un de ceux qui font le plus d'honneur au ſiecle dans lequel il a vécu. Il voyagea de bonne heure en Italie, & apprit des Italiens à compoſer des vers galans dans un goût moins emphatique que celui que Ronſard & du Bartas avoient mis à la mode, & à ſe ſervir d'expreſſions moins pédanteſques & moins

obſcures. Il fut d'abord attaché à M. de l'Aubepine, Secrétaire d'Etat, & enſuite à Henri III, qui n'étoit alors que Duc d'Anjou, & qu'il ſuivit en Pologne quand il en fut élu Roi. Deſportes eut alors occaſion de ſe faire connoître particuliérement de ce Monarque, qui le prit en ſi grande affection, qu'étant revenu en France, & monté ſur le Trône de ſes peres, il le combla de biens, le nomma juſqu'à quatre Abbayes, le fit Chanoine de la Sainte Chapelle, Lecteur de ſa Chambre, & lui donna un Brevet de Conſeiller d'Etat, ſans compter des gratifications journalieres & conſidérables. Les Poëtes de ſon temps, jaloux de ſes richeſſes, lui reprochoient qu'il avoit juſqu'à trente mille livres de rente de bienfaits du Roi, ſomme conſidérable dans ce temps-là, & qui paroiſſoit exorbitante pour un Poëte. La plus grande partie étoit en Bénéfices. Cependant les Œuvres de Deſportes étoient la plupart galantes, & ce ne fut que ſur la fin de ſes jours, lorſqu'il ne vint plus à la Cour, qu'étant retiré dans ſon Abbaye de Bonport, il ſe mit à traduire les Pſeaumes; en quoi il eſt certain qu'il ſurpaſſa de beaucoup Marot : malgré cela, ſa Traduction eſt foible ; elle ſe reſſent

de sa vieillesse, & les Prieres Chrétiennes qui la suivent sont encore plus froides.

Quant aux Poésies d'un autre genre, qui composent le premier Tome, ce sont certainement les meilleures du seizieme siecle : malgré cela, je ne crois pas que l'on eût aujourd'hui le courage de lire le premier Volume entier de ses Poésies, qui est de sept cents pages; fussent-elles encore meilleures, sept cents pages de Poésies diverses sont difficiles à dévorer tout de suite : par la même raison, je ne crois pas qu'on voulût réimprimer ces vers, & je craindrois pour le débit d'un pareil Ouvrage; cependant, si quelqu'un faisoit assez de cas de Desportes, ou du célebre Malherbe, pour vouloir faire connoître au public ce que le dernier de ces Poëtes pensoit de l'autre, je suis en état de communiquer à ces Editeurs un Volume des Œuvres de Desportes, de l'édition de 1600, chargé sur presque toutes les pages de notes critiques, la plupart grammaticales, de la main de Malherbe. Parmi ces observations, il y en a de très-rigoureuses; mais la plupart sont très-justes, & prouvent à quel point Malherbe avoit réfléchi sur sa Langue, & sur-tout sur la maniere dont on doit écrire en vers : peut-

être releve-t-il plusieurs fautes dans lesquelles il a pu tomber lui-même, mais cela est très-rare.

Si je voulois m'étendre davantage sur Philippe Desportes, je ne pourrois que copier la notice contenue dans le Tome onzieme des Annales Poétiques, à son article; & le choix que je ferois de ces Pieces, ne pourroit être meilleur que celui que l'on trouve dans ce Volume. J'y renvoie donc les Dames qui voudront connoître le goût & le talent de Desportes, sans être obligées de le lire en entier. Je me contenterai d'ajouter quelques petits morceaux qui ont échappé aux Editeurs de ce Recueil, & qui suffiront pour donner quelque idée de la Poésie de Desportes, à ceux qui n'auroient pas sous les yeux ce Livre, que j'ai déjà cité tant de fois.

TOMBEAU & EPITAPHE de l'Amour.

CI gist l'aveugle Amour; sa puissance est éteinte;
Celle qui m'a brûlé l'a fait mourir aussi;
Son arc, vainqueur des Dieux, & ses traits sont ici:
Mais ce n'est rien que cendre, ils ne font plus de crainte.

Enfin, le pauvre enfant s'est laissé décevoir,
Après avoir cent fois voulu brûler ma Dame;
N'ayant pu réussir, il pensa que sa flamme,
Jadis si redoutée, eût perdu son pouvoir.

Pour éclaircir son doute, il la porte à ses ailes ;
Le feu léger s'y met, il en est tout surpris :
Il pleure, il voit sa faute, il remplit l'air de cris ;
Mais c'est donner vigueur à ses flammes cruelles.

Amant, pardonnez-moi, me dit-il en mourant,
Je n'eusse jamais cru ma flamme être si forte ;
Au moins, que mon trépas vos ennuis réconforte :
Je meurs du même feu qui vous va dévorant.

SONNET.

Trois fois les Xantiens au feu de leur Patrie
Se sont ensevelis avec la liberté.
L'intrépide Caton, d'un esprit indompté,
Crainte d'être asservi, fut cruel à sa vie.

L'épouse de Siphax, du malheur poursuivie,
Fuit en s'empoisonnant le triomphe apprêté ;
Et d'un cœur aussi grand comme étoit sa beauté,
Cléopatre mourut, se voyant asservie.

Que pensai-je donc faire, ô chétif que je suis !
Chargé de mille fers, & plus chargé d'ennuis,
Je sens mon ame libre, esclave être rendue.

Il faut, il faut mourir ; je suis trop attendant ;
Si ce n'est en Caton, ma liberté gardant,
Ce soit en Cléopatre, après l'avoir perdue.

Autre SONNET.

Je verrai par les ans, vengeurs de mon martyre,
Que l'or de vos cheveux argenté deviendra ;
Que de vos deux soleils la splendeur s'éteindra,
Et qu'il faudra qu'Amour tout confus se retire.

La beauté, qui pour vous fait que chacun ſoupire,
Cédant aux loix du temps, ſes faveurs reprendra;
Votre teint ſi fleuri ſes fleurettes perdra,
Et ne laiſſera rien des tréſors que j'admire.

Cet orgueil dédaigneux qui refuſe d'aimer,
En regret & chagrin ſe verra transformer
Avec le changement d'une image ſi belle.

Ah! peut-être qu'alors vous n'aurez déplaiſirs
De revivre en mes vers chauds d'amoureux déſirs,
Ainſi que le phénix au feu ſe renouvelle.

Je ſuis étonné de n'avoir trouvé dans les Annales Poétiques aucuns vers tirés de la Traduction que Deſportes a faite des plus beaux morceaux de l'Arioſte. Ils lui firent pourtant infiniment d'honneur, & le méritoient. Voici le début de ſon premier morceau, contenant les fureurs de Roland:

ADRESSE au Roi Charles IX.

Je veux chanter Roland, ſes fureurs & ſa rage;
Je veux chanter d'Amour la tempête & l'orage;
La colere indomptée, & le forcenement
Qui troublerent l'eſprit d'un malheureux amant,
Délaiſſé ſans raiſon d'Angélique la belle;
Déplorable loyer d'un amour ſi fidelle.
Charles, Roi magnanime, iſſu du ſang des Dieux,
Je chante, en m'eſſayant, ſes regrets furieux;
Attendant qu'une fois plus hardiment j'entonne
Les combats achevés pour ſauver ta couronne,

Quand le discords mutin par la France allumé,
Rendoit contre le fils le pere envenimé,
Tandis d'œil favorable & de royal courage,
Reçois ce que j'appens au pied de ton image;
Et si jamais tu pris plaisir à mes écrits,
Entends de quelle ardeur cet amant fut épris.
Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puissance;
Qu'encore il n'a trouvé qui lui fît résistance,
Un jour blessa Roland, ce redouté guerrier,
Ce vaillant Paladin, ce brave aventurier:
Et bien qu'il n'eût pas craint une puissante armée,
Dès qu'il eut de ce trait la poitrine entamée,
Et que de deux beaux yeux le rayon s'espandit,
Il mit les armes bas, & vaincu se rendit.

Ce début promet assurément une belle suite de vers héroïques, & l'Auteur tient parole. Les exploits de Roland, la violence de son amour pour Angélique, l'étonnement qu'il ressent en voyant les chiffres de cette belle & de Médor, tracés sur les rochers d'un vallon délicieux par lequel il passe, tout cela est parfaitement bien rendu, vu le siecle dans lequel Desportes écrivoit. Il y a des vers qui, à quelques expressions près, seroient encore trouvés beaux aujourd'hui. Après le morceau des fureurs de Roland, vient celui de la mort de Rodomont, tiré également de l'Arioste. On sait qu'il procura à Desportes une gratification de dix

mille écus de la part du Roi Henri III. Cependant, je le crois inférieur à celui des fureurs de Roland; il est plus boursoufflé, les vers en sont plus sonores, & n'en paroîtroient aujourd'hui que plus ridicules. On ne pensoit pas ainsi du temps de Henri III; le goût n'étoit pas assez épuré pour qu'on préférât la vraie grandeur, & la justesse des pensées & des expressions, au faux éclat des grands mots. Ce n'est qu'au milieu du siecle de Louis XIV, que nous sommes devenus justes estimateurs du beau en Poésie; & nous ferons de nouveaux pas rétrogrades vers le mauvais goût & la barbarie, quand nous nous écarterons des modeles que nous fournissent les Auteurs de cette brillante époque, parmi lesquels il faut placer sans contredit le célebre Auteur de la Henriade.

Après avoir parlé du meilleur Poëte du seizieme siecle, nous devrions peut-être nous dispenser de faire mention de quelques autres qui lui sont inférieurs, & qui ne peuvent par conséquent prouver en rien quels ont été les progrès de notre Poésie, depuis le commencement de ce siecle jusqu'à la fin. Cependant, pour ne rien laisser à désirer à cet égard, je vais achever de désigner tous les Auteurs qui

ont écrit avant 1600, quoique quelques-uns ne ſoient morts qu'après cette époque. Je les rangerai ſuivant l'ordre alphabétitique de leurs noms propres ; ordre ſi commode toutes les fois qu'on ne veut pas s'aſſujettir à une plus exacte méthode.

Les Freres d'Amboiſe.

Trois freres du nom d'Amboiſe, qui n'étoient point de l'illuſtre Maiſon de ce nom, mais fils d'un Chirurgien attaché au Roi Charles IX, & qui en étoit fort aimé, ſe ſont diſtingués parmi les Savans & les Gens de Lettres de la fin de ce ſiecle. Deux d'entre eux ſeulement ont été Poëtes ; le troiſieme ſuivit la profeſſion de ſon pere, fut enſuite Maître-ès-Arts, Recteur de l'Univerſité, ſoutint lui-même, avec beaucoup de zele, la cauſe de ce Corps contre les Jéſuites, & fut enfin Médecin du Roi.

Adrien, le ſecond, fut Eccléſiaſtique, Docteur en Théologie, Curé de Saint-André-des-Arcs à Paris, & enfin Evêque de Treguier en Bretagne. Il a fait une Tragédie, intitulée Holopherne : mais celui qui a compoſé le plus grand nombre d'Ouvrages, eſt l'aîné, qui s'appeloit François. Il fut d'abord Avocat, & ayant paſſé par tous les degrés de la Magiſtrature, il mourut Conſeiller d'Etat. C'eſt à lui que

nous sommes redevables de la connoissance des Lettres d'Abeilard & d'Héloïse. Il en trouva le Manuscrit dans l'Abbaye de Ruys en Bretagne, qu'Abeilard avoir possédée, & les publia en Latin. D'ailleurs nous avons de lui plusieurs Epitaphes & Discours en François & en Latin, des Traductions de différens Livres Italiens, enfin une Comédie intitulée les Néapolitaines, imprimée en 1584; elle est intriguée dans le goût des Pieces Italiennes de ce même siecle, d'ailleurs assez amusante par les détails, puisqu'on y trouve plusieurs Proverbes bien rendus, & des traits plaisans & singuliers, mais très-libres. Tel étoit le goût de ce siecle, dans lequel on rioit, sans rougir, de ce que nous appellerions aujourd'hui des grossiéretés.

Barthelemi Aneau naquit à Bourges, & passa la plus grande partie de sa vie à Lyon. Il étoit très-savant; mais ayant étudié sous d'habiles Maîtres, qui malheureusement étoient infestés du venin de l'héréşie, ils le corrompirent, & on s'apperçut bientôt à Lyon qu'il étoit partisan de la nouvelle Doctrine. Son Collége devint suspect au peuple même; & un jour de procession du Saint-Sacrement, l'an 1565, quelques pierres étant parties

Barthelemi Aneau.

des fenêtres de cette maison, & ayant frappé le Prêtre, le peuple se souleva, pilla le Collége, & tua le Principal. Telle fut la fin de ce savant Poëte Latin & François, grand Traducteur d'Auteurs Latins & Italiens, tant en prose qu'en vers, de deux Mysteres, & d'une Comédie jouée depuis 1539 jusqu'en 1532. Ces Pieces de Théatre sont imprimées; la derniere, intitulée, *Lyon Marchand*, Drame, sur-tout est fort rare & fort singuliere. Il s'agit de la préférence que méritent les quatre Villes de commerce de la France, Paris, Lyon, Rouen & Orléans: l'Auteur ne décide point entre elles, & il seroit fort difficile de se fonder sur leurs plaidoyers, qui sont très-obscurs & mal écrits. Il a traduit en prose non seulement les Emblêmes d'Alciat, mais les siens, qu'il avoit mis en Latin sous le nom de *Picta Poësis*, & qu'il a traduits en François sous celui d'Imaginations Poétiques. Nous avons encore de lui un fameux Livre d'Alchimie, intitulé Trésor d'Evonime; le Voyage imaginaire, politique & moral de Thomas Morus, intitulé l'Utopie. On trouvera l'extrait de ce Livre très-estimable dans la Bibliotheque des Romans, Tome de Février

1776. Il a fait aussi quelques Traductions d'Ovide; enfin une espece de petit Roman, intitulé Alector ou le Coq, dont on a aussi donné l'extrait dans la continuation de la Bibliotheque des Romans de l'année derniere. Pour faire juger du goût & de la façon de penser de cet Auteur, je ne citerai qu'un seul trait de ses imaginations Poétiques. Il compare les gens vicieux, méchans & nuisibles à la société, aux cochons. Ces animaux, dit-il, ne sont bons à rien pendant leur vie, ils ne servent qu'à grogner & faire des ordures; mais l'époque de leur mort est une véritable fête pour tout le voisinage: on s'empresse à tirer parti de leur chair, de leur lard, de leur peau, on se régale même de leurs entrailles & de leur sang.

Albin ou Aubin des Avenelles étoit Chanoine de Soissons : il a fait plusieurs Ouvrages en vers sur l'Amour; mais il est particuliérement connu par ses Traductions de l'Art d'aimer d'Ovide, & du Remede d'Amour, qui a été mal à propos attribué à cet ancien Poëte Latin, mais qui est d'*Æneas Silvius*, Pape sous le nom de Pie II. Ces deux Traductions ont été imprimées dès 1548, en un Volume in-8°. Gothique. La Poésie en Albin des Avenelles.

eſt trop mauvaiſe pour que j'en cite aucun morceau ; mais puiſque j'ai eu occaſion de nommer le Remede d'Amour, je ne peux m'empêcher de m'occuper pendant quelques momens de cet Ouvrage & de ſon véritable Auteur, qui remplit le Trône Pontifical dans le quinzieme ſiecle. Il eſt bien ſingulier de voir un Pape imiter les vers d'Ovide, ſi bien que l'on s'eſt trompé de l'un à l'autre Poëte, & que bien des gens ont cru que le Remede d'Amour étoit du ſiecle & de l'Auteur de l'Art d'aimer. Pie II aida à le croire, en annonçant, au commencement de ſon Poëme, que c'étoit Ovide même qui reprenoit la plume. C'eſt ainſi que le grand Michel Ange fit une ſtatue de l'Amour, qui imitoit ſi bien l'antique, que l'ayant enfouie en terre, les curieux qui la trouverent la prirent pour être de Phidias ou de Praxitelle. Le Sculpteur moderne ne put les déſabuſer, qu'en repréſentant les morceaux qu'il en avoit caſſés.

Le Remede d'Amour n'a pas été, à beaucoup près, auſſi ſouvent traduit que l'Art d'aimer ; je n'en connois qu'une Traduction ſupportable, dont je n'ai pu découvrir l'Auteur. Pour en donner une idée aux Dames, qui ne pourroient pas

lire ce Poëme en Latin, & qui ne voudroient ſûrement pas le lire dans le ſtyle Gaulois d'Albin des Avenelles, je vais leur préſenter quelques vers du commencement & de la fin, rendus en ſtyle moderne. Il faut ſe ſouvenir qu'Æneas Sylvius fait toujours parler Ovide, comme ſi celui-ci étoit vraiment l'Auteur.

Le Remede d'Amour.

L'Amour, à ce ſeul titre, & s'indigne & s'arrête :
» Contre moi, me dit-il, je vois ce qui s'apprête...... «
Ah ! puis-je, Dieu charmant, conſpirer contre toi ?
Mes ſervices paſſés ſont garans de ma foi.
Diomede nouveau, cette main téméraire
Oſa-t-elle verſer le beau ſang de ta mere ?
Et quand les autres cœurs par toi ſont effleurés,
M'as-tu porté jamais que des coups aſſurés ?
Hélas ! j'aimai toujours, & dans ce moment même,
J'en rougis, mais enfin j'avoue encor que j'aime.
N'ai-je pas enſeigné par quel art les mortels
D'un agréable encens font fumer tes autels ?
Mon ardeur autrefois bouillante, impétueuſe,
Eſt moins vive aujourd'hui, mais plus reſpectueuſe.
Non, mon ſenſible cœur ne ſauroit te trahir ;
Moi ! ton Poëte ! moi ! je pourrois te haïr ?
Je pourrois de ma main détruire mon ouvrage ?
Moi ! je pourrois te faire un ſi ſanglant outrage ?
Non, non. Des mêmes feux brûlez, heureux amans,
Et jouiſſez en paix de vos deſtins charmans :
Mon eſpoir le plus doux eſt de calmer les peines
De ceux qu'on voit gémir ſous de cruelles chaînes.

Mais vous, triſtes amans, qui perdez vos beaux jours ;
Ecoutez : un ami vole à votre ſecours.
Contre mes premiers Chants que ma voix vous raſſure ;
Guériſſez par la main qui fit votre bleſſure.
Le fer qui de Télephe a répandu le ſang,
Avoit ſeul la vertu de refermer ſon flanc :
Et ne voyons-nous pas ſouvent la même terre
Nourrir près du poiſon la plante ſalutaire ?
Je ſers les deux partis ; la Raiſon & l'Amour
Peuvent de mes conſeils profiter tour à tour :
Et mon nouvel Ouvrage, en exemples fertile,
Même en le combattant, à l'Amour eſt utile.
Il eſt beau de venger la honte de ſes fers,
Et d'arrêter des maux injuſtement ſoufferts.
La conſtante Philis, qui brûla pour un traître
Vivroit peut-être encor ſi j'euſſe été ſon maître :
Moins ſenſible, Didon auroit vu ſur les eaux
Les vents pouſſer au loin de perfides vaiſſeaux.
Que n'ai-je pu, Scilla, te préſenter mon Livre !
Ton pere malheureux n'eût pas ceſſé de vivre.

. . . .

O vous ! qui gemiſſez ſous le joug amoureux,
Du Théatre fuyez les attraits dangereux :
Des paſſions en jeu toutes les impoſtures,
Et le chant & la danſe irritent vos bleſſures.
De leur charme trompeur la vive impreſſion
Pourroit en vérité changer la fiction.
Des enfans d'Apollon la voix eſt douce & tendre ;
Ah ! pour votre repos, gardez-vous de l'entendre :
Amans, ne liſez plus nos ſéduiſans Ecrits,
Par moi-même pour vous mes talens ſont proſcrits.
Eh ! qu'elle ame bientôt ne ſe trouve embraſée
Aux chants d'Anacréon, à la voix de Muſée ?

Si l'objet de mes vœux n'enchante plus mon cœur,
La brûlante Sapho réveille mon ardeur.
Un amant seul peut lire & Properce & Catulle,
On n'est que trop sensible aux soupirs de Tibulle.
Gallus, l'heureux Gallus, égala leurs concerts,
Et leur douceur, dit-on, respire dans mes vers.

L'Amour dans les festins regne au sein de la joie,
Et suivi de Bacchus, n'y manque point sa proie:
Mais veut-on opposer une égide à ses traits,
Il faut du vieux Silene imiter les excès.
La flamme est par le vent servie & combattue;
Le Zéphir la fait vivre, & l'Aquilon la tue.
Que l'Amour dans le vin éteignant son flambeau,
Pour le bonheur du monde y trouve son tombeau.

Si de votre ennemi j'ai dompté le courage,
Si la paix de vos cœurs est mon heureux ouvrage,
O vous que j'ai sauvé des maux que j'ai soufferts,
Chérissez ma mémoire, & retenez mes vers!

Je dois dire ici un petit mot de Beroalde de Verville, en le considérant comme Poëte; mais j'aurai bien d'autres occasions de m'étendre sur lui à propos de ses Ouvrages en prose. Ils sont presque tous singuliers, mais il y en a peu qu'on puisse lire en entier, si ce n'est le fameux Moyen de parvenir, Livre qui, quoiqu'il n'ait ni pieds, ni tête, est rempli de choses si plaisantes, qu'il ne peut pas ennuyer un moment. Je trouverai beaucoup de remarques à faire sur les autres Produc- Béroalde de Verville.

tions en prose de cet Auteur ; mais ses Ouvrages en vers sont fort médiocres : il intitula les premiers, les Soupirs Amoureux ; ensuite il traduisit en vers les Lamentations de Jérémie. Dans un Roman de sa façon, intitulé les Aventures de Floride, qui a jusqu'à cinq Parties, la premiere est terminée par un Recueil de cent cinquante-six Sonnets. Enfin il a fait un Poëme, intitulé Idée de la République. Il étoit Chanoine de la Cathédrale de Tours en 1592, & vivoit encore en 1602, mais il étoit alors fort vieux.

Robert & Antoine le Chevalier.

Deux freres, Gentilshommes de Normandie, nommés Robert & Antoine le Chevalier, surnommés d'*Agneaux*, publierent en 1582 & 1588, deux Traductions complettes ; l'une de Virgile, & l'autre d'Horace : elles leur firent infiniment d'honneur dans ce temps-là, parce qu'elles étoient supérieures à celles de Saint-Gelais, & de quelques autres qui les avoient précédés. Le Cardinal du Perron en faisoit la plus grande estime & les plus grands éloges. Vauquelin de la Fresnaye, Auteur d'une Poétique excellente pour son temps, en porte le même jugement ; cependant à présent elles sont absolument inlisibles : aussi ne prétends-je point en

rendre compte, ni en présenter aucuns vers à mes Lecteurs. Ils connoîtront aisément ces Princes de la Poésie Latine par de meilleures Traductions. Je me contenterai de dire un mot du treizieme Livre de l'Enéïde, qui est ajouté en Latin, & traduit en vers François dans le même Volume, qui contient la Traduction de Virgile, de Messieurs Chevalier d'Agneaux. L'original de ce Livre n'est point de Virgile même, mais de Maffeo Vegio, Chanoine de Saint-Jean-de-Latran, mort en 1458. Ce Savant du quinzieme siecle, trouvant que l'Enéïde étoit imparfaite, parce qu'elle finissoit à la mort de Turnus, au lieu de s'étendre jusqu'à celle d'Enée, imagina de perfectionner le premier Poëme épique Latin : il imita donc la Poésie de Virgile le mieux qu'il put, & publia ce treizieme Chant, qui eut quelques succès. C'est celui dont nous parlons, & dont les Traducteurs ne sont point Messieurs Chevalier, mais Pierre Mouchaut. Je vais dire en deux mots en quoi consiste ce treizieme Livre.

Enée ayant vaincu & tué Turnus, a la générosité de rendre son corps au Roi des Rutules son pere, qui lui fait faire de magnifiques funérailles ; cependant le feu

prend à la ville d'Ardée, & augmente le trouble dans lequel la mort de Turnus a jeté la Rutulie.

Latinus, suivant la promesse qu'il a faite d'accorder sa fille au vainqueur, envoie une ambassade à Enée, pour la lui offrir avec la survivance de son Royaume; la proposition est acceptée, & les conditions du traité fidélement exécutées. Latinus vit encore quelques années, puis meurt; sa fille Lavinie & son gendre lui succedent, & régnent paisiblement sur les Troyens unis avec les Latins. Mais enfin Vénus juge qu'il est temps de faire monter aux cieux son cher fils Enée. Elle présente requête à Jupiter, qui, ayant assemblé les Dieux, les consulte sur cette nouvelle Apothéose : elle ne souffre aucune difficulté, Junon ayant renoncé à l'ancienne haine qu'elle portoit aux Troyens. Vénus laisse donc expirer le corps mortel d'Enée, enleve son ame, & lui donne place parmi les Divinités du Paganisme.

Telle est la suite de l'Enéïde par Masseo, qui a cru bonnement qu'après avoir vu Enée vainqueur & possesseur de l'Italie, on pouvoit encore désirer de savoir ce qu'il étoit devenu. Ce même treizieme

Livre, traduit par Mouchaut, se retrouve à la suite d'une autre Traduction de toutes les Œuvres de Virgile, plus ancienne que celle des frerès Chevalier, & qui est, pour les Bucoliques, en partie de Clément Marot, & en partie de Richard Leblanc; pour les Géorgiques, entiérement de ce dernier, & pour les douze Livres de l'Enéïde, de Louis Desmazures. Il suffit d'avoir indiqué cette Traduction, qui, étant encore plus foible que celle des freres Chevalier, ne mérite point que je m'y arrête davantage.

Joseph Duchesne, Sieur de la Violette, est beaucoup plus connu comme Médecin, que comme Poëte; & dans la premiere de ces deux qualités, il a été décrié comme un Charlatan par Riolan & Guy Patin, à cause qu'il avoit inventé & prônoit beaucoup certaines pillules, qu'il prétendoit avoir la vertu de préserver de la peste. Considéré comme Versificateur, il est encore bien moins estimable, quoiqu'il ait fait deux immenses Poëmes; l'un intitulé la Morocosmie ou Folie du Monde, imprimé en 1583, un Volume in-4°. C'est un barbouillage philosophique & moral, encore inférieur au Poëme suivant, qui est intitulé le Grand Miroir Joseph Duchesne, Sieur de la Violette.

du Monde, imprimé en 1593, en un gros Volume in-8°. avec un grand Commentaire Physique, Chimique & Littéraire. Je n'y ai trouvé de remarquable que des digressions, qui par hasard contiennent des choses très-singulieres, & auxquelles on ne peut pas s'attendre : par exemple, dans le Tome sixieme, à l'occasion des rivieres de France, dont le Sieur de la Violette fait une description géographique & physique, il se met à faire l'éloge de tous les beaux esprits de son temps, qui étoient nés dans les Provinces qu'arrosent ces rivieres. A propos de l'Yonne, il parle de Messieurs de Harlay, dont la famille est, dit-il, originaire du canton qu'elle fertilise. Nous apprenons que le Chancelier de l'Hôpital étoit né sur les bords de l'Allier; le sage Pibrac, sur ceux de la Garonne; beaucoup d'autres sur les rives de la Seine, & lui-même sur celles d'un petit ruisseau nommé le Gers, qui, je crois, est en Gascogne.

Je n'en dirai pas davantage sur le Docteur la Violette; mais j'ose assurer que de toutes les pillules qu'il a composées, ces deux Poëmes sont les plus difficiles à avaler.

Gilles Durand de la Bergerie.

Gilles Durand, Sieur de la Bergerie,

étoit un savant Disciple de Cujas, né en Auvergne, mais établi à Paris, où il remplit les fonctions d'Avocat avec distinction ; si bien qu'il fut choisi avec huit autres de ses Confreres, pour la réformation de la Coutume de Paris. Il s'enrichit en exerçant cette profession. Cependant, il nous apprend qu'il ne l'aimoit pas, & auroit voulu uniquement s'occuper des Belles-Lettres : il nous instruit aussi qu'il avoit une petite maison auprès de Madrid, dans le bois de Boulogne, où il se trouvoit heureux & tranquille, ne disant du mal de personne, & n'enviant le sort de qui que ce fût. Là, il faisoit des vers uniquement pour son plaisir ; il se supposoit une Maîtresse qui s'appeloit Charlotte, afin d'avoir occasion d'exprimer une ardeur qui dans le fond ne le tourmentoit point du tout : avec de pareilles dispositions, il n'eût point été étonnant qu'il eût vécu très-vieux ; cependant il est mort en 1614, n'ayant guere plus de soixante ans ; mais ces vers ont été imprimés vingt ans auparavant. Le genre de ses Poésies est la simplicité & la naïveté ; c'est-là leur principal mérite ; & l'on voit bien que l'Auteur ne les composoit que pour se délasser d'occupations plus sé-

rieuſes, car il ne s'éleve preſque jamais au ton noble & héroïque ; & ayant voulu traduire quatorze ou quinze Pſeaumes de David, il y a très-médiocrement réuſſi ; mais on trouve de la délicateſſe, de l'eſprit, une plaiſanterie douce, & une ſatire aſſez fine dans ſes autres petites Pieces. On l'a accuſé d'avoir aimé les diminutifs ; il ne mérite ce reproche que dans une partie de ſes Pieces, ſur-tout dans celles traduites du Latin de Bonnefons, qui en faiſoit grand uſage. On trouve dans les Annales Poétiques, tome treizieme, un joli choix de vers tirés de ſes Œuvres, mais on en pourroit encore certainement extraire davantage. Il y a auſſi de lui trois petites Chanſons très-jolies dans l'Eſſai ſur la Muſique, tome quatrieme.

Jean Bonnefons.

Gilles Durand étoit ami intime & camarade d'école de Jean Bonnefons ; ils avoient tous deux étudié ſous Cujas, avec Achille de Harlay, qui fut premier Préſident du Parlement de Paris, & Jean de la Gueſle, qui en fut Procureur-Général. Ces compagnons d'étude s'étant ſéparés après avoir bien fait leur Droit, Bonnefons, quoiqu'il fût né à Clermont en Auvergne, devint Lieutenant-Général du Bailliage de Bar-ſur-Seine, & nous avons vu que Durand

ſuivit le Barreau à Paris; mais ils reſterent toujours unis de la plus intime amitié. Le Ciel ſembloit avoir établi entre eux une grande ſympathie, car Bonnefons & Durand étoient nés & moururent la même année. Ce fut à la Poéſie Latine que le premier s'adonna; il y réuſſit mieux qu'aucun de ceux de ſon ſiecle, & tranſporta aux temps d'Henri III & d'Henri IV, toutes les graces, l'aménité & la délicateſſe que l'on trouve dans les Auteurs galans du ſiecle d'Auguſte, Ovide, Catulle & Tibulle. Bonnefons penſa comme eux, & parla leur Langue auſſi bien qu'eux. Les Dames Françoiſes ne pouvant connoître les Poéſies de Bonnefons, dans leur Langue originale, pourroient du moins en avoir quelque idée en liſant les Imitations qu'en a publiées ſon ami Gilles Durand; mais les expreſſions dont ſe ſervoit communément celui-ci, ont vieilli, & paroîtroient aujourd'hui ridicules, ſur-tout s'agiſſant de rendre des vers Grecs & Latins, du genre le plus délicat & le plus naïf. Ainſi je ne peux tirer qu'un très-petit ſecours de la Traduction d'un de ces amis, pour faire connoître l'autre; & je ne retoucherai que quelques vers de Gilles Durand, en changeant certains mots qui

ne ſont plus connus, quoiqu'ils ſoient très-expreſſifs, tel que celui de *Momentain*, qui ſe trouve dans la derniere Ode.

TRADUCTION de la troiſieme Piece du Recueil Latin de Jean Bonnefons, intitulée PANCHARIS.

A une Aiguille qui avoit piqué la main de ſa Maîtreſſe.

REPONDS, Aiguille cruelle,
Qu'a fait cette main ſi belle?
Qu'ont fait ces doigts ſi polis,
Ces doigts plus blancs que les lis?
Si tu veux à mon Aminte
Faire ſentir ton atteinte,
Tournés ailleurs ta rigueur,
Aiguille, piques ſon cœur:
Il mérite, le coupable,
Un ſi cruel châtiment;
Punis cet inexorable
Plus dur que le diamant.
Si ta pointe y fait des breches,
Que d'honneurs te feront dus!
Aiguille, tu feras plus
Que l'Amour avec ſes fleches.

CHANSON imitée d'Anacréon & de Bonnefons.

SERIN je voudrois être, & ſous un verd plumage,
Çà & là voltant,

Employer la douceur de mon petit ramage,
Ma Maîtreſſe chantant.

Oiſeau, je volerois à toute heure autour d'elle,
Puis ſur ſes beaux cheveux
J'arrêterois mon vol, puis brûlerois mon aile
Aux rayons de ſes yeux.

Mais par fois animé d'une plus belle envie,
Je voudrois becqueter
Sur ſes levres le miel & la douce ambroiſie
Dignes de Jupiter.

Enfin, le ſoir venu, je ferois ma retraite
Dans un bois entaſſé,
Et dirois à la Nuit, Déeſſe ſi diſcrete,
Les biens du jour paſſé.

ODE de Gilles Durand au Préſident Miron (c'eſt la derniere Piece de ſon Recueil).

J'AI tantôt fourni ma traite,
Il faut battre la retraite;
Plus n'eſt temps de s'amuſer
A faire ſonner la lyre,
A folâtrer & à rire,
A boire ou bien à baiſer.

Jamais, tandis que nous ſommes
En ce monde au rang des hommes,
Nous n'avons rien de certain;
Le jour de demain, peut-être,
Nous ne ſerons plus en être:
Notre vivre eſt momentain.

Comme au dedans des barrieres
L'on voit aux lices guerrieres
Le Chevalier apprêté
Tenir en arrêt sa lance,
Tandis qu'encor le silence
Le contraint d'être arrêté.

Il faut en telle maniere
Attendre l'heure derniere,
Pour au premier son courir;
Il faut, pendant que nous sommes
En ce monde au rang des hommes,
Bien vivre pour bien mourir.

Robert Garnier. Robert Garnier fut le second Auteur Tragique de ce siecle, Jodelle ayant été le premier; mais le genre allant toujours en se perfectionnant, il fut supérieur à son devancier. Ronsard, qui avoit été l'ami de Jodelle dans sa jeunesse, & qui avoit joué dans ses Pieces, rendit justice à Garnier, qu'il connut dans sa vieillesse. Il avoit offert en cérémonie un bouc au Fondateur de notre Théatre; il convint que c'étoit trop peu pour cet Auteur-ci:

Et le bouc est trop peu pour ta Muse tragique,

lui dit-il, dans un de ses Sonnets: il convient que si l'un étoit le Thespis, l'autre est l'Eschyle de notre Théatre; enfin, il lui adresse ces deux vers:

Par toi, Garnier, la Scene des François
Se change en or, qui n'étoit que de bois.

Garnier mourut à Paris en 1590, étant Conseiller au Grand Conseil, après avoir été long-temps Lieutenant Criminel du Mans, âgé de cinquante-six ans : on prétend que sa femme avoit aussi du goût pour la Poésie, & l'aidoit dans la composition de ses Pieces.

La premiere de ses Tragédies est intitulée Porcie ; l'héroïne est la fille de Caton d'Utique, femme de Brutus : on sait qu'apprenant la mort de son mari, elle se fit mourir elle-même, en avalant des charbons ardens. Garnier suppose que ce fut dans le camp même des Triumvirs, où elle étoit prisonniere ; & les regles des trois unités de temps, de lieu & d'action, étant bien observées dans cette Tragédie, les Triumvirs y paroissent ; mais on n'y voit point Brutus, ni Cassius. Je ne m'arrêterai pas à critiquer la marche pitoyable de cette Tragédie, qui ne peut être supérieure qu'à celles de Jodelle, mais qui est plate & grossiere en comparaison de tous nos Drames modernes. J'observerai seulement que le sujet est très-beau, & qu'il ne feroit pas impossible aux Successeurs & aux Imitateurs de Corneille, de Racine, & de Voltaire, de le présenter au Public d'aujourd'hui. Les deux pre-

miers Actes ne consistent que dans un Monologue suivi d'un Chœur. La Poésie, comme toute celle de Garnier, en est toujours dure & souvent plate. Cependant on y trouve par-ci par-là quelques belles pensées, quelques vers assez nobles; les Chœurs sont de véritables Odes, dans lesquelles on reconnoît beaucoup de traits d'Horace. Le troisieme Acte est une dispute entre Octave, qui fut depuis Auguste, & un Philosophe nommé Arée. Celui-ci prêche la clémence, & Octave soutient que la cruauté est nécessaire pour maintenir l'autorité. Voici deux vers du Philosophe :

Embrassez donc la paix, que l'on dit en vulgaire,
Etre utile au vainqueur, au vaincu nécessaire.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur la premiere Piece de Garnier; la seconde est la Tragédie d'Hyppolite; c'est le même sujet que la Phedre de Racine. Il est bien inutile d'examiner comment le Poëte du seizieme siecle l'a traité, quand on connoît la Piece du plus intéressant de nos Auteurs Dramatiques. Racine a fait beaucoup d'honneur à Garnier, puisqu'il a bien voulu l'imiter dans quelques endroits : ce n'est pas là, comme on le pense bien, qu'il a

pris ses plus beaux morceaux; mais il y a puisé le récit de Théramene, dont la longueur & la pompe déplacées, ont été justement reprochées à Racine. L'Abbé Pelegrin s'est servi utilemeut de la Piece de Garnier, dans son Opéra d'Hyppolite & Aricie, qui a été mis en Musique par Rameau.

Sa troisieme Tragédie est intitulée Cornelie, femme du grand Pompée. Le grand Corneille a tiré tout le parti possible de ce personnage dans sa Tragédie de Pompée, & il n'y a de plus dans celle de Garnier, qu'un Cicéron bien bavard, & qui cependant est assez Philosophe, & débite quelquefois de beaux vers. Les Odes qui forment les Chœurs, sont assez belles & assez morales.

Le sujet de la Tragédie de Marc-Antoine & de Cléopatre, est assez connu; il a été souvent présenté sur notre Théatre, mais n'y a jamais parfaitement réussi. Il y a dans cette Piece une belle tirade sur la Fatalité, & beaucoup d'autres très-ridicules.

Le sujet de la Troade est beau; il a été mis au Théâtre François de nos jours, par M. de Châteaubrun, sous le titre des Troyennes. Il avoit été originairement

écrit en Latin par Seneque. Racine n'a pas dédaigné de tirer quelques vers du rôle d'Andromaque, pour les transporter dans celle de ses Tragédies qui porte ce nom.

Garnier a eu pour guides en composant sa Tragédie d'Antigone, Sophocle, Euripide, & Seneque, & il a été lui-même suivi par l'illustre Racine, dans la premiere de ses Tragédies, les Freres Ennemis. Je ne peux m'empêcher de rapporter ces quatre vers de cette Piece :

Vous croyez qu'on vous trompe, ah! croyez qu'il vaut mieux
Etre trompé, que d'être aux siens fallacieux ;
Souffrir quelques forfaits, qu'en commettre soi-même,
Et perdre que ravir un royal diadême.

La septieme Tragédie de Garnier est intitulée, Sédécie ou les Juifs. La scene est à Babylone, dans le Palais de Nabuchodonosor, où a été conduit le Roi Sédécias. Il est question de le faire mourir. Le cruel Nabuchodonosor y est résolu ; son Général Nabusardan veut l'en dissuader, & lui dit :

Le voulez-vous meurtrir ?

NABUCHODONOSOR.

Qui tient son ennemi

Et

Et ne le meurrit pas, n'est vengé qu'à demi.

NABUSARDAN.

Au contraire, en sa mort il perd toute vengeance;
Car l'ennemi qui meurt sort de notre puissance......
Ce n'est rien de mourir; la mort, tant soit amere,
N'est aux calamités qu'une peine légere :
Elle ferme la porte à tous maux douloureux,
Et purge de malheurs les hommes malheureux.

En général cette Piece est la plus foible de toutes celles de Robert Garnier, & les Chœurs sont ce qu'il y a de plus beau. On y trouve traduits ou extraits, grand nombre de Pseaumes & de Cantiques, & quelques morceaux des Lamentations de Jérémie.

Enfin, la derniere Piece de Garnier, est la Tragi-Comédie de Bradamante, sur laquelle nous aurions de grandes & importantes remarques à faire. C'est la premiere Piece de Théatre qui ait porté en France le nom de Tragi-Comédie, qui depuis a été donné à toutes les Pieces Héroïques qui ne finissent point par une catastrophe. Cette Piece est aussi la premiere de son genre, dans laquelle il n'y a point de Chœurs. Garnier sentit enfin, & a fait sentir dans cette derniere Piece, à ceux qui l'ont suivi, l'inutilité & l'abus des Chœurs, que Jodelle, à l'imitation des

Grecs & des Latins, avoit introduits ſur notre Théatre. On a de la peine à concevoir aujourd'hui comment ces Chœurs pouvoient s'exécuter ſans chant; ils devoient faire un plat & ridicule effet.

Le ſujet de la Tragédie de Bradamante eſt on ne peut pas plus beau & plus intéreſſant. Il eſt tiré du fameux Poëme de Roland furieux de l'Arioſte. A travers tous les défauts de cette Piece, on s'apperçoit que les ſituations en ſont belles & touchantes. Mais de grandes difficultés s'oppoſent à ce que nous voyions aujourd'hui ce ſujet traité ſur notre Théatre. Le rôle du Prince Léon ſeroit déſagréable à jouer, & celui de Bradamante exigeroit une figure & des talens peu ordinaires. Je vais encore citer ſix vers de cette Piece; c'eſt Bradamante qui parle:

Ce n'eſt rien que grandeurs, que Royaumes, qu'Empires,
Que troupes & que forts, que flottes & navires,
Si l'amour nous tourmente; il vaudroit mieux cent fois
Mener, ſimple Bergere, un troupeau par les bois,
Contente en ſon amour, que, Maîtreſſe du monde,
Régir ſans ſon ami toute la terre ronde.

Le Volume des Tragédies de Robert Garnier eſt terminé par le Tombeau de Ronſard, petit Poëme adreſſé à Philippe Deſportes. Les Editeurs des Annales Poé-

tiques l'ont transcrit dans leur huitieme Volume, ainsi que quelques Scenes, & les Chœurs des Tragédies de Robert Garnier.

A peu près dans le même temps que florissoit le Poëte Robert Garnier, il en vivoit un autre, nommé Sébastien Garnier, Procureur du Roi à Blois. Il est Auteur de deux Poëmes, imprimés en 1593 & 1594. Le premier, intitulé la Henriade ou les Exploits d'Henri IV, en seize Chants, dont nous n'en connoissons que dix. Le second, la Loyssée, ou les Exploits de Saint Louis, dont nous n'avons aussi que trois Chants, & qui devoit en avoir davantage. Les anciennes éditions de ces Poëmes étoient très-rares; mais en 1770 ils ont été réimprimés en un Volume in-8°. Le Public a vu avec plus d'étonnement que de satisfaction, une Henriade de cent trente ans plus ancienne que celle de Voltaire, mais de tous points bien inférieure à la Henriade moderne. Je n'ai trouvé ni un tableau, ni une pensée, ni même un seul vers que je pusse remarquer ni même copier dans ce Poëme, où il n'est presque question que des dispositions & de l'exécution de la bataille d'Ivry, gagnée par Sébastien Garnier.

Henri IV en perſonne, contre le Duc de Mayenne.

Les trois Chants de la Loyſſée ne ſont pas meilleurs ; ils ne contiennent que les préparatifs & le départ de Saint Louis pour ſon expédition en Egypte ; l'arrivée de ce Monarque dans l'Iſle de Chypre ; & les députations qu'il y reçut de pluſieurs Princes de l'Aſie, entre autres, du Kan des Tartares. Ces détails pourroient être très-agréables & très-intéreſſans ; mais il ſont froidement exprimés, & la Poéſie en eſt on ne peut pas plus plate.

La France diviſée.

A l'occaſion de ces deux Ouvrages de Sébaſtien Garnier, je parlerai de deux autres à peu près du même temps, & qui roulent auſſi ſur les événemens du temps de la Ligue ; l'un eſt intitulé la France diviſée. C'eſt un Poëme en deux Chants, dont je ne connois pas l'Auteur ; mais il paroît avoir été fort attaché au Roi Henri III, car il approuve le meurtre du Duc & du Cardinal de Guiſe, le regardant comme un coup d'Etat qui étoit néceſſaire. Voici comme il en parle :

Après pluſieurs diſcours forgés en ſa penſée,
Henri, dont la Couronne étoit fort menacée,

Et qui touchoit du doigt la conspiration,
Fit mourir les deux Chefs de la sédition;
Sage, calmant ainsi les sanglantes tempêtes
Du naufrage prochain par le sang de deux têtes.
Ligueur, ne t'enquiers point si l'on fit leur procès
Ou devant ou après leur criminel décès;
Contente-toi d'ouïr la Loi Valérienne,
Qui veut que par le fer le Rebelle on prévienne.
Ainsi périt César, qui voulut sous sa main
Usurper la grandeur de l'Empire Romain;
Et les trente Tyrans, qui, dedans les Athenes,
De leur ambition supporterent les peines.

La Guisiade de P. Matthieu.

Si cet Auteur-ci étoit ennemi des Guises, le Conseiller & Historiographe Matthieu, dont j'ai déjà parlé, mais sur lequel je suis obligé de revenir, à l'occasion de sa Tragédie de la Guisiade, pensoit bien différemment, du moins quand il la publia en 1589, & qu'il la dédia au Duc de Mayenne, Lieutenant Général de la Couronne de France, titre que lui avoit donné la Ligue. Cette Piece, pour la Poésie & pour la conduite, est aussi mauvaise & aussi singuliere qu'il soit possible; Matthieu ne peut avoir pris pour modele que Jodelle. Il y a plus de Monologues que de Dialogues. Le Chœur est composé d'abord des trois Etats assemblés, au nom desquels parlent alternativement le Clergé, la Noblesse & le Peuple;

& ensuite tous ceux de l'Union (c'est-à-dire, de la Ligue), qui fut généralement jurée par Henri III même, à la fin des Etats. On y fait parler la Reine Mere, Catherine de Médicis, comme si elle étoit toujours amie des Guises; elle fait de sanglans reproches à son fils, sur la méfiance qu'il a de ces Princes; elle lui dit même à cette occasion les plus grosses injures, le traite de Tyran, d'Hérétique, d'Athée & de Machiavelifte. Il est inutile de s'arrêter davantage sur cet objet: la Guisiade a été réimprimée de nos jours, avec une ancienne Tragédie de Coligny, imprimée en 1575, dans laquelle le meurtre de l'Amiral, qui fut comme le signal de la Saint Barthelemi, est justifié & approuvé. L'Auteur s'appeloit Grosse-ombre de Chantelouve, Gentilhomme de Bordeaux, & Chevalier de Malthe. En 1594, Balthasar Grangier, Aumônier du Roi, & Chanoine de Notre-Dame de Paris, entreprit de donner une Traduction en vers François de la fameuse prétendue Comédie du Dante, divisée en trois parties, de l'Enfer, du Purgatoire, & du Paradis. S'il a eu le courage d'exécuter ce grand Ouvrage, qui a été imprimé en trois Volumes in-12°. en 1496 & 1497, au moins

Balthasar Grangier.

n'y a-t-il personne actuellement qui ait celui de le lire. Le texte est d'une grande difficulté à comprendre aujourd'hui pour les Italiens mêmes : j'ose assurer que la Traduction de M. Grangier ne l'est pas moins pour les François. Ce qui peut faire le plus de plaisir aux Gens de Lettres, ce sont les notes dont chaque Chant est accompagné : il y a des remarques curieuses ; & si quelqu'un vouloit travailler aujourd'hui sur ce Doyen des Poëtes Italiens, il devroit certainement consulter ce Commentaire. Voici comme Grangier traduit le fameux passage du Dante, où il est question de Hugues Capet ; c'est ce Roi même qui parle dans le vingtieme Chant du Purgatoire :

Mon nom, Huges Capet, fut dit en l'autre monde ;
De moi sont engendrés Philippes & Louis,
Par qui nouvellement la France en Loix abonde ;
Je suis fils d'un Boucher demeurant à Paris ;
Quand les Rois anciens à la couronne acquise,
Viennent moins hormis un vêtu de couleur grise.

Ce passage a assurément grand besoin d'un Commentaire. M. Grangier nous apprend que le Dante, qui vivoit plus de trois cents ans après l'avénement de Hugues Capet au Trône, l'avoit cru fils d'un Boucher, à cause que son pere

Hugues le Grand, Comte de Paris, étoit un févere Jufticier, qui faifoit fouvent mettre à mort des Brigands & des Malfaiteurs. Quant aux deux derniers vers, il les explique, en difant que la race de Charlemagne finit par Charles de Lorraine, qui, étant très-pauvre, & ayant été fait prifonnier, étoit habillé très-fimplement & de drap gris.

Philibert Guide, dit *Hégémont*.

Philibert Guide, de Châlons-fur-Saone, traduifit fon nom en Grec, & fe fit appeler le Sieur d'Hégémon: il mourut en 1593. J'ai deux éditions de fes Poéfies Françoifes, dont le morceau le plus important eft intitulé la Colombiere, ou Maifon Ruftique, enfeignant ce que l'on doit faire à la campagne pendant les douze mois de l'année. Nous avons eu depuis un grand nombre de Poëmes fur cette matiere, tous meilleurs que celui-ci. Pour mieux imiter Virgile dans ces efpeces de Géorgiques, Hégémon les a fait fuivre par l'Abeille Françoife, c'eft-à-dire, un Traité de la culture des mouches à miel en France. Ses autres Poëmes font des Cantiques dévots; deux Traités fur les propriétés des animaux, & les vertus des plantes; & enfin vingt-deux Fables morales, parmi lefquelles je n'en ai trou-

vé aucune qui m'ait paru neuve ou ingénieuse.

Pierre le Loyer n'est mort qu'en 1634, mais il avoit alors quatre-vingt-quatre ans, & presque tous ses Ouvrages, & sur-tout ses Poésies, sont du seizieme siecle. Il étoit Conseiller au Présidial d'Angers, & avoit bien étudié non seulement le Droit, mais presque toutes les Sciences; il en a même, pour ainsi dire, fait abus, car ses deux principaux Ouvrages en prose sont : 1°. un Traité des Spectres, qui est très-recherché, très-curieux, & très-singulier; l'Auteur paroît bien convaincu qu'il y en a; il étale à ce sujet beaucoup d'érudition, & donne toutes les raisons physiques qui peuvent favoriser cette opinion : 2°. le Livre des Colonies Iduméennes, qui prouve qu'il possédoit parfaitement les Langues Hébraïque & Chaldaïque. Il prétend que ce sont par des Colonies Chaldéennes ou Judaïques que toute la terre a été peuplée, & qu'on reconnoît encore dans les noms de la plupart des Villes & des Villages de France, & même dans ceux des familles, des mots Hébreux. Mais pour ne parler dans ce moment-ci que de ses Poésies, elles consistent dans un Recueil intitulé Erotopeg- Pierre le Loyer.

nie, ou Passe-temps d'Amour, imprimé en 1576 : il est dédié à Ronsard, & rempli d'un grand nombre de Sonnets, parmi lesquels il y en a quelques-uns de très-ingénieux, & d'autres fort extraordinaires ; de quelques Stances, & d'un Petit Art d'aimer, partagé en deux Livres, ou Bocages, divisés en Quatrains. Le premier en contient cent vingt-cinq, & le second, plus de cent cinquante. Les Editeurs des Annales Poétiques ont copié les plus jolis Quatrains de ces deux Livres ; & cette espece d'extrait de l'Art d'aimer, de le Loyer, forme un des plus jolis morceaux du douzieme Volume de ces Annales. On y trouve de plus trois ou quatre Sonnets assez singuliers : il étoit certainement aisé d'en puiser davantage dans la même source. Si je n'y en ajoute aucun ici, c'est que les bornes de ce Volume-ci ne me le permettent pas.

Les deux Comédies de le Loyer sont, la Néphélococugie, imitée & non traduite d'Aristophane. Les noms des personnages sont François ; mais l'idée de la Piece est Grecque, ancienne de plus de deux mille ans, & plus extravagante que tout ce qui a été fait depuis. Je n'imiterai point la Bibliotheque du Théatre François, qui

donne le plan, & cite même un assez grand nombre de vers de cette Piece aussi indécente qu'extraordinaire. L'autre Comédie de le Loyer est de son invention; elle est intitulée le Muet insensé. Je ne rapporterai point de vers de celle-ci, non plus que de l'autre; mais je peux dire en peu de mots quel en est le plan. Un Ecolier, amoureux de la fille d'un Marchand de Toulouse, & ne pouvant s'en faire aimer, va consulter un Magicien qui lui fait voir le Diable, dont le pauvre Ecolier a une si grande peur, qu'il devient tout à coup sourd, muet & insensé: mais cet accident est cause de son bonheur, car le pere, apprenant que c'est pour l'amour de sa fille que la tête a tourné au jeune homme, se résout à la lui donner en mariage.

Je ne citerai rien du Capitaine Lasphrise, dont le véritable nom étoit Marc Papillon. Il avoit fait la guerre avec distinction, il en avertit souvent dans ses Poésies; il déclare d'ailleurs qu'il est fort ignorant, & que ses vers sont très-négligés: rien de si vrai; car même ceux que les Editeurs des Annales Poétiques ont tirés de ses Œuvres Poetiques, imprimées en deux Volumes, en 1599, sont mauvais

Marc Papillon, dit *le Capitaine Lasphrise.*

& obſcurs. On trouve à la fin une petite Comédie en un acte, intitulée Nouvelle Tragi-Comique; c'eſt ce qu'il y auroit de plus agréable, ſi elle n'étoit pas fort indécente.

Mage de Fiefmeflin.

Je n'ajouterai rien à ce que l'on trouve dans le Tome douzieme des Annales Poétiques, ſur un mauvais & ridicule Poëte, M. Mage de Fiefmeſlin. Je me contenterai de dire que l'ón trouve dans ſes Œuvres un petit Poëme, intitulé le Saunier. C'eſt une deſcription de la maniere dont on procede à la confection du ſel dans les marais ſalans de Brouage, de Marennes, & de l'Iſle d'Oléron dont l'Auteur étoit habitant. Elle eſt mauvaiſe pour la Poéſie, mais pourroit être curieuſe pour ceux qui voudroient connoître les procédés de cette Manufacture.

Nicolás de Montreux.

Nicolás de Montreux, Gentilhomme Manceau, compoſa ſur la fin de ce ſiecle & au commencement de l'autre, une aſſez grande quantité de Pieces de Théatre. C'eſt à ce titre qu'il doit être compté parmi les Poëtes François; & ſi ſes Ouvrages ne ſont pas bons, du moins ſont-ils en aſſez grand nombre pour que je me croye obligé d'en dire quelque choſe. On lui en attribue quatorze; mais je n'en con-

nois que ſept, dont deux ſont joints à des Romans de ce mauvais Auteur. J'aurai occaſion d'en parler comme Romancier. Dans une partie de ſes Romans, & dans quelques-unes de ſes Comédies, il a jugé à propos de rendre ſon nom plus héroïque, en s'intitulant *Olenix de Mont-Sacré*. Mais, ſous quelque nom que ce ſoit, je ne trouve aucune de ſes Pieces dont le ſujet puiſſe être préſenté aux Spectateurs de nos jours; je ne pourrois y remarquer que quelques vers ridicules & impertinens, qui prouvent que dans tous les temps, & ſur-tout dans celui-là, il y avoit des Auteurs & des Pieces de très-mauvais ton, & de fort mauvaiſe compagnie.

Montchrétien vaut mieux comme Auteur, mais valoit beaucoup moins comme Citoyen. Fils bâtard d'un Apothicaire de Falaiſe, il fut élevé comme un Enfant-Trouvé, ſous la tutelle d'un de ſes voiſins, que la Juſtice obligea de s'en charger après la mort de ſon pere; il reçut pourtant une bonne éducation, & montra de bonne heure de l'eſprit & du talent. Il apprit en même temps à faire des vers & des armes; & dès qu'il eut fait paroître ſa premiere Tragédie, intitulée Sophoniſbe ou la Carthaginoiſe, il eut affaire Montchrétien.

à un Gentilhomme de Normandie, qui le perça de plusieurs coups d'épée, & le laissa pour mort sur la place. Non seulement il guérit de ses blessures, mais s'en fit bien payer, & se trouva en état de figurer dans le monde sous le nom du Sieur de Vatteville : mais ayant été à son tour accusé d'avoir tué en trahison le fils d'un autre Gentilhomme, il fut poursuivi criminellement, & obligé de passer en Angleterre. Il y acquit les bonnes graces du Roi Jacques premier, en lui dédiant une Tragédie qu'il avoit faite sur la mort de la Reine Marie Stuard sa mere; elle est intitulée l'Ecossoise. Le Monarque Anglois obtint sa grace du Roi Henri IV. Il revint en France, fut accusé de faire de la fausse monnoie, se jeta dans le parti des Huguenots, & s'étant mis à la tête de quelques révoltés, qui pilloient les Eglises & les biens des Catholiques, il fut enfin tué dans une bagarre. Comme il avoit commis beaucoup de désordres, M. de Matignon, Commandant en Normandie, le fit juger après sa mort par la Justice de Domfront : il fut condamné à être traîné sur la claie, & son corps jeté au feu, ce qui fut exécuté. La meilleure de ses Pieces est l'Ecossoise, ou, comme

il l'appelle, le désastre de Marie Stuard, Reine d'Ecosse. Il faut remarquer, 1°. que ce fut moins de vingt ans après que cette Reine eut le cou coupé, que Montchrétien composa cette Tragédie, & la dédia au Roi son fils: 2°. que l'unité de lieu n'y est point observée, puisque dans les premiers Actes la Scene est à Londres, se transporte ensuite dans le Château de Fothergill, où Marie Stuard fut décapitée, & que dans le dernier elle est en Ecosse. Voici le début de cette Piece; c'est la Reine Elisabeth qui parle :

Comme un corps au soleil ne peut marcher sans ombre;
Des malheurs infinis & des douleurs sans nombre
Suivent incessamment ceux-là qui dans leurs mains
Portent le sceptre d'or adoré des humains;
Tant il est difficile, en cet âge où nous sommes,
De vivre librement quand on commande aux hommes.

Un Conseiller, qui n'est point nommé, veut persuader à la Reine d'Angleterre de faire mourir celle d'Ecosse qu'elle retient prisonniere. Elisabeth, que l'Auteur a voulu ménager, s'y refuse tant qu'elle peut; le Ministre insistant, elle lui dit :

ELISABETH.

Tous Rois la pleureront en me donnant le tort.

LE CONSEILLER.

Ils ne se riront point au moins de votre mort.

ELISABETH.

Mais cette ſeule mort déſolera ma terre.

LE CONSEILLER.

Plus d'effroi que de mal apporte le tonnetre;
Quant on châtie un Grand, on en mene grand bruit,
Mais le coup étant fait, peu d'effet s'en enſuit.

Le premier Acte finit par un Chœur, qui peut d'autant mieux paſſer pour une Ode, que les penſées en ſont preſque entiérement tirées d'une de celles d'Horace. Je peux d'autant moins me refuſer d'en tranſcrire ici une partie, que j'ai trouvé de la force & de l'eſprit dans la plupart de ſes Strophes :

Heureux le Siecle d'or, où, ſans avoir envie
De monter à l'honneur,
L'homme ſentoit couler les beaux jours de ſa vie
En plaiſir & bonheur!

Il n'étoit affligé de crainte & d'eſpérance,
Ni meu d'ambition.
Son corps plein de vigueur étoit franc de ſouffrance,
Son cœur de paſſion.

Il ne déſiroit point voir ſa vie eſtimée
Avec tant de travaux;
Ni pour un peu d'honneur, qui n'eſt rien que fumée,
Endurer mille maux.

Il ſe ſaouloit des fruits que la terre benine
De ſoi-même apportoit,
Et s'étendant tout plat ſur une eau criſtalline,
Sa ſoif il contentoit.

Il

Il s'alloit promener ès forêts verdoyantes ;
De son plaisir conduit,
Et n'habitoit encor les villes éclatantes
De murmure & de bruit.

Il se couchoit l'été dessous un frais ombrage,
Quand il étoit lassé ;
Il reposoit la nuit en un antre sauvage,
De mousse tapissé.

Sans être réveillé des affaires du monde,
A son aise il dormoit ;
Le chagrin ni l'envie, en ses peines féconde,
Son cœur ne consumoit.

Qui ne préféreroit l'heur de si douces choses
Au vain honneur des Rois ?
Qui ne souhaiteroit cueillir ainsi les roses
Sans se piquer les doigts ?

La folle ambition, qui les Princes emporte,
Les rend sans jugement ;
La gloire plus de mal que de bien leur apporte,
Leur aise est un tourment.

Leur état n'a rien sûr que son incertitude ;
En moins d'un tourne-main,
On voit leur liberté tomber en servitude,
Et leur gloire en dédain.

Au second Acte, les Etats (ou pour mieux dire le Parlement d'Angleterre) viennent presser leur Reine de faire mourir celle d'Ecosse, en l'assurant que du fond de sa prison elle conspire contre elle. Elisabeth a bien de la peine à se résoudre ; cependant elle paroît se

rendre ; mais par un *à parte*, elle fait entendre qu'elle cherchera à différer & à éluder le coup fâcheux qu'on lui conseille. Le Chœur, qui termine le second Acte, est encore une Ode imitée d'Horace, & dont au moins deux Strophes m'ont paru assez belles.

Qu'est-ce que l'homme ? hélas ! une fleur passagere
Que la chaleur flétrit, ou que le vent fait choir,
Une vaine fumée, ou une ombre légere
Que l'on voit au matin, qu'on ne voit plus au soir.

Un soleil de la terre, assez clair de lumiere,
Que beaucoup de brouillards peuvent pourtant cacher,
Qui se leve au berceau, qui se couche en la biere,
Qu'on voit dès l'Orient, à l'Occident pencher.

Au troisiéme Acte, la Scene est transportée dans le Château où Marie Stuard est enfermée. Cette Reine d'Ecosse rappelle dans un Monologue toute son histoire, comme elle fut menée en France à l'âge de sept ans, & destinée à épouser le Dauphin. Le mariage s'accomplit, & elle monta sur le Trône avec lui ; mais ce ne fut que pour dix-huit mois, & Marie étant veuve sans enfans, retourna en Ecosse. Elle prétend qu'elle y eut beaucoup à souffrir, à cause de son attachement à la Religion Catholique, & qu'elle fut très-injustement accusée de la

mort de ſon ſecond époux : elle ſe jette entre les bras d'Eliſabeth, qui la retient en priſon, & elle s'attend bien que ſa captivité ne finira que par ſa mort. Dans ce moment, Daviſon, Anglois, vient lui ſignifier qu'elle a été condamnée à perdre la tête. Elle prend ſon parti avec beaucoup de courage & de réſignation, tandis que les Demoiſelles qui l'entourent ſe déſeſperent. L'Acte finit par un Chœur ſur la néceſſité de la mort.

Le quatrieme Acte eſt entiérement rempli par un Monologue de Marie Stuard, qui, prête à être décapitée, prend congé de tout ce qu'elle a vu, connu, & aimé dans le monde ; elle parle ainſi à l'Ecoſſe :

Adieu donc, mon Ecoſſe, adieu terre natale,
Ou plutôt terre ingrate, à ſes Princes fatale,
Où regnent le diſcors & les diſſentions,
Qui toujours en ſon ſein couve des factions ;
Et qui prompt à la guerre autant qu'à la créance,
Ses premiers mouvemens n'a point en ſa puiſſance.
Puiſſe ton jeune Roi, mon enfant bien aimé,
Te gouverner long-temps par les ſiens eſtimé,
Bien voulu des voiſins, craint des peuples étranges,
Du Ciel même appaiſé méritant les louanges.
Adieu France, jadis ſéjour de mon plaiſir,
Où mille & mille fois m'emporta le déſir.
Depuis que je quittai ta demeure agréable,
Le Ciel me vit toujours dolente & miſérable.

Le cinquieme Acte ne contient qu'un récit que le Maître d'Hôtel de la défunte Reine, Marie Stuard, fait de son supplice; il l'adresse à un Chœur d'Ecossois, & la Scene est sans doute en Ecosse. Je n'ai trouvé de remarquable que ces quatre vers du dernier Chœur. Les Ecossois s'adressent au Bourreau qui a décapité leur Reine, & lui disent :

De gloire par ta main sa tête est couronnée;
Son esprit revêtu de l'immortalité
Va célébrer au Ciel le brillant hymenée
Qui pour jamais la lie avec l'éternité.

Le cours du seizieme siecle a produit plusieurs Traductions des Triomphes & des Sonnets de Pétrarque; quelques unes sont manuscrites & anonymes; il y en a une dont l'Auteur est connu, mais qui n'est point imprimée; elle est en prose, c'est Georges de la Forge. Celles imprimées sont du Baron d'Oppede, Jean Meinier, qui fut Premier Président au Parlement de Provence; elle est en vers, aussi bien que celle d'un Chanoine Lorrain, nommé Ruyr: Jacques Pelletier, Jérôme Daveau, & Clément Marot, en ont aussi traduit seulement une partie en vers; mais Vasquin Philleul de Carpentras, &

Philippe de Maldeghem, Flamand, ont mis toutes ses Œuvres en vers François ; ce dernier y a même ajouté un Commentaire. Je ne citerai aucun morceau de ces Traductions, qui ne paroîtroient point agréables aux Lecteurs de ce siecle. Pétrarque est bien passé de mode, & avec raison ; mais il a long-temps servi de modele à tous nos Poëtes François, qui ont fait à son imitation des Sonnets langoureux, pleins de pensées ingénieuses, mais presque toujours fausses. On peut dire que ce goût a dominé pendant tout le seizieme & la moitié du dix-septieme siecle, & n'a heureusement cessé que sous le regne éclairé de Louis XIV.

J'ai quelque chose à dire à présent d'un Auteur, dont je parlerai fort au long dans les Volumes suivans, en faisant connoître ses Ouvrages en prose, & je préviens que j'en ferai alors les éloges, les plus grands & les mieux fondés. C'est Etienne Pasquier, qui n'est mort qu'en 1615 ; mais il avoit alors quatre-vingt six ans : toutes ses Poésies sont du seizieme siecle, & ce n'est que comme Poëte François que j'ai à le considérer dans ce moment-ci. Ses Poésies Françoises, car il en a aussi fait de Latines qui sont excel-

Etienne Pasquier.

lentes, consistent principalement dans ses Jeux Poétiques, & la division de ce Recueil me paroît bien remarquable; il est en cinq Parties, suivant les cinq âges de la vie de l'Auteur, dans lesquels il l'a composé. Il intitule la premiere, Loyauté; la deuxieme, Liberté; la troisieme, Ambition; la quatrieme, Vieillesse amoureuse; & la cinquieme & derniere, Vieillesse rechignée; & voici comme il explique lui-même les raisons qu'il a eues de faire ce partage. J'ai, dit-il, composé la premiere Partie de ces Poésies, lorsque j'étois encore dans ma premiere jeunesse, temps heureux de la vérité, de la franchise, & du loyal amour; on aime alors de bonne foi, & l'on croit être aimé de même. Dans l'âge suivant, qui est celui où j'ai composé la seconde Partie de mes Poésies, le cœur est plus libre & moins franc: on s'apperçoit qu'on peut être trompé, & on devient quelquefois trompeur. L'âge de l'ambition est le troisieme; elle devient la passion dominante, lorsque (pour user des termes de Pasquier) on ne peut plus voguer à pleines voiles sur la mer d'amour. La quatrieme partie de ses Poésies, est intitulée Vieillesse amoureuse, parce que,

continue-t-il, il arrive souvent qu'on revient sur ses anciennes brisées d'amour, dans un âge où on n'y doit être nullement disposé. Il paroît par les Chansons & les Sonnets dont cette Partie des Poésies de Pasquier est remplie, que cet accident lui étoit arrivé. Enfin, lorsque l'on est tout à fait vieux, renonçant à tous désirs ambitieux & galans, le Vieillard ne connoît plus d'autre passion que l'humeur, qui le porte à blâmer tout ce qui se passe, & à critiquer les défauts des autres, en se plaignant de ses propres infirmités. C'est ce que Pasquier appelle Vieillesse rechignée, & dont il convient de n'avoir pas été préservé.

J'ai trouvé très-philosophique cette division d'un Recueil de Poésies, fait dans les différens temps de la vie de Pasquier. Elle m'a paru digne d'un homme aussi sage & aussi éclairé qu'il étoit; mais il faut convenir qu'il étoit médiocre Poëte François: aussi n'ajouterai-je rien à ceux de ses vers, que l'on trouvera dans les Annales Poétiques, Tome sixieme, & dans l'Essai sur la Musique, Tome quatrieme.

Je me contenterai de mettre ici les noms de deux Auteurs très-ridicules, dont l'un s'appeloit Paul Perrot de la Salle, Pari- Paul Perrot de la Salle.

risien. Nous avons de lui, outre deux Volumes de Poésies, pieuses & plates, deux autres qui ne sont remarquables que par leurs titres ; l'un est la Gigantomachie, ou le Combat universel des Arts & des Sciences ; l'autre, le Contre-empire des Sciences, & le Mystere des ânes.

François Perin.

Le second Poëte dont je veux parler, s'appeloit François Perin, d'Autun : il s'est avisé de publier cent quatre Quatrains moraux, qu'il a divisés en quatre quarterons. C'est, je crois, la premiere fois que l'on s'est avisé de diviser ainsi un Recueil de Poésies ; je ne connois qui y ressemble que la devise de cet Imprimeur-Libraire, nommé Quarteron, qui avoit pris pour son Enseigne, quatre mesures avec ces mots : *Les Quarterons font les Livres.*

Guillan de la Touche.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur le sieur Guillan de la Touche, qui, en 1597, publia un Poëme intitulé la derniere Semaine, à l'imitation de celle de Saluste du Bartas. Celui-ci avoit chanté la création du monde, son Imitateur en voulut célébrer d'avance la destruction. Son Poëme est proprement l'Apocalypse mis en vers. Les premiers jours parlent des signes qui doivent précéder la venue

de l'Antechrist ; l'avant dernier, de l'Antechrist même ; & le dernier, du jour du Jugement.

Nicolas Rapin, mort en 1608, mais très-âgé, étoit meilleur Poëte Latin que François ; cependant il y a de lui d'assez jolies choses rapportées dans les Annales Poétiques, Tome huitieme. Il a eu, dit-on, grande part aux vers répandus dans la Satire Ménipée, où l'on sait qu'il y en a de charmans. Le Pere Rapin, Jésuite, bon Poëte Latin, qui vivoit dans le siecle suivant, étoit de la même famille. Nicolas Rapin.

Pierre de la Rivey, Champenois, est un de nos premiers Auteurs Comiques : il a mis sur notre Théatre des Pieces en prose, originales Françoises, mais imitées des Comédies Italiennes. Il publia les premieres en 1579, & les dernieres un peu plus tard. Il a en tout composé neuf Pieces, dont on trouvera l'extrait dans l'Histoire du Théatre François de M. Parfait, & dans la Bibliotheque du Théatre François, imprimée en 1768. Les intrigues sont la plupart du temps assez bien conduites, quoique compliquées, mais le fond en est ordinairement très-indécent, & les détails encore pires. Je crois cependant qu'il Pierre de la Rivey.

seroit possible d'en arranger quelques-unes de maniere à en tirer parti pour nos Théatres modernes. Moliere & Regnard y ont puisé quelques Scenes ; il est vrai que la Rivey les avoit lui-même tirées ou de Plaute, ou de quelques Auteurs Italiens modernes, tels que l'Arioste.

Le Sieur du Souhait.

Le Sieur du Souhait, Gentilhomme Champenois, publia ses Poésies dans les dernieres années de ce siecle : il prenoit pour devise, *Tout n'arrive à Souhait* ; & son premier Recueil de vers est intitulé les Souhaits d'Amour. Il contient des Stances, des Sonnets & des Chansons. Il paroît que l'Auteur aimoit beaucoup à jouer sur les mots, & il est un des premiers qui aient commencé à faire usage de ce badinage Poétique, devenu fort à la mode au commencement du dix-septieme siecle, & par lequel les Auteurs sans esprit suppléoient aux pensées qu'ils auroient dû faire entrer dans leurs Poésies. Le second Ouvrage de du Souhait, est le Plaidoyer & le Jugement des trois Graces Françoises : il est adressé à M. le Maréchal de Brissac. Ce Maréchal juge entre les trois anciennes Graces attachées à Vénus, & trois modernes, qui sont des Princesses aimables pour lesquelles on croit bien

qu'il se décide. L'une est la Princesse de Conti, de la Maison de Lorraine; l'autre celle de Montpensier; on appelle la troisieme, Madame le Grand, & si l'on n'est pas au fait de la Cour de ce temps-là, il est difficile de concevoir ce que l'on entend par-là. C'est la femme du Grand Ecuyer de France, qu'il étoit d'usage d'appeler alors *M. le Grand*, sans rien ajouter à cette épithete.

Enfin, du Souhait a fait les neuf Muses Françoises; c'est une espece d'Apothéose de la Duchesse de Bar, sœur d'Henri IV, & du Duc de Brienne, de la Maison de Luxembourg, qu'Apollon & les Muses placent l'un & l'autre sur le Parnasse.

Le reste des Ouvrages de du Souhait consiste dans une Tragédie, dans le goût de Jodelle, avec des Chœurs; elle est intitulée Radegonde, très-tragique, mais écrite en fort mauvais vers; & une Pastorale, dans laquelle la Beauté personnifiée dispute avec l'Amour. Le procès n'est point jugé, & l'Auteur ne s'est pas même mis en frais d'esprit pour décider cette fade & inutile question.

Du Souhait vivoit encore au commencement du siecle suivant, car il a publié un Traduction en prose de l'Iliade d'Ho-

mere ; elle eſt plate & mauvaiſe, mais elle a un avantage qui peut la faire rechercher, & dont les Traducteurs plus modernes de ce grand Poëte pourroient profiter. C'eſt que l'on trouve à la tête de cette Traduction : 1°. une Vie d'Homere, tirée d'Hérodote. 2°. Une aſſez longue Hiſtoire du raviſſement d'Helene, qui fut le ſujet de la guerre de Troye, & du commencement de cette guerre, tiré de Dictis de Crete, Darés de Phrygie, &c.... 3°. Six grands Livres, intitulés Suites de l'Iliade, contenant le récit de la priſe de Troye, & de ce qui arriva de plus intéreſſant aux Grecs & aux Troyens, qui avoient été préſens à ce ſiége, après qu'il fut fini. Quand on veut lire & qu'on a lu Homere, on eſt bien aiſe de ſavoir d'où ſont venus, & ce que ſont devenus les Héros de l'Iliade. Jean Samſon, qui a été le premier Traducteur de ce magnifique Poëme, près de cent ans avant du Souhait, nous a donné de même à la tête de ſa Traduction les prémices de l'Iliade, c'eſt-à-dire, le commencement de la guerre de Troye.

Jean & Jacques de la Taille.

Les deux freres Jean & Jacques de la Taille publierent dans ce temps leurs Poéſies & leurs Pieces de Théatre. Le der-

nier mourut fort jeune en 1562 : mais ſon aîné lui ſurvécut, & n'eſt mort que dans les premieres années du ſiecle ſuivant. Ces Auteurs n'étoient pas ſans mérite ; il faut voir ce que rapportent de leurs petites Poéſies, les Annales Poétiques, Tome dixieme. Je pourrois bien encore y ajouter quelque choſe. Jean de la Taille ne s'eſt pas contenté de faire imprimer deux Volumes de ſes Poéſies & de ſon Théatre, il eſt encore Auteur d'un Livre de Géomancie, c'eſt-à-dire, ſur l'Art de deviner ; & d'un Traité ſur les Duels, dont j'aurai occaſion de parler dans les Volumes ſuivans. Il a mis à la tête de ſa premiere Piece, Saül furieux, un Diſcours ſur la Tragédie, qui prouve que l'on n'étoit encore guere inſtruit des regles du Théatre en 1562. Cependant il y a des beautés dans cette Tragédie de Saül, mais elles ſont d'un genre de hardieſſe, tel que je ne crois pas devoir les répéter. Il y a encore des choſes fort ſingulieres dans une remontrance que Jean de la Taille adreſſa au Roi Charles IX avant la Saint Barthélemi, & dans une Epître adreſſée à Madame, ſœur du Roi, c'eſt-à-dire,

à Marguerite de Valois, premiere femme d'Henri IV.

L'Editeur des Annales Poétiques a grande raison de dire que la Tragédie de la Famine ou des Gabaonistes, est une Piece très-intéressante, & dans laquelle il y a de grandes beautés, quoique la Poésie en soit mauvaise. Malheureusement le sujet a un grand défaut, c'est que le Roi David y fait un odieux personnage, & que tout l'intérêt porte sur la veuve & les enfans de Saül. Avec tout cela, il y a des momens dans cette Piece où l'ame est vraiment émue & enlevée.

Les deux Tragédies d'Alexandre & de Daire, ou Darius, par Jacques de la Taille le cadet, ne sont pas, à beaucoup près, aussi bonnes ; il y a nombre de vers extrêmement ridicules, mais quelquefois des éclairs de talent, sur-tout dans la seconde Tragédie.

Celle des deux Comédies qui porte le titre du Négromant, est entiérement traduite de l'Arioste ; elle est en prose comme l'original ; le sujet est très-ordurier : cependant cette Piece & les autres de l'Arioste se jouoient dans leur temps, en Italie, devant des Cardinaux, des Princes, &

des Princesses les plus respectables, & elles étoient admirées & applaudies par ces grands personnages.

Les Corrivaux de Jean de la Taille sont faits à l'imitation de ces Pieces Italiennes, mais entiérement de son invention : c'est, sans contredit, la meilleure de toutes les Comédies Françoises du seizieme siecle, moins orduriere, du moins quant au sujet, & dialoguée avec beaucoup de naturel.

J'ai trouvé à la suite des Pieces de Théatre de Jacques de la Taille, un morceau de lui fort singulier; il est intitulé, de la maniere de faire des vers en François, comme en Grec & en Latin, c'est-à-dire, des vers mesurés & sans rimes; c'est dommage que ce petit Ouvrage soit chargé d'une érudition, & tourné d'une façon obscure, qui le rend inlisible; peut-être qu'en l'étudiant on y trouveroit quelques remarques utiles sur le véritable génie de notre Langue & de notre Poésie.

Jean du Vigneau, Sieur de Varmont, publia en 1595, une Traduction en vers François, des vingt Chants de la Jérusalem délivrée. Le Tasse n'est mort que cette même année; mais ce Poëme avoit été achevé quelques années auparavant, & Jean du Vigneau.

Blaiſe de Vigenere, qui a traduit tant d'autres Ouvrages en François, l'avoit déjà donné en proſe un peu auparavant. Le Sr. du Vigneau eſt le ſeul juſqu'à préſent qui ait mis à fin une auſſi grande entrepriſe que celle de rendre en vers ce beau Poëme; mais nous eſpérons de jour en jour la voir exécuter par une main plus moderne & plus habile. Il n'y a aucuns traits dans la Traduction de du Vigneau, que nous puiſſions rapporter, & qui rendent convenablement les beautés du Taſſe.

Vauquelin de la Freſnaye.

Je n'aurois plus à parler que d'un ſeul Poëte, que je pourrois compter parmi ceux du ſeizieme ſiecle, parce qu'il avoit compoſé preſque tous ſes Ouvrages avant l'an 1600; d'ailleurs ſes Poéſies ſont aſſez bonnes pour qu'il mérite que l'on s'occupe de lui, comme a fait l'Editeur des Annales Poétiques, qui en a copié un aſſez grand nombre de vers; mais j'aime mieux le réſerver pour le ſiecle ſuivant, & c'eſt particuliérement en conſidération de ſon Art Poétique, qui n'a paru qu'en 1605, quoiqu'il ait été compoſé par l'ordre du Roi Henri III : le ſtyle en eſt fort vieilli à préſent; cependant on peut encore le lire avec plaiſir & utilité. Les préceptes en ſont excellens,

lens, ce sont ceux d'Aristote, d'Horace & de Jérôme Vida. Les regles de ces Grands Hommes seront applicables dans tous les temps & à tous les genres de Poésie dans toutes les Langues. Quant à ce qui est particulier à la Langue Françoise, Vauquelin ne pouvoit trouver ses modeles & ses exemples, que dans les Ouvrages des meilleurs Versificateurs que nous eussions eus jusqu'à son temps. Il fait l'Histoire de notre Poésie, & loue bien des Ecrivains qui nous paroissent aujourd'hui médiocres & même mauvais; mais c'est ce qu'il y avoit de meilleur alors. Il ne pouvoit pas être plus avancé que son siecle, mais il se doutoit que l'Art qu'il pratiquoit & qu'il enseignoit, pouvoit être encore perfectionné; c'est ce qu'il dit en plusieurs endroits. Je ne citerai pour ce moment & dans ce Volume-ci, que huit vers de cet Art Poétique; ils prouveront que l'Auteur, en versifiant aussi mal que l'on faisoit il y a cent quatre-vingts ans, n'ignoroit pas cependant quels sont les bons principes d'après lesquels on peut composer un beau Poëme. Voici ses vers:

Sur-tout bien inventer, bien disposer, bien dire,
Fait un Ouvrage en vers comme soleil reluire:
Tout ainsi que louable est l'édifice, où l'art

Fait priser la matiere, auquel, d'une autre part,
La matiere fait l'art estimer davantage :
Tout ainsi, le Poëme a sa gloire en partage,
Quand un digne sujet fait les vers estimer,
Et quand les vers bien faits font le sujet aimer.

Je n'en dirai pas ici davantage concernant l'Art Poétique de Vauquelin de la Fresnaye, & son Auteur; je réserve le reste pour le commencement du Volume, dans lequel je dois examiner quels ont été les Livres en vers que l'on pouvoit lire au dix-septieme siecle. Ce sera Vauquelin lui-même qui nous apprendra de quel point sont partis alors nos Poëtes, à quel degré de goût & de connoissances ils étoient parvenus, & qui nous mettra en état de juger des progrès qu'ont faits depuis ce temps-là l'esprit & le génie poétique.

FIN du septieme Volume des Mélanges, &c. & de la quatrieme Partie de la Lecture des Livres François.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES NOMS DES AUTEURS
Contenus dans ce cinquieme Volume.

A.

ACCORDS (*Etienne Tabourot, Seigneur* des) Page 309
Amboiſe. (*Michel* d') 32
Amboiſe. (*les freres* d') 346
Aneau. (*Barthelemy*) 347
Aſcenſius. (*Badius*) 24
Avenelles. (*Albin* des) 349
Augier. (*Paul*) 109
Augier. (Gaillard) 288
Aurigny. (*Gilles* d') 112
Autelz. (*Guillaume* des) 241
Authon. (*Jean* d') 141

B.

Baïf. (*Jean-Antoine de*) 207

Bartas. (*Guillaume de Saluste, Seigneur* du) 298
Beaujeu. (*Christophe* de) 297
Bellay. (*Joachim* du) 163
Belleau. (*Remi*) 199
Belleforest. (*François* de) 280
Bergerie. (*Gilles Durand* de la) 358
Beze. (*Théodore* de) 327
Binet. (*Claude*) 228
Birague. (*Flaminio* de) 245
Blanchon. (*Joachim*) 281
Boderie. (*Guy Lefevre* de la) 318
Bonnefons. (*Jean*) 360
Bounin. (*Gabriel*) 289
Borderie. (la) 109
Bouchet. (*Jean.*) 131
Bourguoin. (*Simon*) 17
Brach. (*Pierre* de) 308
Bretonnayau. 283
Brisset. (*Roland*) 313
Bugnyon. (*Philibert*) 363.
Buttel. (*Marc-Claude*) 243
Buys. (du) 287

C.

Champier. (*Simphorien*) 25
Chassignet. (*Jean-Baptiste.*) 320

Chavigny. (*Jean-Aimé* de) 334
Chevalier. (*François*) 113
Chevalier. (*Robert & Antoine* le) 354
Chrétien. (*Florent*) 229
Coles. (*le Seigneur* des) 113
Collerie. (*Roger* de) 49
Collet. (*Claude*) 112
Corrozet. (*Gilles*) 268
Cotel. (*Antoine* de) 275

D.

Désiré. (*Artus*) 275
Desportes. (*Philippe*) 338
Dolet. (*Etienne*) 114
Dorat. (*Jean*) 217
Duchesne. (*Joseph, Sieur de la Violette*) 357
Dumonin. 246
Dupont. (*Gratien*) 113
Dupré. (*Jean*) 35

F.

Faure. (*le Président*) 235
Fiesmeslin. (*Mage* de) 380
Fontaine. (*Charles*) 107
François. (*Gérard*) 321

François I, Roi de France. 107
Fresnaye. (*Vauquelin* de la) 400

G.

Garnier. (*Sébastien*) 371
Garnier (*Robert*) 364
Gauchet. (*Claude*) 326
Gérard. (*François*) 321
Gobin (*Robert*) 20
Grangier. (*Balthasar*) 374
Graville. (*Anne Mallet* de) 66
Grevin. (*Jacques*) 221
Gringore. (*Pierre*) 116
Grognet. (*Pierre*) 50
Guesdon. (*Adrien*) 275
Guide. (*Philibert, dit* Hégémont) 376
Guillet. (*Perrenette* du) 154
Guy de Tours. 321

H.

Habert. (*François*) 247
Habert. (*Pierre*) 248
Habert. (*Isaac*) ibid.
Heroët de la Maison Neuve. (*Antoine*) 109
Hesteau de Nuisemant. 281

Huetterie. (La) 99

J.

Jamin. (*Amadis*) 287
Jeſſée. (*Jean* de la) 281
Jodelle. (*Etienne*) 190

L.

Labbé. (*Louiſe*) 155
Leloyer. (*Pierre*) 377

M.

Magny. (*Olivier* de) 152
Maire de Belges. (*Jean* le) 7
Marguerite, Reine de Navarre. 99
Marot. (*Jean*) 83
Marot. (*Clément*) 96
Marquets. (*Anne* de) 274
Martin. (*Jean*) 113
Maſle. (*Jean* le) 246
Matthieu (*Pierre*) 235
Mazures. (*Louis* des) 265
Mellin de Saint-Gelais. 146
Mermet (*Claude*) 244
Montchrétien. (*Antoine* de) 281
Montenay. (*Géorgette* de) 274

Montreux. (*Nicolas* de) 380

N.

Norry. (*Milles* de) 257
Nostradamus. (*Michel*) 335
Nouvellet. (*Claude-Etienne*) 288

P.

Papillon. 109
Papillon. (*Marc, dit* le Capitaine Lasfrise.) 379
Pasquier. (*Etienne*) 389
Passerat. (*Jean*) 322
Pelletier. (*Jacques*) 236
Périers. (*Bonaventure* des) 160
Perriere. (*Guillaume* de la) 273
Petin. (*François*) 392
Peruse. (*Jean* de la) 153
Pibrac. (*Guy du Faur* de) 231
Planches. (*Jean* des) 311
Pontoux. (*Claude*) 240
Portes. (*Philippe* des) 338
Poulchre, Sieur de la Motte Messemé. (Le) 259

R.

Rapin. (*Nicolas*) 393

Remond. (*Florimond* de) 309
Rivey. (*Pierre* de la) 393
Roches. (*Madame & Mademoiselle* des) 292
Ronſard. (*Pierre*) 175
Roque. (*S. G.* de la) 322

S.

Sagon. (*François*) 99
Saix. (*Antoine* du) 141
Salel. (*Hugues*) 150
Salle. (*Paul Perrot* de la) 391
Sibillet. (*Thomas*) 108
Souhait. (*le ſieur* du) 394

T.

Tabourot. (*Jean*) 313
Taille. (*Jean & Jacques* de la) 396
Taiſſonniere. de la)
Thiard. (*Pontus* de) 219
Touche. (*Guillan* de la) 392
Tour. (*Béranger de la*) 161
Tours. (*Guillaume-Michel* de) 29
Tours. (*Guy*) 321
Trellon. (*Claude* de) 313
Trellon. (*Gabriel* de) ibid.
Tronchet. (*Etienne* du) 275
Turnebe. (*Odet* de) 296

Turri... (*Claude*) 24...

V.

Valleterie. (*la*) 324
Verville. (*Beroalde* de) 353
Vigneau. (*Jean* du) 399

FIN de la Table.